

UNIVERSITE DE PARIS
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
S O R B O N N E

F.L. 6037
Exclu du prêt
(B.F.L.)

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU FAMADIHANA
SUR LES HAUTS-PLATEAUX DE MADAGASCAR

de François RAJAOSON

Doctorat de 3^e cycle
Directeur de Thèse :
M. le Professeur Roger BASTIDE
P a r i s 1 9 6 9



F.L. 6032
Ex du de pte
(11.11)

AVANT - P R O P O S

Au seuil de cette modeste contribution à l'approche de la civilisation malgache, nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont aidé de près ou de loin dans l'accomplissement de notre travail.

Nous témoignons notre gratitude à Monsieur le Professeur Roger Bastide qui a bien voulu accepter la direction de cette thèse.



Nous exprimons aussi notre reconnaissance à toutes les familles qui nous ont accueilli gracieusement dans leurs foyers pendant notre enquête à Madagascar.

Enfin nos remerciements vont également à tous les étudiants et stagiaires malgaches de Paris qui ont bien voulu répondre à notre questionnaire .

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU FAMADIHANA
SUR LES HAUTS-PLATEAUX DE MADAGASCAR

FL. 3017
Exclu du Prêt
(C.R. 11)

I N T R O D U C T I O N

. Le rite malgache FAMADIHANA, appelé couramment en français du nom de "retournement des morts", semble à première vue avoir été l'objet de nombreuses études; aussi pourrait-on être étonné de le voir encore une fois choisi comme thème de recherches.

Mais après avoir considéré l'importance relative des travaux antérieurs traitant du FAMADIHANA, nous avons jugé néanmoins nécessaire de reprendre le problème.

Car l'ampleur de la manifestation actuelle du phénomène FAMADIHANA, et la consultation assez suivie des documents parlant de cette question, montrent que jusqu'ici les auteurs n'ont insisté que sur certains aspects de la cérémonie ayant trait directement à leurs préoccupations respectives.

Aussi un simple tour d'horizon des auteurs malgachisants ayant parlé du FAMADIHANA dégagerait, semble-t-il, quatre grandes tendances quant aux aspects du rituel particulièrement mis en relief dans les diverses études.

Bien entendu, les différents travaux des auteurs que nous allons classifier peuvent avoir des interpénétrations, autrement dit, le classement que nous proposons présentement de-

vrait être compris uniquement comme un point de repère, conçu dans le seul but de faciliter l'introduction à notre étude (1) :

a/ Dans un premier lieu, nous dirons qu'une bonne partie des études parlant du FAMADIHANA s'intègre dans la catégorie des ouvrages à caractère ethnographique.

A savoir qu'on a insisté sur l'aspect descriptif plus que sociologique et interprétatif dans l'approche de la question.

Dans cette catégorie, nous rangerons entr'autres, à quelques réserves près, les travaux suivants .

DECARY (Raymond)

-Moeurs et coutumes des Malgaches

Payot Paris 1951 278 pages

-La mort et les coutumes funéraires à Madagascar

Editions G.P. Maisonneuve et Larose, Paris 1962 - 301 pages

DEZ (Jacques)

-Le retournement des morts chez les Betsileo

Société d'Ethnographie de Paris 1956-pp 115-122

FAUBLEE (J)

-L'Ethnographie de Madagascar

Editions France d'Outre-mer 1946 - 168 pages.

(1) Ici nous citons seulement les documents ayant parlé explicitement du FAMADIHANA, notre bibliographie générale se trouve à la fin de ce travail.

GRANDIDIER (Guillaume)

- "A Madagascar, anciennes croyances et coutumes"
in Journal de la société des Africanistes - pp 153-207
Tome II 1932.

JANICOT (Claude)

- Madagascar
Editions Rencontre, Lausanne 1964 190 pages

OLSEN (M), Pasteur

- "Le FAMADIHANA et ce qui l'accompagne dans le Vakinan-
karatra".
in bulletin de l'Académie Malgache. Nouvelle série
T. XII 1929, pp 61-65, Imp. G. Pitot, Tananarive 1930.

PIDOUX (Edmond)

- Madagascar, maître à son bord.
Editions du soc, Lausanne 1960 240 pages

RANDRIANARISOA (Pierre)

- Madagascar et les croyances et les coutumes malgaches.
4^e édition, Imp. Caron, Caen 1959 112 pages.

RUUD 5 (Jorgen)

- Taboo, a study of Malagasy customs and beliefs.
University Press, Oslo 1960 301 pages.

b/ La seconde catégorie de notre classification comprendrait l'ensemble des ouvrages que nous qualifierons de tendance christianisante; il s'agit ici des travaux de certains auteurs qui, après avoir exposé l'essentiel du rite, en donnent une critique plus ou moins indirecte.

A ce propos, le FAMADIHANA dans sa dimension religieuse, pour autant qu'il est une des manifestations du culte des morts, est

considéré comme un obstacle à l'oeuvre civilisatrice du christianisme.

Dans cette catégorie nous citerons à titre indicatif quelques auteurs :

COUSINS (W.E) Rev.

-Fomba Malagasy

Ed. H. Randzavola Tananarive 1961 207 pages



HAILE (John) Rev.

- "Famadihana, a Malagasy Burial Custom"

in the Antananarivo Annual vol. IV 1889-1892

pp 406-416 L.M.S. Press Tananarive 1892

DE PURY (Roland), pasteur

-Des Antipodes - Lettres de Madagascar

Delachaux et Niestlé S.A. Neuchâtel Suisse 1967

RAKOTONIRAINY (Jonson), pasteur

- "Fidionareo anio ary izay ho tompoinareo,

na ny Famadihana sy ny Fivavahana Kristianina"

Imp. de Madagascar D.L. n° 224

août 1962 - 22 pages dactylographiées

RAKOTOZOMA, pasteur

-Les coutumes funéraires dans la Bible et le

retournement des morts à Madagascar

thèse n° 1011, Faculté de Théologie Protestante

Paris 1963, 165 pages dactylographiées

RAVELOJAONA, pasteur

-Firaketana ny fiteny sy ny zavatra Malagasy

volume II Imp. Tananarivienne, rue de Liège

Tananarive 1937 pp 147-154

RAZAFINDRAKOTO (Gabriel), pasteur

- "Ny Famadihana"

in Journal FANASINA n^{os} 339-340-341

Tananarive avril 1964

c/ La troisième catégorie de travaux que nous citerons serait celle des études à caractère ethnologique, à savoir les ouvrages des auteurs qui ont manifesté un effort de description, de compréhension et d'interprétation du phénomène.

Il va sans dire que ces trois pôles d'investigation ne sont pas toujours présents tous les trois à la fois dans les recherches de chaque auteur, recherches généralement orientées et spécialisées selon les préoccupations théoriques du chercheur.

Nous rangerons dans cette dépendance ethnologique les auteurs suivants :



ANDRIAMANJATO (Richard), pasteur

- Le tsiny et le tody dans la pensée malgache

Ed. Présence Africaine - Paris 1957 97 pages

AUJAS (L)

- Les rites du sacrifice à Madagascar

Imprimerie Moderne de l'Emyrne G. Pitot et Cie

Tananarive 1927 84 pages

CONDOMINAS (Georges)

- Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina.

Edit. Berger Levrault Paris 1960 230 pages

LEBLOND (Marius Ary)

- La grande Ile de Madagascar

Editions de Flore Paris 1946 270 pages

F.L.6037

E.P.

MOLET (Louis)

-Le Bain royal à Madagascar

Imprimerie Luthérienne Tananarive 1956 213 pages

RENEL (Charles)

-Anciennes Religions à Madagascar

Ancêtres et Dieux

Editions Pitot de la Beaujardière Tananarive 1923 246 p.

d/ En dernier lieu, signalons qu'il existe des ouvrages, des articles de vulgarisation, qui mettent l'accent sur l'aspect économique du rituel, en insistant sur la description des dépenses irriguées dans le FAMADIHANA.

Nous nous attarderons plus tard sur cet aspect de la question, mais retenons en passant deux travaux :

DEZ (Jacques)

-Développement économique et tradition à Madagascar

in Cahiers de l'ISEA n° 129 septembre 1962

série V n° 4 pp 91-95

RAVAHONA (Pierre)

-Développement et coutumes ancestrales

in Journal LUMIERE n° 1584 Fianarantsoa août 1966

Cette revue, quelque peu rapide, des principaux documents parlant du FAMADIHANA étant effectuée, nous tenons à préciser quelques points.

Tout d'abord, croyant qu'il est inutile d'analyser l'un après l'autre tous les ouvrages traitant du Famadihana, nous

nous sommes efforcés de proposer cette classification globale des travaux antérieurs.

D'autre part, nous insistons sur le fait que ces études ont été classées uniquement selon la manière dont chaque auteur a abordé le Famadihana.

Même à l'intérieur de chacune des quatre catégories que nous venons de mettre en relief, nous pensons que chaque ouvrage n'a pas la même valeur ; par exemple, dans les études à tendance ethnographique, nous ne pourrions pas mettre sur le même plan les livres de Raymond Décary avec l'importance de leurs informations ethnographiques, et celui de M. Edmond Pidoux ou celui de M. Claude Janicot qui sont à préoccupation presque touristique.

Dans le même ordre d'idées, parmi les livres à tendance christianisante, les ouvrages des pasteurs Roland de Pury et Rakotozoma, qui critiquent purement et simplement le Famadihana sans une analyse approfondie du rituel, ne sont pas à placer au niveau auquel le pasteur Jonson Rakotonirainy a posé le problème, car au moins avant de condamner le Famadihana celui-ci l'analyse d'abord en tant que rituel.

Au terme de ce bref rappel des travaux antérieurs, nous dirons que pour notre part l'étude complète et actuelle du FAMADIHANA reste à faire, car les ouvrages ayant traité de la question ont accentué, pour la plupart, un aspect seulement de l'institution; par surcroît, ils sont en général périmés dans mesure où le Famadihana a connu une certaine évolution, surtout depuis l'Indépendance de Madagascar; enfin, nous croyons

que l'aspect sociologique du problème n'a été que très partiellement effleuré jusqu'à présent.

Pour des raisons qui seront précisées ultérieurement, notre champ d'études sera limité à la région des Hauts-plateaux de Madagascar.

A cet égard, nous ne referons pas ici une étude géographique de Madagascar, car beaucoup de nos prédécesseurs l'ont déjà faite. Toutefois, au début de ce travail, il nous est loisible de donner un bref aperçu géographique de notre terrain de recherches.



La Grande Ile a une superficie de 587.041 km² avec 6.562.041 habitants, selon les chiffres indiqués par le bulletin de l'Institut National de la Statistique et de la Recherche Economique. (2)

X Ce qu'on appelle généralement les Hauts-plateaux, ou encore les Hautes-terres à Madagascar, constitue la zone centrale ayant une altitude moyenne de 800 mètres, bosselée de massifs dépassant les 2000 mètres.

La région des Hauts-plateaux est limitée au Nord par le Massif du Tsaratanàna (2880 mètres); elle s'étend en longueur vers

- (2) cf. Bulletin de l'Institut National de la Statistique et de la Recherche Economique (INSRE): "Population de Madagascar - situation au 1er janvier 1966 - Mouvement au cours de l'année 1966"
Ministère des Finances et du Commerce - Madagascar
septembre 1967

le sud jusqu'au massif de l'Andringitra. Elle est limitée à l'Est par la descente abrupte de la falaise de la côte Est, tandis qu'à l'Ouest elle a une pente plus douce traversant la frange du Bongolava ; et n'oublions pas au centre le fameux massif volcanique de l'Ankaratra dont le point culminant atteint 2640 mètres. (voir croquis du relief à la p.12)

Dans le cadre de ce présent travail, nous parlerons du rituel Famadihana pratiqué par les populations des Hauts-plateaux, ou plus exactement, pour reprendre la terminologie traditionnelle, nous étudierons le rite à travers les tribus Merina et Betsileo.

Après ces considérations préalables, disons à titre liminaire que l'institution Famadihana, réduite à sa plus simple expression, consisterait à envelopper les cadavres déjà enterrés mais considérés comme secs (faty maina) (3), dans de nouveaux linceuls ; nous verrons plus loin qu'il y a lieu de distinguer différents cas de Famadihana.

L'accomplissement du rite qui nous préoccupe ici actualise toutes sortes de prestations, de règles et d'obligations, le côté symbolique étant la toile de fond.

Aussi osons-nous avancer que les traductions françaises du mot malgache Famadihana, à savoir : retournement des morts , exhumation, réinhumation, ne véhiculent pas exactement ce que

(3) faty veut dire cadavre, et maina sec ; traditionnellement les Malgaches considèrent que le cadavre est sec un an au moins après son premier enterrement

les Malgaches conçoivent et sentent dans la cérémonie du Famadihana. Alors, nous garderons dans notre étude le vocable malgache Famadihana.

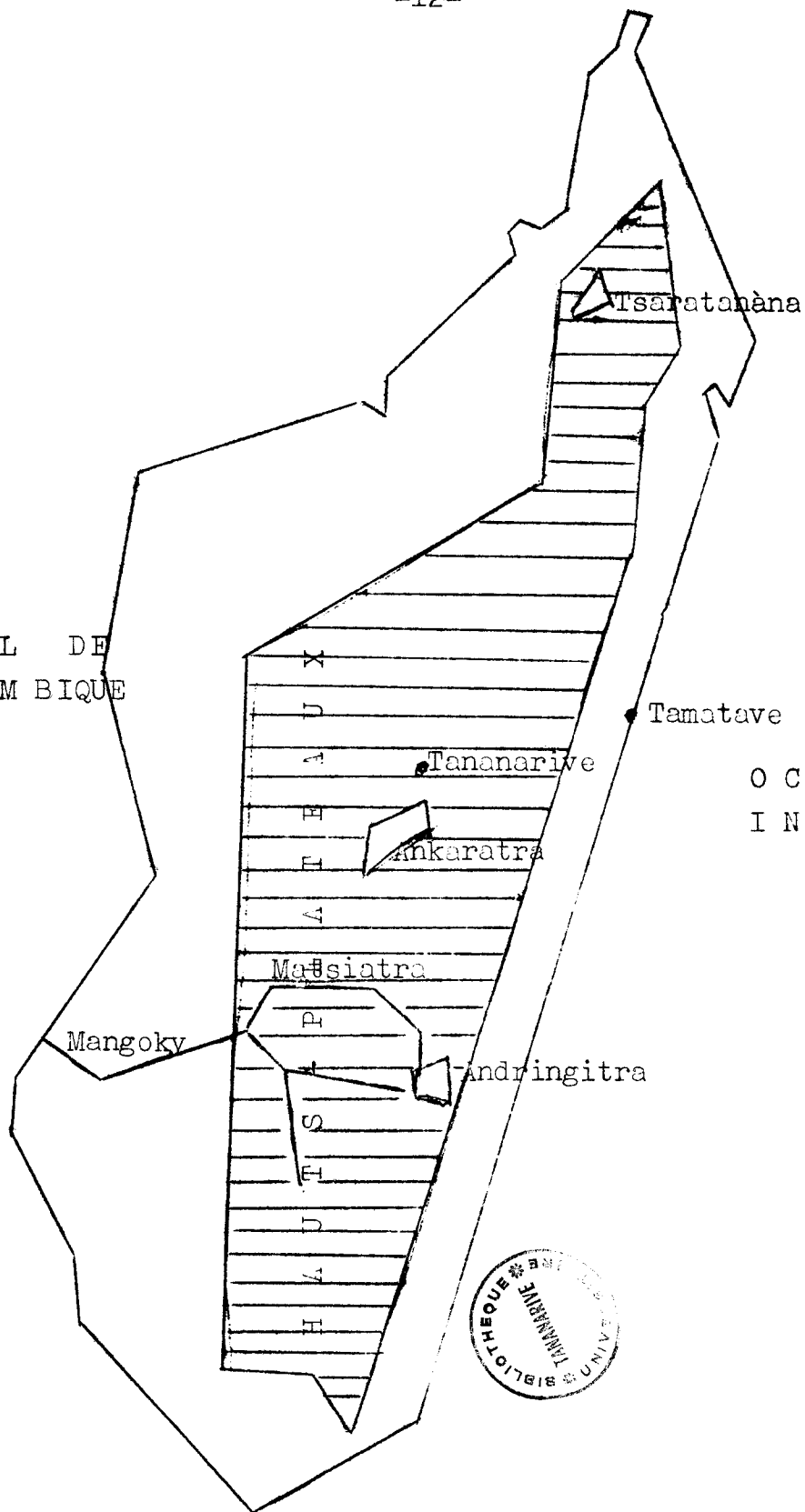
Remarquons cependant que les Betsileo du Nord, tout en comprenant aussi bien le mot Famadihana, appelle la cérémonie sous le nom de lanonana .

Au terme de cet exposé introductif, signalons que notre étude débutera par un effort de description du déroulement d'un Famadihana - type, tel qu'on l'observe actuellement sur les Hauts-plateaux, tout en l'intégrant dans le contexte général de la "philosophie des ancêtres".

Ensuite, nous tâcherons de mettre en relief les manifestations différentielles du rituel dans la région en question.

Enfin, nous essaierons de soulever les problèmes actuels posés par la persistance du Famadihana dans les Hautes-terres de Madagascar.

CANAL DE
MOZAMBIQUE



OCEAN
INDIEN



P R E M I E R E P A R T I E

L E R I T U E L F A M A D I H A N A

Dans cette première partie du travail que nous réservons à l'approche de l'institution Famadihana en tant que rite, nous tâcherons d'exposer les différents cas de Famadihana, ainsi que les motivations conscientes et inconscientes poussant les Malgaches à pratiquer cette coutume.

Par ailleurs, nous tenterons de visualiser les principales étapes d'un Famadihana - type **sur** les Hauts-plateaux.

Préalablement, nous croyons qu'il n'est pas superflu de donner un bref aperçu de l'univers traditionnel malgache.

Effectivement, nous soutenons que toute tentative d'analyse objective et totale du Famadihana nécessite son intégration dans le système symbolique des Malgaches, car c'est là seulement que ce rituel peut retrouver pleinement son sens.

I. RAPPEL DE L'UNIVERS SYMBOLIQUE DES MALGACHES .

LA PHILOSOPHIE DES ANCETRES :

Nous n'épuiserons pas dans ce paragraphe l'univers spirituel ou le système religieux des Malgaches, car cela pourrait être l'objet d'une autre thèse. Pour répondre à notre préoccupation actuelle nous nous contenterons de dégager les points de repère susceptibles de nous servir dans la compréhension du Famadihana.

En premier lieu, il est à noter que les Malgaches ont une conception assez large de la société ; en effet la société malgache déborde le monde des vivants car elle englobe, en quelque sorte, le monde des morts.

Autrement dit, il y a un continuum assez subtil entre la vie terrestre et ce que les Malgaches appellent : " Ny fiainana any an-koatra " (la vie de l'au-delà).

Bien sûr, la mort est sentie comme une mutation pour le vivant, car elle se caractérise par la séparation du corps et de l'esprit ou de l'âme, séparation très relative d'ailleurs, car lorsqu'on veut honorer le corps au tombeau, l'esprit y est aussi présent.

Donc après la mort, le fanahy, ou l'avelo, ou l'ambiroa, c'est à dire l'âme ou l'esprit, se sépare du corps et continue de vivre. A cet égard une ancienne croyance merina rapporte que les esprits des morts continuent de vivre à Ambondrombe (colline à l'Est du pays Betsileo).

Sur le terrain du monde des esprits et dans le domaine eschatologique, nous ne voulons pas trop nous avancer car toutes les interprétations sont possibles, d'autant plus que notre enquête à Madagascar n'a pas été particulièrement centrée sur ces questions. (4)

Toujours est-il que la croyance populaire attribue aux morts les mêmes besoins qu'aux vivants ; par exemple ils peuvent avoir soif et on leur apporte de l'alcool, ils peuvent avoir froid et on les enveloppe dans de chauds linceuls, ils aiment aussi avoir de jolies demeures et on leur construit de somptueux tombeaux.

Bref, disons que dans le système des valeurs traditionnelles, les vivants projettent leur existence terrestre dans le monde des morts.

Comme deuxième volet de ce système symbolique des Malgaches, parlons de la présence des morts ou des ancêtres dans la vie quotidienne des Malgaches.

Dans la société étendue que nous venons d'ébaucher, une hiérarchisation des classes d'âge commencerait par les enfants, puis les adultes, ensuite les vieillards, pour remonter vers les ancêtres connus, les esprits intermédiaires et Zanahary que d'au-

(4) A propos de l'exploration du monde des esprits et de l'eschatologie malgache, cf les auteurs suivants : Charles Renel, Van Gennep, Louis Michel, les pasteurs Rakotozoma et Jonson Rakotonirainy (ouvrages cités dans la bibliographie générale).

cuns confondent avec le Dieu des Chrétiens, mais que d'autres prennent pour des ancêtres lointains et inconnus. (5)

Le respect et la crainte des Razana (ancêtres) découlent, en quelque sorte, de tout ce que nous venons de décrire. En fait les Razana qui ont leur place dans la société sont l'objet de vénération.

Ici on ne saurait trop insister sur la crainte du Hasin-drazana encore vivace chez les Malgaches, c'est à dire d'une espèce de force immatérielle et impersonnelle que les ancêtres sont censés posséder. Dans ce contexte, le mot Hasina serait l'équivalent de Mana, tandis que Razana veut dire ancêtre comme nous venons de l'indiquer plus haut.

On peut encore rapporter quelques expressions significatives qui montrent, en quelque sorte, le poids et par là même l'importance des ancêtres chez les Malgaches.

Ainsi le terme fomban-drazana ou coutume des ancêtres évoque-t-il souvent chez les Malgaches quelque chose de précieux, voire de sacré, qu'il faut conserver et maintenir le plus longtemps possible.

(5) Les termes Zanahary, ou encore Andriananahary, littéralement créateur, ont souvent été interprétés comme adéquats au Dieu de la Bible. Mais il reste à savoir quel a été le rôle des missionnaires chrétiens dans la diffusion de cette interprétation. Ici nous croyons qu'il faut aussi prendre en considération les interprétations plus neutres de Charles Renel et Louis Michel.

D'autre part, quel Malgache ne vibrerait pas en entendant l'expression tanin-drazana qu'on peut rendre en français par patrie, ou par pays natal selon le cas, mais dont la traduction littérale est "terre des ancêtres". (6)

Toujours pour insister sur l'importance de la notion de Razana chez les Malgaches, l'expression tenin-drazana ou "langue des ancêtres" (traduction littérale) est aussi significative. En fait le tenin-drazana est la langue malgache en général, mais selon les circonstances on arrive parfois à sacraliser cette "langue des ancêtres".

En l'occurrence, pendant la période coloniale où l'enseignement de la langue malgache était délaissé dans les écoles, lorsqu'on parlait du "tenin-drazana", c'était comme pour évoquer quelque chose de plus qu'une langue parlée normale.

En marge, il est aussi à souligner que l'évocation des Razana et de la tombe est un des thèmes favoris de la littérature malgache. Plusieurs poètes malgaches, et non des moindres, ont évoqué dans leur poème les ancêtres et le tombeau .

Ici une citation du grand poète malgache Jean Joseph Rabearivelo nous semble s'imposer. Ne disait-il pas dans ses vers célèbres :

(6) Certes dans tous les pays, chacun vibre quand on parle de la "patrie", mais pour les Malgaches, peuple dont la civilisation réserve aux ancêtres une place assez importante, nous croyons que le terme tanin-drazana ou terre des ancêtres a une signification plus riche que le mot patrie par exemple.

Ilay fasako,fasako ihany,
Fa ny foko dia fasana koa !
Io no fasako ivelan'ny tany,
Io no fasako iray faharoa ! (7)

Ce qui est traduit par l'auteur par :

" Ma tombe est toujours ma tombe,
Mais mon coeur en est une autre.
C'est ma tombe en dehors de la terre,
C'est ma seconde tombe. " (8)

Plus récemment le regretté Ratsimandresy (Claude D.R.)
connu du public sous le nom de Daud ne parlait-il pas de sa
tombe bien avant sa mort. (9)

Enfin le poète contemporain Dox ne donnait-il pas en 1967

(7) cf. "Lova" de Jean Joseph Rabearivelo p. 40

Imprimerie Volamahitsy D.L.N. 13/8/57

Tananarive

(8) Traduction de l'auteur rapportée en 15 du recueil
des textes de J.J. Rabearivelo, textes commentés
par Valette (J)

Ed. Fernand Nathan - Paris 1967

(9) cf l'article intitulé "dongon-tany sisa mitsena.Ireo
havany efa jambena." in journal VAO du 2 août 1963
Imprimerie Nationale Tananarive 1963

à un de ses poèmes le titre de "Ny Razana", c'est à dire "les ancêtres". (10)

Nous avons tenu à décrire sur plusieurs plans cet univers symbolique des Malgaches dominé par les "Razana", pour ne pas affirmer gratuitement que le culte des ancêtres était pratiqué à Madagascar, surtout avant l'arrivée du christianisme.

Même actuellement nous ne sommes pas sûr que ce culte soit totalement délaissé par les Malgaches qui se sont convertis à la religion chrétienne.

Par ailleurs, cette approche de la "civilisation des ancêtres" nous permet de clarifier une des dimensions véhiculées par le Famadihana, à savoir la survivance du culte des ancêtres.

Certes, beaucoup de nos compatriotes chrétiens vont peut-être réagir en lisant ces lignes, mais nous reviendrons plus longuement sur la confrontation du culte des ancêtres et du christianisme dans un chapitre ultérieur.

D'ores et déjà, il est à signaler qu'il existe des indices pouvant mettre en doute l'enracinement du christianisme chez les Malgaches convertis.

A cet égard, une expression courante, émanant des Malgaches chrétiens même, est assez significative, à savoir : "Ho tahin'An-

(10) cf. le livre de Rajemisa Raolison (Régis).

Fiteny mamiko p. 34

Librairie Ambozontany, Fianarantsoa 1967

driamanitra sy ny Razana"; expression qu'on peut rendre en français par : "Que Dieu et les ancêtres vous bénissent".

D'autre part, pour en revenir à la poésie, qui dans une certaine mesure peut traduire l'état d'esprit d'un groupe à une époque donnée de son histoire, citons deux vers célèbres du poète malgache protestant, M. Randria (Samuel), qui en exaltant son amour de la langue malgache, en l'occurrence son tenin-drazana (langue des ancêtres), évoque le Dieu chrétien :

" Tompo O ! tapaho re ny lelako
Raha ny tenin-drazako no avelako ..."

vers que nous traduisons littéralement par :

"O ! Seigneur, coupez-moi donc la langue
Si jamais je délaissais la langue de mes ancêtres..."

Remarquons que, sauf dans le cas d'une autre interprétation improbable, il s'agit ici du Seigneur au sens chrétien du terme. (11)

Avant de terminer ce premier chapitre de l'étude, donnons quelques précisions d'ordre socio-historique concernant le culte des ancêtres. La question principale que nous voulons soulever ici est de savoir quel individu ou quel groupe respecte ou vénère tel ou tel ancêtre.

(11) cf poème de Randria Samuel intitulé "Tenin-drazako", paru dans le journal FANASINA, n°1 p.3 octobre 1957. En citant ces vers nous tenons à préciser que la foi personnelle de l'auteur n'est pas visée, seulement ces vers sont significatifs croyons-nous, car beaucoup d'autres Malgaches chrétiens auraient pu parler dans le même sens mais avec d'autres langages.

En centrant le débat sur les Malgaches des Hautes-terres, on est tenté de dire que le "fianakaviana"(12), entendons famille restreinte et étendue, tend à respecter ses membres qui sont décédés, du moins en regard des corps pour lesquels chaque famille pratique le famadihana.

Or dès qu'on remonte aux "razam-be" de la famille, c'est à dire les grands ancêtres, les membres vivants ont une représentation assez vague de leurs ascendants, mais cela ne les empêche pas de les respecter ; au contraire, plus le souvenir devient flou, plus l'ancêtre est en quelque sorte sacralisé.

Il va sans dire que le respect du razana qui est très senti pour les ancêtres connus, est aussi extensible aux respects de tous les Razana en général.

On sait que sous la monarchie merina, les ancêtres royaux étaient l'objet de véritables cultes nationaux ; par ailleurs même à l'époque actuelle, presque partout à Madagascar, beaucoup de tombeaux d'hommes célèbres sont un objet de culte.

(12) Le mot fianakaviana sous-entend la descendance bilatérale, il peut revêtir plusieurs sens, d'abord il veut vouloir dire famille restreinte, entendons père mère et leur progéniture directe. D'autre part "fianakaviana" peut avoir le sens de famille étendue à tous les individus avec qui on a une parenté quelconque, à la limite tous les individus croyant avoir un ancêtre commun connu peuvent se considérer comme appartenant à un même fianakaviana. A propos de l'approfondissement de cette notion, cf Ignace Rakoto : "parenté et mariage en droit traditionnel malgache" ouvrage cité dans notre bibliographie générale.

Entr'autres,nous pouvons citer le culte d'Andrianony Masina (Andrianony le Saint) dont le tombeau se trouve à Ambohimiarina (Fenoarivo),localité à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest de Tananarive (voir croquis régional dans la deuxième partie).

Ainsi,lors du Famadihana d'Andrianony Masina le 15 Mai 1968, cérémonie à laquelle nous avons assisté,on a pu voir une foule de fidèles d'Andrianony qui étaient présents pour l'honorer (Nous évaluons le nombre des présents à plus de 500 personnes).

Manifestement tous les individus présents ce jour là au tombeau d'Andrianony n'étaient pas ses descendants,car nous y avons rencontré des gens de tribus diverses.

Pour illustrer encore ce culte du razana en général,il y a une expression que nous avons souvent entendue pendant notre enquête,en pays Betsileo comme en Imerina (13),en l'espèce la notion de "razana iombonana", c'est à dire l'ancêtre qui nous est commun ; en fait les gens voulaient dire que les razana appartiennent à tout le monde.

Enfin,rappelons qu'il était de règle en Imerina d'appeler le corps d'un roi défunt non pas par faty (cadavre) comme pour le commun des mortels,mais par le vocable "Ny Masina"(le sacré).

(13) Dans la terminologie traditionnelle,Imerina est le nom de la région habitée par les Merina,par contre le mot Betsileo peut vouloir dire la tribu Betsileo mais aussi le pays des Betsileo.

Inutile de dire que le corps du roi décédé n'était pas sacré uniquement pour la famille royale mais pour tous ses sujets.

Le culte des ancêtres étant mis en relief à travers le système symbolique des Malgaches, nous pouvons maintenant passer à l'étude directe du Famadihana, qui n'est rien d'autre qu'un des rites pratiqués par les Malgaches pour se mettre en rapport avec les ancêtres.

II. LES CAS DE FAMADIHANA ET LEURS MOTIVATIONS

Dans ce chapitre, nous tâcherons d'expliciter ce que les Malgaches entendent par Famadihana.

A ce propos, nous mettrons en relief les variétés ou les cas de Famadihana, ce qui nous conduira naturellement à parler des motivations ou des raisons principales amenant les Malgaches à pratiquer ce rituel.

Insistons encore une fois sur le fait qu'on pratique le Famadihana seulement pour les "faty maina", c'est à dire les cadavres considérés comme secs ; généralement, il faut attendre au moins un an après le premier enterrement avant de faire la cérémonie.

A/ Les cas de Famadihana

Passons en revue les cas pour lesquels les Malgaches disent qu'il y a Famadihana .

1°- Si un individu meurt loin de son village, et si pour une raison quelconque on l'a enterré provisoirement hors de la tombe familiale, on dit qu'il y a Famadihana lorsque les membres de sa famille ramènent son corps dans la sépulture familiale ; à cette occasion on l'enveloppe avec un ou plusieurs linceuls.

2°- On dit qu'il y a Famadihana lorsque les vivants déterrent les cadavres de la sépulture familiale, puis les gardent à ter-

re pour une durée plus ou moins longue selon les cas. (14)

L'essentiel est qu'on les enveloppe avec de nouveaux lin-couls avant de les enterrer une nouvelle fois.

Il y a aussi des cas que nous qualifierons de secondaires, car en fait ils se ramènent aux deux premiers, mais comme certaines familles tiennent à faire le distinguo, citons-les :

3°- On fait le Famadihana lorsque les corps inhumés en petites sépultures autour de la sépulture principale sont à même de regagner leur demeure définitive.

Les petites sépultures provisoires ou "fasana aniritra" servent à recevoir des corps qui pour des raisons quelconques n'avaient pas le droit d'entrer directement dans la tombe familiale. Actuellement, il s'agit surtout des corps des enfants morts ont très bas âge ou "zaza rano"; (15) ainsi autour d'un

(14) on peut garder les corps à terre, seulement pendant la durée de l'enveloppement, mais on peut aussi déterrer un ou deux jours avant la cérémonie d'enveloppement; dans ce cas on peut camper autour de la tombe pour les garder ou bien on les ramène dans la cour de la maison familiale.

(15) A propos des "fasana aniritra" ou sépultures provisoires, signalons qu'il était d'usage d'y enterrer les personnes mortes de maladies comme la variole, la lèpre etc... M. Molet parle de cette question dans son livre sur le Bain Royal déjà cité. D'autre part les individus décédés en des jours censés néfastes sont exclus provisoirement de la tombe familiale.

tombeau que nous avons visité à Amboditsiry (banlieue Nord de Tananarive), il y avait trois "fasana aniritra" abritant trois enfants qui attendent le prochain Famadihana pour être réunis avec leurs grands-parents dans la sépulture principale.

4°- Il y a des cas où les vivants n'enveloppent pas un à un les corps dans la tombe, mais couvrent d'un seul **suaire** deux ou trois cadavres allongés sur la même dalle dans le tombeau. C'est ce qu'on appelle couramment le safo-drazana.

Après ce bref survol des différents cas de Famadihana, quelques remarques méritent d'être précisées.

D'abord, il est à rappeler que dans le langage courant les Malgaches des Hautes-terres disent souvent qu'ils vont envelopper les taolam-balo (16) (littéralement les huit os) de leurs ancêtres, à l'occasion d'un Famadihana, en fait, c'est le corps tout entier du défunt avec l'ancien linceul qu'on enveloppe avec un ou plusieurs nouveaux suaires.

(16) l'expression "taolam-balo" ou les huit os peut être l'objet de diverses interprétations. M. Louis Molet dans son livre sur le Bain Royal à Madagascar avance qu'il s'agissait des huit os longs principaux du squelette: les humérus, les cubitus, les fémurs et les tibias". P. 99.

Monsieur Dez donne aussi une interprétation semblant aller dans le même sens mais avec une nuance importante lorsqu'il parle du "taola-mbalo": "cette expression (consacrée par l'usage comme également des Merina), vise le gros os des membres supérieurs et inférieurs. Elle sous-entend que c'est le corps entier

Pour ce qui est du côté cérémoniel, nous soutenons que l'objet essentiel ou le point final du Famodihana résiderait dans l'enveloppement des cadavres avec de nouveaux linceuls.

(16)suite)...du défunt, non mutilé, qui a été introduit

dans le tombeau ancestral." cf. Le retournement des Morts chez les Betsileo p. 116

Selon notre niveau d'information, et en nous référant à l'enquête que nous avons effectuée sur place, nous sommes en partie pour l'interprétation de M. DEZ, à savoir que dans l'expression "taolam-balo" le côté anthropologique est relativement secondaire, car en fait on veut parler ici de tout le corps en y ajoutant même l'ancien linceul.

Pour illustrer notre assertion, soulignons que dans la terminologie traditionnelle, il existe des expressions contenant des chiffres n'indiquant pas nécessairement une valeur arithmétique ou une quantité palpable, mais qui sous-entendent plutôt un ensemble indéterminé. Par exemple, dans l'expression "Ny roa ambin'ny folo Manjaka" ou les douze Rois qui règnent, on ne parle pas de Douze Rois, mais de tous les rois qui ont régné en Imerina avant le Roi Andrianampoinimerina (vers 1787).

Dans cette perspective, nous prenons pour un Famadihana du deuxième cas ce que d'aucun considèrent comme un "famonosan-damba" (littéralement un enveloppement avec des suaires). En effet, certaines familles, en l'occurrence, les chrétiens qui se disent contre le Famadihana évoquent l'argument classique suivant: "Izahay tsy mamadika fa manao famonosan-damba fotsiny" (nous ne faisons pas de famadihana, car nous faisons seulement le "famonosan-damba"), autrement dit, on veut avancer ici que lorsqu'on ne fait pas de festivités, mais seulement l'essentiel de la cérémonie au tombeau, il n'y a pas Famadihana.

Pour notre part, dans le cadre de cette étude, le "famonosan-damba" est aussi un Famadihana.

Par contre, une fois posée la condition nécessaire et suffisante, en quelque sorte, pour qu'une cérémonie puisse être appelée Famadihana, à savoir l'enveloppement des "faty maina" dans de nouveaux linceuls, il va sans dire que le rituel Famadihana se pratique avec des festivités, des règles et des obligations qui varient selon l'importance des défunts et la fortune des vivants ; d'autre part, toutes/manifestations extérieures/le

(16) suite... D'autre part, quand on dit "Ny sampy masina roa ambin'ny folo" ou les douze idoles sacrés, il ne s'agit pas de douze idoles mais de l'ensemble de tous les idoles royaux.

Enfin le chiffre 7 est encore employé dans des expressions assez courantes aujourd'hui, par exemple de "im-pito", sept fois, on a l'expression "maizim-pito". (littéralement sept fois obscurs), qui veut dire l'obscurité totale.

peuvent s'atténuer ou s'amplifier selon les conceptions philosophico-religieuses respectives des familles organisatrices.

Enfin, notons, dans cette série de remarques explicitant les différents cas de Famadihana, que pour les Malgaches, surtout en Hautes terres, le fait d'envelopper un défunt avec le maximum de linceuls possible, au moment de son enterrement ou du Famadihana, est considéré comme un grand honneur, une preuve d'amour que les vivants lui témoignent.



Il est ainsi d'usage dans beaucoup de familles d'annoncer au public la valeur et le nombre des linceuls que "porte" le défunt au moment de son premier enterrement.

Pour illustrer cela, citons deux exemples historiques.

D'une part, on sait que le Grand Roi Andrianampoinimerina "portait" 80 linceuls de soie dans sa sépulture, en 1810. (chiffre cité par M. H. Deschamps en page 127 de son livre intitulé: "Histoire de Madagascar, ouvrage cité dans notre bibliographie générale).

D'autre part, le premier Ministre Rainilaiarivony (de 1864 à 1895), au moment de la mort de son fils Mariavelo qui mourut jeune, déclara que son corps serait enveloppé de 100 linceuls. (17) Selon G.S. Chapus et G. Mondain, ce chiffre n'aurait jamais été dépassé.

(17) Chiffre donné dans le livre de G.S. Chapus et G. Mondain intitulé : Rainilaiarivony, un homme d'Etat malgache. p. 354 - Edit. Diloutremer Paris 1953 - 437 pages.

Tout ceci nous amène indirectement vers les motivations ou les raisons principales qui incitent les Malgaches à pratiquer le Famadihana.

B/ Les motivations au Famadihana

De prime abord, force nous est de signaler qu'il serait quasi impossible de circonscrire toutes les motivations amenant les Malgaches à pratiquer le Famadihana; car à la limite chaque famille qui organise le rituel peut avoir une raison particulière.

Toutefois, il nous est loisible d'indiquer les lignes de force des thèmes qu'ont évoqués les gens au cours de nos enquêtes.

D'abord, retenons un proverbe malgache qui nous place dans l'univers du Famadihana :

"Velona iray trano, maty iray fasana".

ce qu'on peut rendre en français par :

"Vivants, une même demeure, morts, un même tombeau".

Effectivement, ce proverbe, qui traduit bien la conception malgache de la grande famille étendue aux morts, a été évoqué à maintes reprises par les gens qui ont eu à s'entretenir du Famadihana avec nous.

Maintenant, survolons brièvement les raisons traditionnelles - avancées par les organisateurs du rituel, raisons qui ont été confirmées par nos enquêtes.

On fait un Famadihana par amour des parents décédés, par respect des Razana. Une dimension importante aussi est la croyance

au pouvoir de bénédiction des ancêtres; à cet égard, on pratique souvent le Famadihana pour demander la bénédiction des Razana (fitahian'ny razana) pour les entreprises à venir.

On peut citer aussi le cas des gens qui répugnent à voir les os de leurs parents éparpillés dans la tombe; ils vont donc les envelopper dans de nouveaux linceuls.

Puis d'autres rappellent aussi que la sépulture ancestrale, (où il y a tous les grands ancêtres), est presque remplie, alors ils ont construit un nouveau tombeau, et c'est pour y amener leurs parents **directs** (père et mère) qu'ils vont organiser le rituel.

Il y a aussi les motivations que nous qualifierons de psychologiques, à savoir quelqu'un peut avoir le pressentiment que son père ou sa grand'mère a besoin de quelque chose dans son existence outre-tombe, un élément est généralement invoqué, c'est l'apparition d'un parent décédé dans les rêves des membres vivants, et pendant ces rêves l'ancêtre arrive à dire qu'il a froid, ou qu'il a soif; alors on va lui apporter des linceuls chauds.

Afin d'illustrer ce que nous venons d'évoquer, rapportons quelques exemples recueillis au cours de notre enquête.

.

Lors de notre passage à Ambositra, (sous-préfecture, située à mi-chemin entre Tananarive et Fianarantsoa, la capitale du Betsileo. cf. croquis), nous nous sommes présentés à la Mairie-Banlieue pour y recueillir des renseignements d'ordre statistique.

Dans le Hall de la Mairie, nous avons aperçu un groupe d'une vingtaine de paysans de 40 à 60 ans, tenant chacun une feuille de papier à la main. Alors, l'adjoint au Maire qui nous a reçu gracieusement nous a expliqué que tous ces paysans venaient demander l'autorisation de faire un "lanonana" (équivalent de Famadihana chez les Betsileo du Nord). Aussitôt après, nous lui avons demandé si ces paysans auraient le temps de discuter un peu.

Sur le champ, l'adjoint au Maire a demandé à tout le monde d'entrer dans son bureau, ils étaient exactement dix huit.

Spontanément, nous avons organisé une discussion de groupe sur le Famadihana ou Lanonana, discussion enregistrée sur magnétophone.

Après un bref exposé introductif, nous avons demandé à chacun la raison principale qui l'incitait à faire le Lanonana. Dix ont invoqué le "fitiavan-dray aman-dreny"^(amour des parents), comme raison principale.

Ici, citons deux exemples de réponse; ce sont des phrases difficilement traduisibles, mais nous en donnerons chaque fois le sens approximatif en français.

1°- "Nangataka Famadihana noho ny gon-drazana faha ela ary tsy azo avela, ary indraindray aza misy mamboly tsy mahavokatra, dia tsy mahatsiaro razana, mitaiza zaza tsy mahasalama, dia tsy manafy ray aman-dreny, tsy mahatsiaro razana..."

ce que nous rendons en français par :

"J'ai demandé un Famadihana (autorisation) selon la coutume héritée des ancêtres depuis longtemps et qu'on ne doit pas délaissier, quelque fois même si on a de mauvaises récoltes, c'est parce qu'on a oublié les ancêtres, si on a des enfants malades, c'est parce qu'on n'a pas enveloppé les parents décédés, c'est parce qu'on a oublié les ancêtres..."

2°- "Ny lanonana dia maminay sy telinay, fa sahala aminay izao dia mbola kely dia maty ray aman-dreny, dia mbola tsy nahita an'izany izahay, dia mba te-hangaro-maso an'ireo efa lasa nody mandry..."

traduction approximative en français :

"Nous apprécions et nous aimons le Lanonana (Famadihana), pour notre part nous étions encore enfants à la mort de nos parents, et nous ne les avons jamais vus, aussi voulons-

nous voir de nos propres yeux ces derniers qui sont partis s'endormir..."

Dans la même perspective, nous profitons de l'occasion pour signaler que nous avons demandé à cent étudiants et stagiaires malgaches de Paris de répondre à un questionnaire concernant le Famadihana.

A une question dont voici le libellé : "D'après vous, quelles sont les raisons principales qui incitent les malgaches à pratiquer le Famadihana", presque toutes les réponses tournent autour des principaux thèmes suivants :

- continuation de la vie après la mort
- respect et culte des ancêtres
- demande de bénédiction auprès des ancêtres
- volonté de vivre en relation étroite avec les ancêtres
- réunir les taolam-balo des ancêtres
- mettre de l'ordre dans le tombeau familial
- devoir filial d'habiller les parents
- bénéfices grâce aux dons apportés par les invités
- croyance en l'immortalité de l'âme
- tradition, conformisme, habitude
- conséquence d'une certaine conception du monde des Malgaches.

Cela dit, nous ne pouvons pas nous empêcher de rapporter ici quelques réponses parmi les plus significatives, d'autant plus que la plupart des enquêtés ont répondu en français :

- "a/ Les morts ne sont pas délaissés chez les Malgaches, aussi doivent-ils être habillés de façon permanente
- b/. Les morts sont considérés comme toujours parmi les vivants, et on leur doit tous les égards dûs à des ray aman-drony. En particulier les habiller.
.idée d'intercession auprès du Dieu celeste.
- c/ Les Malgaches consacrent le jour du Famadihana pour se souvenir de ou des défunts pour lesquels on fait la cérémonie (affectif), ce qui marque une volonté de prolonger au-delà du tombeau les liens qui unissent la "grande famille" malgache.
- d/. Culte des ancêtres - Respect - Souci de prendre soin d'eux continuellement comme on le ferait pour quelqu'un qui est malade et qui nous est cher, ceci peut être mêlé avec l'espoir d'obtenir ainsi leur bénédiction ou motivé par la crainte d'attirer leur malediction.
- e/ De même que le Dieu des chrétiens est entouré d'une kyrielle de saints, de même le Zanahary est environné de razana ; mais le razana a une plus grande incarnation chez nous.
- f/ Ils ont les sentiments d'un lien indéfectible existant entre les membres de la famille : les ancêtres ne doivent pas être abandonnés à eux-mêmes dans la mort.
- g/ L'être a deux vies : avant la mort et la mort, éternité de l'être. Puissance des ancêtres, peur et respect de l'Inconnu."

Au terme de ce chapitre, disons quelques mots sur la notion

d'adidy, cette dimension qui, dans une certaine mesure, coiffe toutes les motivations du Famadihana.

En effet le mot adidy qu'on pourrait traduire par devoir ou obligation est souvent prononcé avant le rituel, et surtout après la cérémonie finale au tombeau, où il est d'usage de se sentir libéré du tsiny (blâme) (18), car chacun vient d'accomplir son adidy, entendons son devoir ou ses obligations vis à vis des ancêtres.

III. LES ETAPES D'UN FAMADIHANA - TYPE

Dans ce chapitre nous tenterons de mettre en relief les différentes étapes d'un Famadihana - type observé dans les Hauts-plateaux.

En d'autres termes, nous essaierons de reconstituer un modèle théorique du rituel, d'une part à partir de ce que nous avons observé sur le terrain, d'autre part à l'aide des lovan-tsofina (tradition orale), et des documents que nous avons

(18) Le tsiny (blâme) est une notion importante chez les Malgaches, presque tout le monde a peur du tsiny, surtout le blâme des ancêtres (tsinin'ny razana). Pour l'approfondissement de cette notion, cf "le tsiny et le tody dans la pensée malgache", livre du pasteur Richard Andriamanjato cité dans notre bibliographie.

recueillis pendant la préparation de ce travail.

Il va sans dire que la reconstitution théorique de ce Famadihana-type que nous allons effectuer n'est rien d'autre qu'un instrument de travail, qui va nous faciliter l'approche de la manifestation différentielle du rituel dans les Hautes terres. Autrement dit, en nous référant au modèle que nous aurons alors élaboré, nous pourrions faire apparaître les éléments négligés ou amplifiés selon les régions, ou selon la situation sociale des familles organisatrices.

Pour commencer, il est à noter qu'il y a une distribution temporelle et non aléatoire des éléments du phénomène Famadihana.

En ce sens que, normalement un Famadihana comprend dans l'ordre chronologique les étapes suivantes :

- les préparatifs
- la veille du Famadihana
- le "tantana" ou le "birao" selon les Betsileo du Nord,
- la cérémonie au tombeau.

Analysons successivement ces quatre parties du rituel, en précisant les nuances éventuelles selon qu'il s'agit du premier ou du second cas de Famadihana.

A/ Les préparatifs de la cérémonie

Certes, les préparatifs ne font pas vraiment partie intégrante du rituel. Toutefois il y a certaines coutumes non négligeables spécifiques à cette période préparatoire.

Par ailleurs, nous pensons que l'organisation d'un Famadihana ne s'improvise pas, car il faut un minimum de quinze jours de préparation, ne serait-ce que le temps d'effectuer les formalités administratives (il est à rappeler qu'on ne fait pas le Famadihana sans une autorisation en bonne et due forme du maire).

Ainsi donc, nous considérons les préparatifs comme une étape nécessaire à l'accomplissement du rite.

Pendant la période préparatoire qui peut durer de deux à trois mois (et même plus) il est d'usage de ne pas prononcer le mot Famadihana dans la famille, car on a peur de subir la colère des ancêtres ou d'essuyer leurs malédictions, si jamais la fête n'avait pas lieu par suite de circonstances imprévues. En famille, on dit alors tout simplement qu'on va entreprendre une affaire (hanao raharaha, hihetsiketsika).

Le déroulement des préparatifs peut varier selon chaque famille organisatrice, mais il y a toujours quelques constantes qu'on peut énumérer.

Si le Famadihana a été motivé par la construction d'une nouvelle tombe, la période préparatoire commence à partir du jour où on a posé la première pierre (famakian-tany : pose de la première pierre pour les tombeaux). Si la famille n'est pas sûre d'organiser la cérémonie dans l'année de la construction, on doit laisser une partie du tombeau inachevée, car selon la croyance traditionnelle un tombeau neuf achevé mais vide attire les vivants, c'est à dire peut provoquer la mort en chaîne chez les membres vivants de la famille.

En fait, lorsque la famille compte organiser la cérémonie dans l'année en cours, (précisons que le Famadihana est un rituel saisonnier, il a lieu seulement de Mai à Septembre, c'est à dire pendant l'hiver à Madagascar), les discussions tournent autour des motivations que nous avons déjà analysées.

Un membre de la famille rappelle qu'un tel est encore loin de la sépulture familiale, un autre révèle qu'il a entendu sa grand'mère dans un rêve, d'autres annoncent que les récoltes sont bonnes et qu'il faut honorer les ancêtres.

Lorsque le groupe décide alors d'organiser le Famadihana, traditionnellement on dit : "mahatsoka afo ny ankizy"; c'est à dire que les enfants sont à même de rallumer le feu (cette expression sera explicitée dans l'étape ultérieure).

Donc la famille commence à se réunir souvent, généralement le Samedi ou le Dimanche après-midi. Il s'agit ici de la famille étendue, pouvant atteindre vingt à trente personnes, voire plus. C'est dans ces réunions que les décisions importantes sont prises.



Pour le choix du jour et toutes les règles à suivre au cours de la cérémonie, normalement on décide de consulter le "Mpanandro", c'est à dire le devin astrologue qui détermine les jours fastes et néfastes par le calendrier lunaire.

C'est au cours des réunions préparatoires aussi que se fixent les participations matérielles de chacun pour la mise sur pied de la cérémonie.

En matière de dépenses, les constantes se ventilent comme suit:

- achat des lambamena (linceul)
- nombre de boeufs et de porcs à abattre
- riz et boissons
- rémunération des musiciens
- éventuellement, prix du transport pour les cadavres lointains
- achat des parures, ou plus exactement, fixation de la couleur du tissu, car en général on s'habille avec le même tissu pendant le Famadihana
- coût des taxes diverses pendant les formalités administratives.

Ici nous énumérons seulement les postes du budget d'un Famadihana ; nous donnerons des chiffres lorsqu'on arrivera au chapitre sur l'aspect économique du problème.

D'ores et déjà, on peut avancer que le Famadihana est une coutume assez coûteuse, car si en principe, elle est organisée pour les ancêtres, les vivants n'en tirent pas moins prestige et honneur, si la cérémonie a été particulièrement grandiose.

Enfin, c'est aussi pendant la préparation que la famille désigne celui qui portera le "Androm-pasana" (responsabilité de la cérémonie devant les ancêtres). Il sera le "tompon - draharaha" principal, c'est à dire le premier concerné. Souvent on choisit le plus riche et le plus vieux du groupe.

Après tout cela, il ne reste plus qu'à entreprendre les démarches habituelles auprès de la mairie. Une fois l'autorisation délivrée par le maire, le rituel proprement dit peut commencer après la diffusion des invitations par voie orale ou par faire part.

B/ La veille du Famadihana

Dans le temps, dit-on, les réjouissances à l'occasion du Famadihana pouvaient durer une semaine, mais de nos jours les festivités durent deux ou trois jours seulement.

Dans ce passage nous parlerons de la journée qui précède immédiatement le jour de la cérémonie au tombeau ou le Famadihana proprement dit.

Généralement on rattache la cérémonie à une maison familiale où l'on peut recevoir beaucoup de gens.

Dans le cas fréquent où la fête dure deux jours, dès l'après-midi du premier jour règne une activité sociale intense dans la maison familiale.

C'est à ce moment là qu'arrivent éventuellement dans la cour les corps lointains qui vont changer de sépulture. Pour certaines familles, même sans changement de tombeau, on déterre les corps un jour avant l'enveloppement pour pouvoir les garder près de la maison pendant la durée de la fête; cette pratique tend à se raréfier à l'époque actuelle.

Ici, une remarque importante est à souligner, à savoir que tous les cadavres qui arrivent au village doivent rester sur des catafalques dans la cour, en dehors de la maison, car il est fady (19) (tabou, interdit), de faire franchir par un mort la

(19) la notion de fady ou tabou chez les Malgaches a été étudiée par VAN GENNEP dans son livre: Tabou et totémisme à Madagascar. cf bibliographie générale.

porte des vivants. Ce tabou résiderait, semble-t-il, en la crainte de la provocation de la mort par l'entrée d'un cadavre dans la maison des vivants.

C'est aussi au cours de cette première journée, qu'arrivent par vagues successives les membres de la famille étendue, pour prendre part à la préparation matérielle du festin.

On abat alors les boeufs ou les porcs. Bien que le sacrifice des boeufs en l'honneur des ancêtres soit assez fréquent dans certains endroits de Madagascar, l'abattage des boeufs à l'occasion du Famadihana dans les Hautes terres ne constitue pas exactement un acte religieux du genre sacrifice. Effectivement, au cours d'un Famadihana, les boeufs et les porcs sont abattus uniquement en vue d'être servis avec le riz après cuisson, ou pour être distribués crus à l'assistance. La cuisson de la viande se fera pendant presque toute la nuit, cette tâche est en principe réservée aux gendres (vinantolahy).

Vers la fin de l'après-midi arrivent les musiciens. Généralement, il s'agit d'une troupe de flûtistes ou de trompettistes qu'on a commandée pour animer la veillée. Le public est encore relativement restreint, car le gros des invités ne viendra que le lendemain.

Le soir, à peu près à l'heure du dîner, un groupe de personnes au nombre variable, composé de l'organisateur principal accompagné de quelques dignitaires de la grande famille, se dirige vers le tombeau.

Ce groupe va accomplir ce qu'on appelle le "miantso razana" (appeler les ancêtres); la cérémonie se déroule comme suit :

Arrivé au tombeau, le groupe allume du feu avec des herbes sèches pour faire venir les esprits. C'est de là, vraisemblablement, que vient l'expression "mahatsoka afo ny ankizy", (les enfants sont à même de rallumer le feu, ou ils sont en mesure d'organiser un Famadihana).

Ensuite, un homme annonce aux ancêtres qu'on viendra les honorer le lendemain, il demande donc aux esprits de rester dans les parages. Bien entendu, l'invocation se fait avec une certaine solennité.

Voici quelques extraits d'une invocation enregistrée au cours d'un Famadihana en pays Betsileo, il s'agit d'un transfert des Razana vers un nouveau tombeau :

"Hitanay sady miharihary aminay ny fahasimban'ny tranonareo...
Fa an-tany amin'niandohana dia nangatahana any aminao Raini-
kalobia, tsa nataotao mady itoy; nangatahana any aminao Ranoasa;
nangatahana any aminao Railahy. Tahio soa ny kilonga, tahio
soa anay, efa anao ny trano, anao Ranoasa, anao ny tranonao
Rainikalobia.. Vita izao, vita ny trano, anay manainga anareo
hody eny amin'ny trano... Araka ny vavaka nataon-dRandria-
masy, izay henonay zafiny, nohenoin'ny zanany, vita izao. Az
ny lalàm-panjakana, ampitso no fotoana andro hanalana anareo
teto, any amin'ity tokotany itoy, dia manainga anareo hatrany
amin'izao anay, hamonjy ny tranonareo... Dia izao e no dia-
nay mianakaby eto; koa tahio soa, tahio tsara, tsa hisy
atamba. Laky izay olo-manao hoe hanao ratsy eto, eo amin'ny
Famadihana izay efa aza, ahy tsa mahay manoro anareo, fa
izay mamoto-draha eo, anareo no hikapoka azy..."

Ce qu'on peut rendre littéralement en français par :

"Nous voyons et nous constatons la dégradation de votre maison...Depuis le début (préparatifs ?) nous t'avons consulté Rainikalahia car ceci n'a pas été improvisé;nous t'avons consulté Ranoasa;nous t'avons consulté Railahy.Bénissez nos enfants, bénissez-nous car la maison (nouvelle tombe) est à toi,à toi Ranoasa,ta maison est à toi Rainikalabia..Tout est achevé,la maison est achevée.Nous vous prions de rentrer à la maison... Selon les prières (vœux ?) de Randriamasy,transmises à nous ses petits-enfants,que ses enfants ont entendues,tout est maintenant achevé.L'autorisation administrative a été obtenue,c'est demain que nous vous enlèverons de ce lieu,aussi nous vous invitons à rejoindre dès maintenant votre maison (20)...Voilà pourquoi nous sommes venus;par conséquent bénissez-nous,bénissez-nous,que nous soyons protégés du danger.Si certains ont l'intention de provoquer le mal ici,dans ce Famadihana en train de s'accomplir,moi je n'ai pas de leçons à vous donner,mais il vous revient de frapper ceux qui y jetteraient des sorts..."

A cette occasion,il est d'usage de terminer en déposant quelques grains de riz sur le tombeau et de boire avec les ancêtres.Souvent c'est du rhum ou de l'alcool local,et la part des Razana est versée au coin Nord-Est ou zoro firarazana (coin des ancêtres).

(20) Ici il faut comprendre que les corps sont enlevés le lendemain,tandis que les esprits ~~sont~~ d'ores et déjà invités à rejoindre la nouvelle demeure,qui, en l'occurrence,se trouve à une centaine de mètres de l'ancien tombeau où se passe l'invocation.

A la maison la veillée commence. Pour ce qui est des occupations pendant toute la nuit, il n'y a pas de règles générales. Chacun peut faire à peu près ce qu'il veut, la musique étant la toile de fond de la soirée. Les zana-drazana ou les "enfants des ancêtres" sont tenus de danser de temps en temps. Tous les jeunes de la famille organisatrice sont en principe des zana-drazana.

D'autres jeunes entament les chansons populaires dites vaky saova, rango, rija, etc...

Les conversations sur n'importe quel sujet battent leur plein autour des toaka gasy (rhum local); tout le monde se réjouit, car aujourd'hui c'est le andro tsy maty ou le "jour qui ne meurt pas". (21)

Et la fête continue jusqu'au matin où l'on se prépare déjà pour le tantana.

(21) Comme il n'existe aucune interdiction des rapports sexuels avant, pendant et après la cérémonie, ceux qui sont contre le principe même de la pratique du rituel tendent à conclure que pendant les veillées de Famadihana les gens se livreraient à la débauche ; certes au cours de l'**intense** activité sociale dans un Famadihana, des hommes et des femmes se rencontrent, mais cela ne suffit pas pour affirmer, souvent d'une manière abusive, que tout le monde s'y livre à la débauche.

C/ Le tantana ou la distribution des repas

Le tantana ou la distribution des repas, notamment de la viande se passe pendant toute la matinée du second jour.

C'est le moment qui précède la cérémonie au tombeau, et la famille organisatrice y reçoit tous les invités.

Traditionnellement, à la maison familiale où se passe le Famadihana, les réjouissances connaissent une tonalité particulière pendant le tantana.

Les sons des flûtes et des trompettes accompagnés du bruit du tambour et de la grosse caisse maublent l'atmosphère. Les invités commencent à affluer, dans la cour, on laisse un espace réservé à la danse, c'est le "schatra"; dès que le schatra est vide, de temps en temps une voix s'élève pour crier : "aiza ny zana-drazana e !", c'est à dire : "mais où sont donc les enfants des ancêtres."

Au milieu de tout cela, l'organisateur principal est, en quelque sorte, le clou de la cérémonie.

A un coin de la cour, se tient la table du trésorier et d'un secrétaire. Les invités se dirigent un à un vers cette table pour y apporter les dons en argent (sao-drazana, kao-drazana, tso-drano etc...) Le trésorier reçoit l'argent, le secrétaire inscrit sur un cahier le nom du donneur et le montant de la somme versée; quelquefois il note aussi son adresse.

Après cette formalité, un membre de la famille organisatrice demande à l'invité de venir manger du riz avec de la viande. Par-

fois on distribue à chaque invité un bon morceau de viande crue, c'est la pratique du "tantana manta"(manta veut dire crue). Malgré certaines particularités dûes à la diversité des régions et des familles organisatrices du rituel, lorsqu'on sert de la viande de boeuf, en général, le romsteck ou l'arrière-train revient aux personnes âgées, tandis que le foie est réservé pour les invités de marque.

Dans le langage populaire l'argent apporté par l'invité, ainsi que l'acte qu'il accomplit s'appelle "atero ka alao" littéralement "apportez puis retirez". En fait, on veut dire ici que l'argent apporté aujourd'hui par le visiteur sera retiré lui-même plus tard.

En effet, si l'invité qui vient de donner du "kao-drazana" (don au Famadihana), organise à son tour un Famadihana, la famille invitante se trouve dans l'obligation de lui apporter aussi du "kao-drazana" mais avec un surplus.

C'est pour cette raison que le secrétaire de la famille organisatrice inscrit minutieusement le montant des sommes versées par les invités. Car lorsqu'on ira les rendre, il ne restera plus qu'à consulter ce qui y est inscrit.

Le mécanisme de l'"atero ka alao" rappelle, dans une certaine mesure, les caractéristiques du potlatch analysé par Marcel Mauss dans l'Essai sur le don. (22)

Effectivement, dans l'"atero ka alao", on rencontre les trois

(22) Mauss (Marcel) "Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques.
in sociologie et anthropologie pp 145-279 PUF 1950

obligations contenues dans le potlatch, à savoir donner, recevoir et rendre; d'autre part le "kao-drazana" reçu est rendu de façon usuraire; enfin, on sait que dans le Famadihana les notions d'honneur, de prestige ainsi que les âmes des morts sont présentes.

Malgré tout cela, nous ne pensons pas que l' "atero ka alao" atteigne le niveau du potlatch, qui représente des "prestations totales de type agonistique", pour reprendre la terminologie de Marcel Mauss (cf op. cité à la page 153). Autrement dit, dans le Famadihana on n'en arrive pas à donner tout, jusqu'à sa vie, pour rivaliser l'autre comme dans le potlatch.

Le "tantana" dure donc du matin jusqu'à midi ou une heure de l'après-midi, moment où l'on se prépare pour aller au tombeau.

D/ La cérémonie au tombeau

Comme nous l'avons déjà souligné dès le début, la cérémonie au tombeau constitue l'étape la plus importante, voire le point final du rituel.

- Sur la route :

Le trajet de la famille et des proches parents vers le tombeau peut être intégré dans cette étape, car parfois il revêt un éclat particulier.

Le trajet vers le tombeau n'a rien de spécial : d'une part, si la maison familiale est trop éloignée de la sépulture, car on se déplace alors en voiture; d'autre part, si la tombe se trouve dans la cour de la maison, car dans ce cas il n'y a aucun déplacement à faire.

Par contre, si le tombeau se trouve dans un rayon d'une dizaine de kilomètres par rapport à la maison où se déroule la fête, le trajet à pied constitue un moment très important pour la famille organisatrice.

En effet, un véritable cortège en liesse suit un garçon qui porte un drapeau (couleurs françaises sous l'administration française, couleurs malgache depuis l'Indépendance).

Tout le monde est habillé de neuf, les femmes portent en général des robes aux couleurs criardes. On aperçoit souvent entre les rangs, deux ou trois pancartes comportant le portrait agrandi d'un ancêtre. Eventuellement, les corps qui étaient dans la cour pendant la veillée sont portés sur les épaules dans leur catafalque. Derrière, les musiciens ferment les rangs.

C'est le moment choisi pour se montrer, pour danser, devant les passants et les badauds qui forment une haie le long des routes. Parfois les spectateurs crient en disant "aoreno e" ou restez sur place", alors on n'avance pas et le cortège fait une exhibition de danse pour ceux qui l'ont demandée. Et la marche continue dans la même ambiance jusqu'au tombeau.

- Arrivée au tombeau



Dès qu'on arrive au tombeau, il faut suivre méticuleusement les recommandations du Mpanandro (devin astrologue).

En principe, la première règle est de ne pas pleurer pendant toute la cérémonie, car c'est une joie que de revoir les ancêtres.

Deuxièmement, les danses et tout ce qui va suivre doivent se faire du côté Ouest et Nord de la cour du tombeau, le coin Sud-Est

devant être laissé vide, car il abrite le destin-mère Asorontany, réputé être dangereux (voir croquis I page 51)

Ensuite, on procède au déterrement, pour les sépultures souterraines, c'est un homme âgé qui donne le premier coup de bêche, puis ce sont les gendres de la famille qui continuent la tâche (pour les anciens nobles, nous donnerons les nuances ultérieurement); pour les tombeaux avec une élévation comportant une porte donnant sur l'extérieur, c'est aussi un homme âgé qui ouvre la porte.

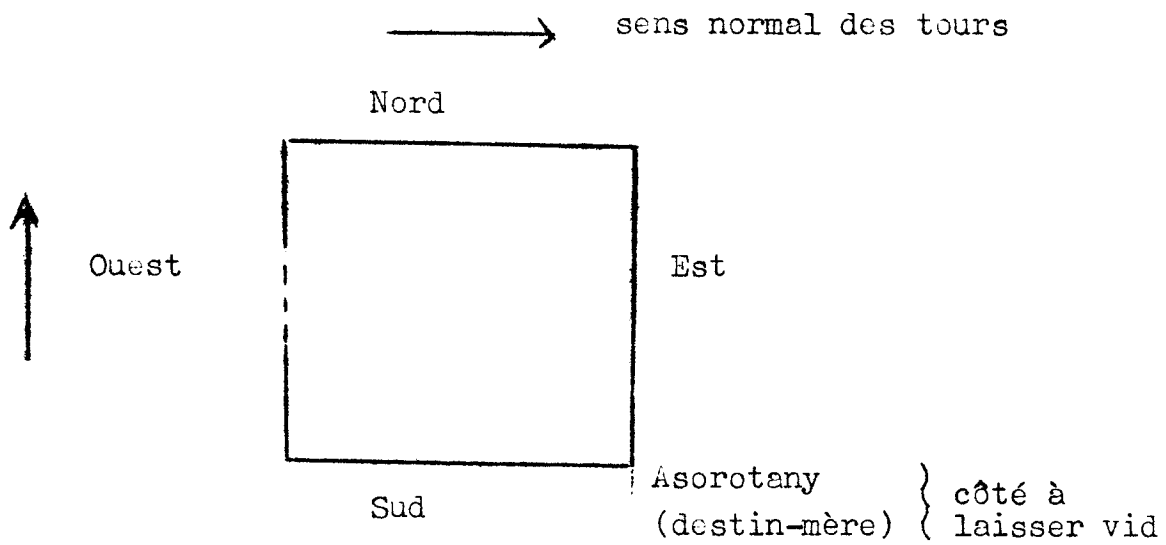
Dans la région des Hauts-plateaux, un tombeau doit être normalement orienté vers l'Ouest, avec une légère inclinaison vers le Sud. L'intérieur ressemble à une maisonnette, et les dalles, sur lesquelles sont allongés les corps, sont disposées en étage sur les trois murs : Sud, Est et Nord. Du côté Ouest se trouve toujours la porte.

L'importance d'un tombeau est évaluée au nombre des lits ou dalles qu'il contient (farafara selon les spécialistes). Les dalles au niveau du sol sont, en principe, réservées aux faty lena ou corps mouillés (cadavres qu'on vient d'enterrer depuis moins d'un an et pour lesquels on n'a pas encore fait de Famadihana). Sur les dalles supérieures on met les faty maina (cadavres secs). EN général, le niveau supérieur Est est la place du grand ancêtre. cf. croquis II page 51).

Enfin, il y a une règle très importante relative aux tombeaux à savoir qu'on ne doit pas fermer une tombe avant que le soleil ne descende vers l'Ouest, (mihilana ny masoandro), à peu près vers deux heures de l'après-midi.

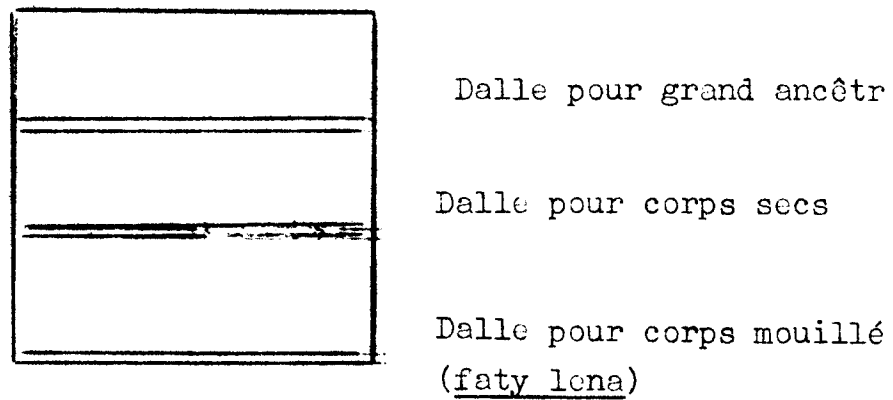
C R O Q U I S I

Tombeau : vue de dessus



C R O Q U I S II

Intérieur du tombeau : coupe face EST



Une fois le tombeau ouvert, le principal organisateur aidé des "ray aman-dreny" (parents ou dignitaires de la famille), et des gendres y pénètrent pour faire sortir les corps.

Les razana sont sortis par ordre d'importance, c'est le grand ancêtre qui est sorti le premier, puis les autres le suivent.

Dans ce qui va suivre, il n'y a pas d'individus déterminés par le système de parenté, et auxquels on attribuerait telle ou telle tâche, en effet c'est la famille malgache avec ses limites floues qui est ici concernée.

Donc chaque fois qu'un corps est sorti, son nom est annoncé et ses plus proches parents vivants l'accueillent avec une natte.

A la fin tous les corps sont étalés sur des nattes du côté Ouest et Nord de la cour du tombeau, ainsi que nous l'avons souligné plus haut.

Maintenant on vit donc avec les ancêtres, du moins en communion symbolique, c'est le moment de leur parler, les enfants enduisent le corps de leurs grand-parents de graisse, on enveloppe avec les parents des objets ou des comestibles qu'ils aimaient de leur vivant.

Au moment de l'enveloppement avec des linceuls, on peut grouper un couple dans les mêmes suaires, ou bien un grand-parent avec un enfant, mais jamais on ne doit grouper un frère et une soeur, cela viendrait, semble-t-il, de la continuation de la prohibition de l'inceste dans la vie outre-tombe.

Le procédé classique d'enveloppement est de déchirer en longueur un bord du linceul pour en faire quelques bandes, bandes qui vont servir de ligatures pour l'enveloppement. D'après ce que nous avons observé, on fait en général trois ou cinq ligatures, en tout cas le nombre des ligatures est toujours impair.

Une fois achevé l'enveloppement de tous les corps, vient le moment du ré-enterrement.

Chaque corps, enveloppé de linceuls mais encore étalé sur une natte, est porté sur les épaules par les proches parents vivants. Ceux-ci les portent en dansant au milieu de cris divers, on leur fait faire le tour de la tombe dans le sens des aiguilles d'une montre (Ouest - Nord - Est - Sud), avant de les enterrer de nouveau. cf. croquis II page 51.

Le nombre de tours, toujours impair, varie de un à sept. Au ré-enterrement c'est le grand ancêtre qui rentre le **dernier**, pour fermer la porte selon la coutume.

Pendant un court laps de temps, les femmes se précipitent pour arracher une des nattes qui viennent de recueillir les razana, ces nattes sont chargées de superstitions, entr'autres il y a la croyance selon laquelle une femme stérile est censée avoir un enfant si elle couche sur une de ces nattes.

Comme presque toutes les festivités malgaches, la cérémonie se termine par un kabary fisorana ou discours du remerciement.

Pour ce faire, le **discoureur** se tient debout au dessus du tombeau, entouré de représentants de la famille organisatrice.

L'essentiel de son kabary (discours) est de remercier tous ceux qui ont contribué à l'acc^mplissement du rituel, mais il parle en proverbes avec de multiples détours, si bien que dire merci à l'assistance peut facilement durer quinze minutes, voire une demi-heure.

Ici, citons des extraits d'un discours de remerciement enregistré au cours d'un Famadihana à Marovoay. (23)

"...Amin'izao fotoana izao, miala tsiny aminareo aho, kely amina bitika aho no mitsangana sy mijoro eto anatrehanareo. Nefa voninahitra omena anareo satria nanome tso-drano ahy ny Ray aman-dreny eto Marovoay: na dia kely aza ianao ka mijoro eo anatrehan'ny be sy ny maro, dia mahaleova mahalasàna hitondra ny fitenenana avy amin'ny zaza navela, avy amin'ny vady andefimandry navelan'Itompokolahy ary ny havana navelan'Itompokovavy Rabarivelo...

Kely aho, hoy aho, sobika no fitondrako. Tsy ho kely mialoha antitra toy ny tehina aho, ka hisalovana an'ireo ray aman-dreny sy zoky be toa ray... Tsy hisalovana ny ankalanà aho ka handidy hena ambony fe, hoy ny fitenenantsika Malagasy...

Mamelà ahy hiteny, Tompokolahy sy Tompokovavy, na dia kely amina bitika aza, fa efa nomena ahy ny adidy, nomena ahy ny anjara, na dia tsy tokony ho zakako aza. Fandrotrarana antanàna haolo, hoy izaho, ka mandimby rainy tsy satry. Izany Tompokolahy sy Tompokovavy no fiialako tsiny aminareo...

(23) Nous consacrons un passage sur ce Famadihana de Marovoay dans la deuxième partie, cf II, B/ Secteur occidentalisé et Famadihana.

Ka ho an'iza ary ny tsiny ? Ny tsiny dia tsy misy mahalala izay tia azy...Tsy fantatry ny olombelona izay atao hoe hamafazana ny tsiny,ka dia hoe aoka ho an'izay tia azy. Izay ho hamaranako ny fitenenako...

Tompokolahy sy Tompokovavy,tonga eto ianareo izay vory nanome haja sy voninahitra ny maty ary nanome voninahitra avo sasaka ny velona...Koa dia misaotra anareo,hono,Tompoko,ny taranaka sy "Monsieur Laporte velona" amin'izao fotoana izao.

Ho ela velona Tompoko ô ! "

En restant fidèle à l'esprit du discours,essayons de rendre en français ce texte :

"...En cette circonstance,je voudrais écarter le blâme,car jeune parmi les jeunes,je me dresse et je me lève devant vous. Mais c'est pour vous honorer parce que les anciens de Marovoay m'ont dédié la bénédiction suivante : si malgré ta jeunesse tu te lèves devant tous,sois libre et capable de prendre la parole au nom des enfants laissés par les morts,au nom de la veuve du défunt et au nom des parents vivants de feu Madame Rabarivelo... Je suis jeune,disais-je,et c'est le port des corbeilles qui m'est familier.Je ne voudrais pas être la canne qui devance les personnes âgées et prendre la place des anciens et des aînés... Je ne voudrais pas "prendre la place du hachoir et découper la viande sur ma cuisse" comme le dit notre langue à nous,Malgaches... Mesdames et Messieurs,permettez-moi de prendre la parole même si je suis jeune parmi les jeunes,puisque'on m'en a imposé le devoir et le rôle malgré mon incompetence.Je ressemble "au chiendent qui pousse dans un village abandonné et qui doit remplacer son père malgré lui".

Mesdames et Messieurs, voilà comment je m'écarte du blâme devant vous. Pour qui sera donc le blâme ? le blâme, on ignore qui le voudrait... Les hommes ne savent pas à qui le blâme doit être destiné, aussi disons que le blâme sera pour qui le voudrait. C'est ainsi que je conclurai mon propos...

Mesdames et Messieurs, vous vous êtes réunis ici à la fois par respect et en l'honneur des défunts, et pour honorer doublement les vivants... Aussi, en cette circonstance, "Monsieur Laporte vivant" et ses descendants tiennent-ils à vous remercier. Longue vie à tous !"

A partir de ces extraits, on peut imaginer la longueur de certains discours de remerciement, ensuite, en lisant ce passage on s'aperçoit que le droit de prendre la parole en public est en principe réservé aux anciens ou aux aînés, enfin on relève la crainte du tsiny ou du blâme (cf note n° 18 p. 36),

Après ce discours, un homme âgé entame la fermeture (24) de la tombe, et quelques hommes (surtout les gendres) vont achever cette tâche, tandis que tout le monde rentre.

En principe on est content d'avoir accompli son devoir vis

(24) Le choix d'un homme âgé pour entamer à la fois l'ouverture et la fermeture du tombeau relève de la croyance selon laquelle l'homme âgé, ce mort en sursis, serait plus proche des ancêtres; d'autre part, on pense que les jeunes pourront mourir avant l'âge s'ils accomplissent une telle tâche.

à vis des ancêtres; en somme, c'est le moment de dire "vita ny adidy" ou "le devoir est fini".

Au terme de cette description d'un Famadihana - type, rappelons que selon l'usage il est interdit de faire la cérémonie au tombeau un mardi ou un jeudi, car pour ces deux jours de la semaine (surtout le mardi), on ne doit pas ouvrir un tombeau.

Comme tous les interdits que nous avons rencontrés jusqu'ici doivent, en principe, être expliqués par le Mpanandro, ouvrons en guise d'annexe un chapitre sur l'astrologie malgache.

A n n e x e

LE FANANDROANA . ELEMENTS D'ASTROLOGIE MALGACHE

Dans ce chapitre nous n'avons pas à traiter de la totalité du problème de l'art divinatoire malgache ; néanmoins, pour comprendre le pourquoi de certaines règles et coutumes relatives au Famadihana, nous croyons qu'il n'est pas superflu d'ébaucher une étude approximative du "Fanandroana", cette astrologie malgache, science des "Mpanandro" qui sont, en quelque sorte, les prêtres du rituel Famadihana.

D'entrée de jeu, nous reconnaissons qu'une approche exhaustive du Fanandroana nécessiterait une enquête approfondie sur la question, toutefois pour nous donner une idée sur l'incidence de l'astrologie dans la pratique du Famadihana, nous nous sommes servis d'une part des renseignements recueillis dans notre documentation, notamment dans le "Fomba malagasy" du révérend Cousins, et le livre de Gabriel Ferrand intitulé "Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores" (25), d'autre part des informations fournies par les Mpanandro que nous avons eu l'occasion de questionner sur place.

Sur les Mpanandro, nous tenons à souligner un fait qui nous semble important, à savoir que parmi les devins astrologues professionnels qui nous ont reçu, tous savaient comment doit s'organiser le rituel, quel **est** le jour faste etc... Mais si on leur

(25) FERRAND (Gabriel). Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores.

Tome II chapitre X pp. 91-99 . Le tonon'andro
Ed. Ernest Leroux Paris 1893

demandait le pourquoi de toutes les règles à suivre, ils répon-
daient seulement que tout cela était hérité des ancêtres.

Visiblement, les Mpanandro que nous avons vu, savaient répondre
aux questions du genre "comment" mais au niveau du pourquoi leur
savoir se reposait sur l'héritage des ancêtres. Autrement dit les
Mpanandro n'ont pas la faculté d'interpréter les règles, ils sont
tout juste les dépositaires de ces interprétations anciennes.

Ceci dit, essayons de présenter des points de repère néces-
saires pour comprendre la théorie du Fanandroana.

Tout d'abord, avançons avec tous nos prédécesseurs qui se sont
penchés sur la question, que l'astrologie malgache a une origine
arabe. (26)



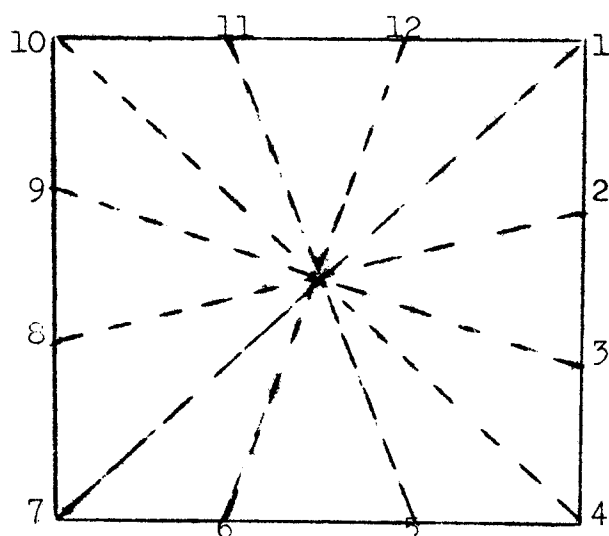
Les devins se servent du calendrier lunaire pour exercer leur
science. En effet le vintana ou destin, ou sort, qui est l'élément
principal du système Fanandroana est présent dans les douze mois
lunaires arabes.

Les mois lunaires qui représentent en quelque sorte un temps
impalpable, sont projetés sur la surface terrestre, en l'occurrence
le pourtour des quatre murs de la maison constitue le plan de
référence des douze mois en question.

Nous retraçons dans la page suivante la figure représentative

(26) cf FERRAND (Gabriel): Les Musulmans à Madagascar et aux
Iles Comores. Tome I chapitre V pp. 73-100
Ed. Ernest Leroux Paris 1891

FIGURE REPRESENTATIVE DES DESTINS COR-
RESPONDANT AUX DOUZE MOIS LUNAIRES



<u>Noms malgaches</u>	<u>Etymologie arabe</u>	<u>Signes du zodiaque</u>
1. Alahamady	El-Hamal	Le bélier
2. Adaoro	Eth-Thour	Le taureau
3. Adizeoza	El-djouza	Les gémeaux
4. Asorotany	Es-Saratan	Le cancer
5. Alahasaty	El-Asad	Le lion
6. Asembola	Es-Sounboul	La vierge
7. Adinizana	El-mizan	La balance
8. Alakarabo	El-agrab	Le scorpion
9. Alakaosy	El-quoûs	Le sagittaire
10. Adijady	El-djadi	La capricorne
11. Adalo	Ed-dalou	Le versseau
12. Alohotsy	El-hoûts	Les poissons

cf. Fomba malagasy du Rev. COUSINS pp. 166-182

Ed. H. Randzavola Tananarive 1961

de l'emplacement des douze mois lunaires projetés sur la surface terrestre, nous y indiquons aussi leurs étymologies arabes qui correspondent aux douze signes du zodiaque.

Chacun de ces douze mois lunaires correspond à un vintana: par exemple le mois Alahamady correspond au destin Alahamady.

Chaque mois comportant un vintana est divisé à son tour en jours astrologiques, dont chacun correspond à un "tonon'andro" particulier, qui est en quelque sorte un dérivé du vintana.

Les jours astrologiques ou tonon'andro sont aussi projetés sur le pourtour de la maison.

Selon la figure de référence représentant les destins, les quatre coins de la maison sont censés véhiculer les quatre destins-mères (reny vintana), qui représentent chacun trois jours astrologiques.

Il s'agit des quatre destins suivants : Alahamady 1 - Asorotany Adinizana 7 - Adijady 10 (les chiffres sont les numéros sur la figure).

La terminologie qu'on emploie pour distinguer ces trois jours astrologiques dans chaque destin-mère est la suivante :

vava... début de ...

vonto... milieu de...

vody... fin de...

Par exemple pour le destin-mère Alahamady, les trois tonon'andro se ventilent comme suit :

<u>vava Alahamady</u>	: début d'Alahamady ,1er jour
<u>vonto Alahamady</u>	: milieu d'Alahamady,2e jour
<u>vody Alahamady</u>	: fin d'Alahamady,3e jour

Pour les quatre coins,on a donc quatre fois trois jours,ce qui fait douze tonon'andro.

En ce qui a trait aux huit autres points qui ne sont pas aux coins (sur la figure ce sont les numéros :2,3,5,6,8,9,11,12),ils sont appelés destins-enfants,et ils ne comportent chacun que deux tonon'andro ou deux jours astrologiques,qui correspondent respectivement au début et à la fin,en reprenant l'explication de tout à l'heure.

Par exemple,le destin-enfant Adaoro n'a que les deux tonon'an-
dro suivant :

<u>vava adaoro</u>	: début de l' <u>Adaoro</u> ,1er jour
<u>vody Adaoro</u>	: fin de l' <u>Adaoro</u> ,2e jour

En somme,les huit points qui comportent chacun deux tonon'an-
dro donnent un total de seize jours astrologiques.Donc pour l'en-
semble du pourtour qui représente le mois lunaire,on a vingt-
huit jours astrologiques. (27)

Pour résumer,rappelons que les douze destins sur la figure re-
présentent les douze mois lunaires;complété par un préfixe,chacun
d'eux correspond à un jour astrologique.

(27) En fait le mois lunaire est entre 29 et 30 jours,mais
chaque mois,il y a 1 ou 2 jours que les Mpanandro
comptent à part.

Par exemple dans le mois Alahamady, il y a des jours comme vava Alahamady, vonto Alahamady... Vody Adaoro etc...

Une journée (24 heures) est aussi divisée en 28 unités de temps qui correspondent aux 28 tonon'andro du mois.

La présentation sommaire du calendrier employé par les Mpanandro étant effectuée, passons à l'interprétation des vintana, et des tonon'andro ou jours astrologiques.

En règle générale, les destins, qui comportent chacun deux ou trois jours astrologiques, sont censés véhiculer une force spécifique à chaque journée (tonon'andro). De plus le début du destin (vava) est plus fort que sa fin (vody).

Essayons de mieux saisir les destins à travers des exemples:

a/ Le destin-mère Alahamady qui s'étale donc sur trois jours est considéré comme le plus fort et le plus important des destins.

Sur la représentation figurative, il est placé au coin Nord-Est qui est le coin des ancêtres (zoro firarazana) et de la prière. Alahamady est aussi le destin de la royauté, toutefois selon la règle le début d'Alahamady (vava) est plus fort que sa fin (vody).

Ainsi, selon la tradition les trois grands rois de l'Imerina, Ralambo, Andriamasinaivalona et Andrianampoinimerina seraient nés chacun dans un jour correspondant au vava Alahamady (début du destin).

Par ailleurs, on sait que sous la monarchie Merina la cérémonie

du Bain Royal coïncidant avec la fête nationale se faisait le premier jour du mois Alahamady, en l'espèce un vava Alahamady. (Certes à la fin de la royauté, notamment sous la Reine Ranavalona III, ce jour fut changé).

b/ Le destin-mère Asorotany est aussi très fort, mais dans le sens d'exceptionnel, voire de dangereux; sans une action propitiatoire, un enfant né sous le destin Asorotany est réputé comme capable de provoquer la mort précoce de ses parents.

Pour rejoindre notre préoccupation, notons que l'Asorotany est le signe de la mort et du tombeau. Généralement on pose la première pierre de la tombe au milieu du destin Asorotany (2e jour, vonto Asorotany).

c/ Le destin Alakaosy est le plus dangereux et puissant. Effectivement, dans l'ancien temps on redoutait un enfant né sous le destin Alakaosy. Même actuellement, un enfant né sous ce jour est encore considéré comme capable de gestes anormaux.

Donc, les jours astrologiques (tonon'andro) déterminent l'avenir des hommes qui les portent. Par là même, le destin influe aussi sur les actes ou entreprises menés tel ou tel jour.

Maintenant, rapportons la règle importante respectée par tous les Mpanandro; en l'espèce, deux destins alignés avec le centre sur la figure représentative sont considérés comme incompatibles, "mifandràtra" ou "qui se blessent", comme disent les devins.

Par exemple le destin Adijady 10 est incompatible avec le destin Asorotany 4.

En principe, cette règle est expliquée par le calendrier lunaire. En effet en reprenant l'exemple des deux destins opposés plus haut, si on prend le mois Adijady, on sait que la pleine lune survient autour du 13^e et du 14^e jours, or le 15^e jour est déjà Asorotany; comme la pleine lune commence à se "blesser" (niràtra) entre le 14^e et le 15^e jours; cette blessure ou cassure de la pleine lune du mois adijady est donc interprétée dans le Fanandroana comme étant due au destin Asorotany. Autrement dit les destins Adijady et Asorotany se blessent

Comme conséquence de cette règle, notons que deux personnes nées sous deux destins opposés ou incompatibles ne doivent pas se marier. Un homme ne doit pas entreprendre une affaire importante le jour du destin incompatible avec son jour de naissance.

Pour illustrer l'intensité de la règle d'incompatibilité des destins, citons le cas de la Reine Ranaivalona Ière qui était née sous le destin Adizaoza, donc opposé au redoutable destin d'Alakaosy.

D'après Caleb Razafimino (28), cette Reine aurait fait tuer les enfants nés sous le destin Alakaosy, car elle croyait que ces individus seraient capables de troubler son royaume.

A présent, il nous est relativement facile de comprendre comment les Mpanandro déterminent les jours fastes et néfastes pour diverses entreprises.

(28) RAZAFIMINO (Caleb): La signification religieuse du Fanandroana, de la Fête du Nouvel An en Imerina . Madagascar . cf note à la page 52 de l'ouvrage cité.

Toujours en partant du principe que chaque jour astrologique a ses propriétés particulières, et en respectant la règle des incompatibilités entre les destins, le Mpanandro conseille à ses clients de choisir tel ou tel jour pour construire une maison, pour bâtir un tombeau, pour organiser un Famadihana.

Il est temps de montrer maintenant, à l'aide d'exemple, la pratique du Mpanandro :

- Le destin-mère Adijady est propice pour les choses qu'on veut faire durer. A une personne qui veut se marier ou qui veut construire une maison, le Mpanandro conseillera de choisir l'un des trois jours astrologiques où le destin-adijady est présent ; cependant si la personne est née sous le destin Asorotany opposé à l'Adijady, alors force est de lui indiquer un autre jour.

- On sait que le destin-Asorotany (coin SUD-EST), concerne la mort et le tombeau ; il va sans dire que pour construire une tombe le Mpanandro dira à son client d'entamer les travaux un jour sous le destin Asorotany, en l'espèce, c'est le jour correspondant au vonto Asorotany ou milieu d'Asorotany, qui est souvent choisi. Ceci en respectant toujours la règle d'incompatibilité des destins.

Pendant la cérémonie au tombeau d'un Famadihana, le coin SUD-EST abritant le destin-mère Asorotany doit être théoriquement laissé vide ; cette coutume s'explique par la crainte de la mort que le puissant destin Asorotany est capable de provoquer.

- Enfin, pour le choix du jour faste en vue d'organiser un Famadihana, d'après nos enquêtes, le Mpanandro conseille généralement aux familles de choisir les jours correspondant aux quatre

destins suivants : Asorotany-4, Adizaoza-3, Alahamady-1, Alohotsy-12 (les chiffres indiquent les numéros d'ordre sur la figure représentative des destins).

Dans le choix du jour d'un Famadihana, on doit respecter deux fois la règle d'incompatibilité des destins.

Premièrement, il faut que le jour choisi ne soit pas en opposition avec le jour de la construction du tombeau où s'effectuera le Famadihana, ici il faut comprendre le jour où on a entamé les premiers travaux (famakian-tany).

Deuxièmement, il ne faut pas que le jour de naissance de l'organisateur soit incompatible avec le jour choisi pour le Famadihana.

Pour terminer cette approche de l'astrologie malgache, disons quelques mots à propos des incidences de la marche du soleil sur la conception symbolique du tombeau.

Le lever du soleil à l'Est le matin, est la naissance du jour, selon la croyance traditionnelle la phase matinale de la journée correspond donc à la jeunesse, ceci explique la règle de ne pas fermer un tombeau le matin, car l'un ou l'autre de ces actes pourrait amener la mort des jeunes chez les vivants.

Le coucher du soleil à l'Ouest le soir est la mort du jour. La croyance fait correspondre la vieillesse à cette phase de la journée ; c'est pourquoi on choisit l'après-midi, moment de la descente du soleil vers l'Ouest (nihilana), pour effectuer la cérémonie au tombeau d'un Famadihana, ou les enterrements en général, car alors la fermeture du tombeau n'entraînera la mort

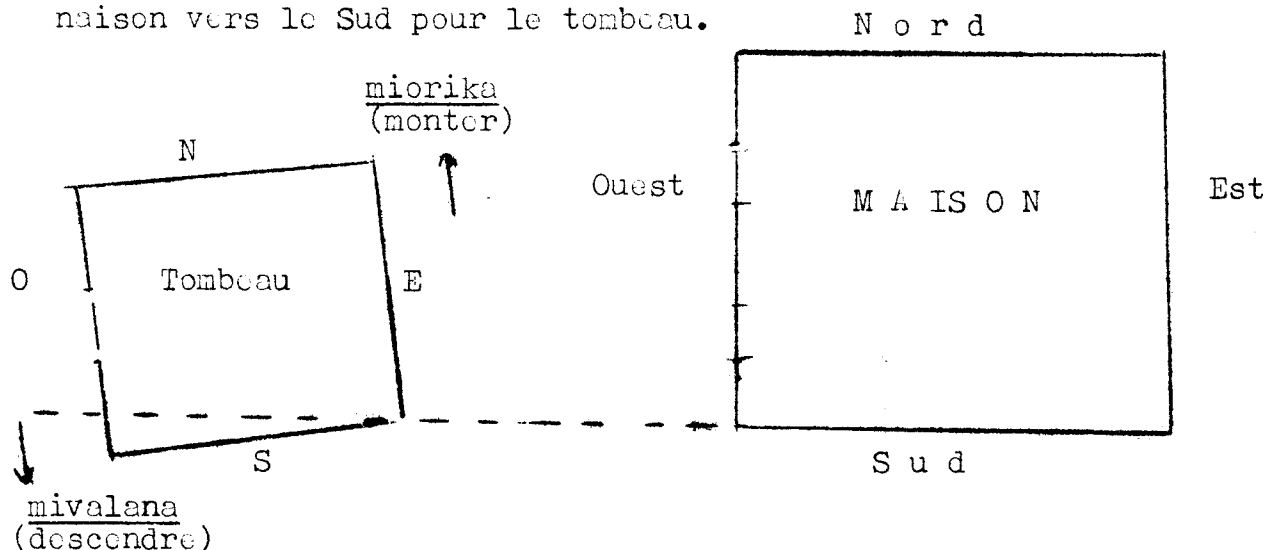
que chez les vieux.

C'est aussi dans ce même symbolisme que s'explique l'orientation de la porte du tombeau vers l'Ouest. Par ailleurs les maisons traditionnelles malgaches ont aussi leur façade tournée vers l'Ouest. Néanmoins, avec le souci d'écarter la mort chez les vivants, l'orientation du tombeau est légèrement inclinée vers le Sud par rapport à celle de la maison.

Cette orientation spéciale de la tombe est appelée mivala-miorika, (mivalana veut dire descendre, miorika monter). cf croquis.

c r o q u i s

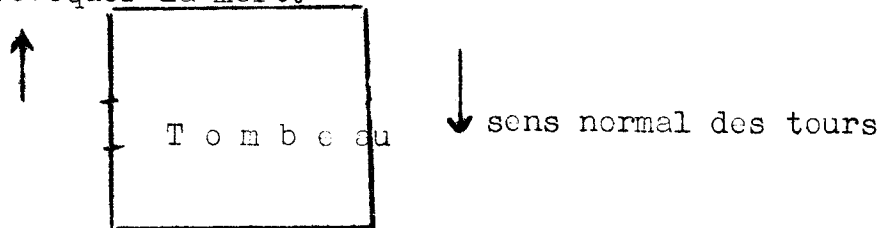
Tombeau et maison orientés vers l'Ouest, avec une légère inclinaison vers le Sud pour le tombeau.



Pour rester dans le domaine de l'orientation, rappelons que l'on fait faire aux cadavres enveloppés plusieurs tours du tombeau avant le réenterrement, et que ces tours se font dans le sens des aiguilles d'une montre (Ouest - Nord - Est - Sud).

Nous avons demandé à un Mpanandro pourquoi on ne tourne pas

dans le sens contraire ; il nous a répondu que si on faisait cela, on irait dans le sens contraire à la marche du jour (manetra andro, selon la terminologie des Mpanandro), ce qui théoriquement, peut provoquer la mort.



Par marche du jour on veut parler ici de la marche du Soleil d'Est en Ouest.

Cette marche du soleil, ~~correspond~~ estée sur le cadre de référence des Mpanandro, et suivant les aiguilles d'une montre, partirait donc de l'Est, en passant par le Sud, pour se terminer à l'Ouest.

Or, dans la pratique, c'est dans l'hémisphère Nord où le soleil culmine au Sud que l'on observe la marche du soleil dans ce sens. Par contre dans l'hémisphère Sud, où se trouve Madagascar, le soleil culmine au Nord, ce qui correspond à la marche du soleil contraire au sens précédent.

Dans cet ordre d'idées, l'explication du Mpanandro n'est donc pas tellement probante.

Ici nous émettons deux hypothèses :

-ou bien le sens des tours autour du tombeau, qui est unique, a une autre explication que celle de la marche du soleil.

-ou bien l'explication que nous venons de présenter est à retenir, mais alors nous supposons que ce "sens du jour"

a été authentiquement hérité de l'origine arabe du Fanan-droana.

Effectivement, les Arabes, qui sont dans l'hémisphère Nord voient le soleil culminer au Sud, par conséquent, le sens de la marche du soleil pour eux correspond bien au sens des tours autour du tombeau.

Enfin, quelle que soit l'origine ou l'explication du sens de ces tours, les Mpanandro Merina ou Betsileo semblent s'accorder pour leur signification.

En gros, ici et là, on nous a révélé que ces tours autour de la sépulture viseraient à bien faire connaître aux morts leur demeure, qui est séparée de celle des vivants. Autrement dit, après ces tours, les morts ne seront plus tentés, semble-t-il, d'attirer les vivants, mais ils les laisseraient tranquilles.

Bref, comme pour presque toutes les coutumes ou règles suivies pendant la cérémonie au tombeau, on fait ces tours pour éloigner la mort. (29)

Il nous reste à discuter de l'interdiction d'ouvrir le tombeau

(29) La signification de ces tours peut être rapprochée du rite circumambulatoire étudié par SAINTYVES (Pierre) dans son livre intitulé : Essais de Folklore biblique. Magie, mythes et miracles dans l'ancien et le nouveau Testament. Ed. Nourry Paris 1923 483 pages. cf chapitre IV Le tour de la ville et la chute de Jéricho. PP.177-204 .L'auteur y rapporte des exemples de processions enveloppantes et de ceintures magiques, il y précise dans un exemple que le sens inverse du normal peut provoquer un effet contraire.

le jeudi et le mardi.

Les Mpanandro et les vieux que nous avons questionné sur place ne savaient pas l'origine de cette interdiction, seulement, ils nous ont affirmé avec force que ces deux jours sont "fady" (tabou), surtout le mardi.

Pour ce qui est du jeudi, un intellectuel malgache, amateur de Fanandroana, nous révélait que dans l'ancien temps le jeudi était le commencement de la semaine malgache, donc si on allait ouvrir le tombeau un jeudi, on risque d'y revenir souvent car c'est le jour du commencement.

Malgré toutes les réserves qu'on peut faire, cette explication semble être dans la ligne du symbolisme constitué par la crainte de la mort.

Dans cette perspective, le mercredi serait donc la fin de la semaine, ce fait paraît être confirmé par un dicton encore courant aujourd'hui, à savoir l'expression "Alarobia tsy miverina", ou mercredi qui ne revient pas", en d'autres termes, l'idée de fin est exprimée par le jour de mercredi.

A cet égard, il est à rappeler que le mercredi est souvent choisi pour les enterrements et les choses qu'on n'aime plus voir revenir.

En ce qui a trait au jour de mardi, nous n'avons pu trouver d'explications, sauf si on interprète le dicton populaire disant: "Talata gorobaka", qu'on peut traduire littéralement par "mardi éventré".

En reprenant le symbolisme traditionnel on pourrait donc avancer que toute chose accomplie le mardi risque de se répéter plusieurs fois, car ce jour indique l'idée d'une porte ouverte. Aussi évite-t-on d'ouvrir le tombeau un mardi par crainte de répéter souvent l'acte.

Ceci semble se confirmer dans la pratique, car en principe selon la croyance l'ouverture d'une sépulture un mardi peut provoquer la mort en chaîne chez les vivants.

Au terme de ce chapitre traitant du Fanandroana, signalons qu'il existe une interprétation des destins différente de celle que nous venons de développer.

Il s'agit de l'interprétation des vintana retrouvée dans les écrits d'Hugues Berthier (30), interprétation reprise par M. Pierre Randrianarisoa dans son livre intitulé : "Madagascar et les croyances et coutumes malgaches", pp. 34-35, quoique ce dernier ne cite pas ses sources.

Ces deux auteurs parlent des notions de destin mâle et de destin femelle. Leur interprétation des destins peut être résumée par les phrases suivantes de M. Pierre Randrianarisoa :

"les destins sont divisés en mâles et femelles et nous pouvons tirer, comme en électricité ou en algèbre, en classant les destins mâles sous le signe (+) et les destins femelles sous le signe (-), une loi assez souple malgré tout, sur les rencontres des destins:

(30) BERTHIER (Hugues): Notes et impressions sur les moeurs et coutumes du peuple malgache. 177 pages
Tananarive 1933,

Lorsque deux ou plusieurs destins de même sexe se rencontrent, leur union est faste; et la conjoncture de deux ou plusieurs destins de sexe différent est néfaste." cf op. cité p. 34.

Nous donnons ci-dessous le tableau résultant de cette théorie avec les signes (+) ou (-) affectés aux destins; pour l'affectation d'un signe à chaque destin, nous reproduisons seulement ce qu'il a écrit, à savoir que les destins mâles (+) sont les suivants : Alahamady, Adizaoza, Alahasaty, Adimizana, Alakaosy et Adalo. Les six autres destins sont femelles.

<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> -10 + 9 - 8 + 7 </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 10px; text-align: center;"> <div style="display: flex; justify-content: space-around; margin-bottom: 10px;"> +11 -12 </div> <div style="display: flex; justify-content: space-between; margin-top: 10px;"> -6 +5 </div> </div> <div style="margin-left: 10px;"> 1+ 2- 3+ 4- </div> </div>	<ol style="list-style-type: none"> 1. Alahamady + 2. Adaoro - 3. Adizaoza + 4. Asorotany - 5. Alahasaty + 6. Asombola - 7. Adimizana + 8. Alakarabo - 9. Alakaosy + 10. Adijady - 11. Adalo + 12. Alohotsy -
--	--

Si on applique la règle présentée par les deux auteurs, la réunion du destin Asorotany (-) et du destin Adijady (-) serait donc faste; or d'après le système que nous avons présenté ces deux destins sont incompatibles.

Par ailleurs, dans cette théorie tous les couples des destins opposés donneraient chacun une union faste, ce qui est, selon nous, totalement contraire à la règle d'incompatibilité

des destins.

Comme les deux auteurs ne donnent pas beaucoup d'informations sur les sources de leur théorie, ni sur l'aire culturelle où elle s'appliquerait, pour notre part en nous basant sur notre documentation et surtout sur les informations fournies par les Mpanandro Merina et Betsileo, nous soutenons que jusqu'à preuve du contraire, la théorie rapportée par ces deux auteurs ne correspond pas à l'interprétation des destins en vigueur dans les Hauts-plateaux.

En guise de conclusion pour cette approche du Fanandroana , retenons que presque toutes les règles résultant de l'astrologie malgache, et appliquées au Fanadihana puis au tombeau, consistent à éviter la mort chez les vivants.

DEUXIEME PARTIE

PRATIQUE ET CONCEPTION DIFFERENTIELLES DU FAMADIHANA SUR LES HAUTS-PLATEAUX

Au début de cette deuxième partie du travail, où nous nous proposons de traiter de la manifestation différentielle du rituel Famadihana dans les Hautes-terres, donnons quelques informations sur le choix de cette région comme champ d'études.

Le respect ou le culte des ancêtres se rencontre dans l'univers symbolique de tous les Malgaches de l'Ile.

En d'autres termes, ce n'est pas seulement chez les Merina et les Betsileo, principaux habitants des Hauts-plateaux, que les Razana sont l'objet de vénération ; car en fait, cette croyance en la puissance des ancêtres est présente dans les autres tribus.

A ce propos, il semble que c'est au niveau des formes des pratiques pour honorer les ancêtres, et non au niveau de la conception des Razana, qu'apparaissent certaines différences à travers les tribus peuplant Madagascar.

En l'occurrence, rappelons que dans la première partie nous avons déjà laissé entendre que le Famadihana est un rituel, parmi tant d'autres, se basant sur le culte des ancêtres. Autrement dit, il y a d'autres pratiques courantes chez les diverses tribus, permettant aux vivants de se mettre en rapport avec les

Razana.

Parmi ces pratiques, on peut citer ,d'une part le "tromba", ou l'apparition d'un ancêtre exceptionnel chez une personne en crise de possession. Effectivement, le phénomène "tromba" est plutôt rare en Hautes-terres, par contre il est assez courant dans certaines populations de la région côtière, par exemple chez les Sakalava (1), chez les Betsimisaraka etc...

D'autre part, le Tsikafana(2) pratiqué par les Betsimisaraka, rituel qui consiste à faire des réjouissances après l'exaucement d'un vœu prononcé avec la présence virtuelle des ancêtres, est à mettre en rapport avec les cérémonies du genre Famadihana.

Il existe donc beaucoup de pratiques résultant du culte des ancêtres, mais c'est leur diffusion respective à travers l'île qui présente différents degrés d'intensité.

A ce propos, d'après la documentation que nous avons consultée (voir bibliographie générale à la fin), et d'après nos enquêtes, il semble que le rituel Famadihana, selon notre définition, serait

(1) cf. le livre de RUSILLON (Henry) : Un culte dynastique avec Evocation des morts chez les Sakalava de Madagascar. "Le Tromba".

Librairie Alphonse Picard et Fils Paris 1912 - 194 pages

(2) A propos du "Tsikafana", cf l'article M. Vérin Pierre intitulé "Quelques observations sur les rites de passage des Betsimisaraka de la région de Vatomandry." in Bulletin de Madagascar n° 208 pp 813-820.

surtout pratiqué par les Merina et les Betsileo.

Cela dit, avec la facilité des communications et des échanges divers à notre époque, nous n'affirmons pas que la pratique du Famadihana soit totalement absente dans les autres tribus.

Le choix des Hauts-plateaux comme champ d'études, s'explique donc par le fait que la diffusion du rituel Famadihana connaît une tonalité particulière dans cette région. De plus, l'immensité des moyens matériels, exigés par une enquête de grande envergure, nous a obligé à limiter notre domaine d'investigation.

Maintenant, commençons ce second volet de notre travail par une étude différentielle du Famadihana selon les régions. Ensuite nous tâcherons de mettre en relief la différenciation de la conception du rituel selon les familles organisatrices. Enfin nous parlerons des Malgaches chrétiens pratiquant le Famadihana.

I. DIFFERENCIATION REGIONALE DANS LA PRATIQUE DU RITUEL

Dans ce chapitre, nous essaierons de mettre l'accent sur la différenciation régionale dans les Hauts-plateaux concernant la pratique du Famadihana.

Il ne serait pas superflu de délimiter exactement notre champ d'investigations.

Comme cette étude a trait essentiellement aux Merina et aux Betsileo, administrativement il s'agirait donc de la province de Tananarive (58.283 km²), et de la préfecture de Fianarantsoa (61.392 km²). (3)

Certes, actuellement, à cause du mouvement permanent des populations à Madagascar, on trouve des Merina et des Betsileo dans presque tous les points de l'Ile ; toutefois, on sait que pour des raisons historiques chaque tribu forme le gros du peuplement d'une région donnée.

En l'occurrence, les Merina, dont l'effectif total pour toute l'Ile en 1966 est estimé à 1.500.000, forment les 95 p. 100 des Malgaches de la province de Tananarive.

Par ailleurs, dans la même année, sur les 750.000 Betsileo éparpillés à travers Madagascar, 570.000 (soit 76 p. 100 du total) habitent la province de Fianarantsoa. (Pour les deux popu-

(3) Chiffres tirés du Code Officiel Géographique de Madagascar. Institut National de la Statistique et de la Recherche économique. Ministère des Finances et du Commerce - Madagascar octobre 1965

lations, les chiffres sont tirés du document statistique intitulé "recensements urbains", établi par l'I.N.S.R.E., Imprimerie Nationale Tananarive 1966).

Pendant notre observation du phénomène Famadihana dans les Hautes-terres, (de Mai à septembre, période du Famadihana 1968), nous avons décelé quatre régions selon la manière dont cette cérémonie est pratiquée. (cf croquis régional en page suivante).

En l'espèce, nous parlerons d'abord du Famadihana dans l'Ankibon'Imerina ou le "ventre de l'Imerina", pour reprendre l'expression populaire ; ensuite du Famadihana en pays Vakinankaratra, puis du lanonana chez les Betsileo du Nord, enfin de la cérémonie dans le Sud-Betsileo.

Il va sans dire que ces divisions, établies d'après nos enquêtes personnelles et avec l'aide des anciens ou Ntaolo rencontrés dans différents villages, ne prétendent à rien d'autre qu'à souligner la différenciation régionale dans la pratique du Famadihana.

D'ailleurs, nous verrons qu'entre ces régions il y a toujours un continuum quelque peu subtil; d'autant plus qu'au niveau de la conception du rituel on retrouve ici et là les motivations analysées dans la première partie.

Au cours des lignes qui vont suivre nous ne referons plus la description du Famadihana, seulement, en partant du modèle théorique reconstitué dans la première partie, nous essaierons de faire apparaître quelques spécificités de chaque région; éventuellement nous mettrons en relief les éléments particulièrement ac-

Tamat:

A N K I B O N ' I M E R I N A

Ambohimanga • Marovoay
Fenoarivo □ Tananarive □ Moramanga

Ambohimanga

• Marov oay

Fenoarivo. ☒ Tananarive

□ Moramanga

Andramasina

• Ambohimiadana

■ Ambatolampy

V A K I N A N K A R A T R A. Ampitatafika

Antsirabe

■ Fandriana

- Fisakana

• Sandrandahy

B E T S I L E O Ambositra . Inady
N O R D

O C E A
I N D I :

Matsiatra

Ambohimahaso

B E T S I L E O
S U D

☒ Fianarantsoa

Mahasoabe

Ambalavao

vers
Tuléar

centués à l'intérieur de chacune de ces quatre divisions géographiques. (Dans le développement ci-dessous, prière de se référer au croquis régional pour localiser les lieux).

A/ Famadihana dans l'Ankibon'Imerina (Ventre de l'Imerina)

L'Ankibon'Imerina, entendons le centre de l'Imerina, constitue toute la partie Nord de la province de Tananarive; pour limiter cette région au Sud, s'il fallait tracer une ligne imaginaire, cette ligne passerait entre les sous-préfectures d'Andramasina et d'Ambatolampy.

Pour parler des quelques généralités rencontrées dans le Famadihana en Imerina central, notons d'abord que pour inviter les gens on y a tendance à envoyer des faire-part imprimés.

En ce qui concerne la veillée précédant le jour de la cérémonie au tombeau, parmi les réjouissances diverses, ce qui émerge c'est surtout le vaky saova, expression populaire pratiquement intraduisible mais que nous allons essayer d'explicitier.

En substance, l'expression vaky saova a deux significations, qui sont du reste complémentaires.

D'une part, on appelle vaky saova le spectacle résultant de la joute oratoire entre deux groupes de jeunes gens de villages ou de quartiers différents. L'effectif de chaque groupe peut varier de 5 à 10 personnes, voire plus. Dans ce genre de jeu, il est de règle d'écouter attentivement la partie adverse quand elle exécute son numéro.

D'autre part, on appelle aussi vaky saova le genre de chanson

exécutée par chaque groupe, pour entrer en compétition avec la partie rivale.

A l'occasion, nous pensons qu'il n'est pas superflu de donner quelques précisions sur le contenu de ce genre musical.

Le vaky saova est essentiellement un récitatif avec un chœur comme support musical, support musical dont le soutien rythmique est assuré par des battements de mains, et quelquefois par un instrument de musique rudimentaire (tige de bambou contenant des cailloux qu'on agite convenablement pour donner le rythme).

Dans le vaky saova le récitant raconte souvent une histoire dont le thème est tiré de l'univers populaire ou de l'actualité.

Par exemple, la panique des sinistrés pendant les inondations à Tananarive en 1959 a été évoquée dans les vaky saova, ainsi que les thèmes de l'Indépendance et du Plan Quinquennal. Enfin on ne saurait trop insister sur les évocations fréquentes des vedettes du rugby ou de la politique.

Bien entendu, pour respecter la règle du jeu, le récitant d'un groupe place de temps en temps quelques phrases propres à exciter les membres du groupe rival qui l'écoutent.

En ce qui a trait au tantana dans un Famadihana en Imerina Central, le don amené par les invités est appelé kao-drazana ou sao-drazana, c'est tout simplement une somme allant de 100 à 500 FMG (1 franc malgache équivaut à 2 centimes).

Le repas offert en échange par la famille organisatrice

mérite quelques commentaires.

Il est normalement composé de riz, cuit à part, et de la viande provenant des bêtes abattues, cuite aussi à part. Traditionnellement, au cours d'un Famadihana en Imerina, la viande contient beaucoup de graisses ; parfois même pour augmenter la matière grasse on y ajoute des graines de cacahuètes (voanjo), si bien que dans cette région, pour le langage populaire l'expression vary be menaka ou riz avec beaucoup de graisses est équivalente à Famadihana.

Effectivement il est assez courant d'entendre des gens allant à la cérémonie disant qu'ils vont assister à un vary be menaka.

Une autre expression populaire pour nommer le rituel est aussi le vocable Jamà.

Au terme de ces quelques considérations relatives au Famadihana dans l'Ankibon'Imerina, il est à signaler que dans cette zone le nombre de tours effectué autour du tombeau, dans l'étape finale du rituel, est généralement de trois, quelquefois un. Enfin ajoutons que la cérémonie ne comporte pas de discours, en dehors du discours de remerciement à l'assistance.

B/ Famadihana en pays Vakinankaratra

Le Vakinankaratra, zone charnière entre l'Imerina et le Betsileo, s'arrête au Nord entre Ambatolampy et Andramasina, sa limite Sud respecte à peu près la ligne de démarcation entre les provinces de Tananarive et de Fianarantsoa. Le

terme Vakinankaratra désigne à la fois le territoire et les populations qui y habitent.

Si on se borne à l'histoire récente de la région, les Vakinankaratra sont à rattacher aux Merina. (4)

Par ailleurs, on sait qu'aujourd'hui, sur le plan administratif, le Vakinankaratra fait partie intégrante de la province de Tananarive.

Pour en revenir à la coutume qui nous préoccupe au premier chef, remarquons que si on roule sur la Route Nationale 7 entre Ambatolampy et Antsirabe, la capitale du Vakinankaratra, on aperçoit de part et d'autre de la route de belles sépultures semblant nous dire que le Vakinankaratra est loin d'oublier ses ancêtres.

Nous avons également fait le voyage par train, et entre les gares d'Ambatolampy et d'Antsirabe, les tombeaux de pierre (fasam-bato) blanchis à la chaux sont aussi facilement visibles.

Pendant notre passage à Ambatolampy et Ampitatafika, l'état

-
- (4) C'était sous le règne du roi Andrianampoinimerina (vers 1787-1810) que le Vakinankaratra fut rattaché à l'Imerina, au moment où ce dernier unifiait ses terres conquises en constituant les Six Divisions Territoriales de l'Imerina, ou Imerina Enin-toko, dont le Vakinankaratra était la sixième.

de ces sépultures et les informations fournies par les propriétaires ont révélé que ces tombeaux sont en général de construction relativement récente.

Certains propriétaires affirmaient même que leurs ancêtres n'avaient pas de tombeaux dans la région, mais que eux, les enfants, ils ont fait leur devoir en construisant ces belles demeures pour grouper tous les Razana éparpillés dans les tombes provisoires.

Inutile de souligner que ces observations, superficielles certes, peuvent nous amener à nous interroger sur l'origine du peuplement du pays Vakinankaratra, mais c'est une question qui débordé largement notre sujet. (5)

Pour ce qui est du Famedihana chez les Vakinankaratra, à peu près toutes les spécificités soulignées dans la pratique en Imerina Central y sont présentes, quoiqu'ici le vaky saova n'atteigne pas la même dimension que chez les Merina.

Cela dit, il semble que la principale particularité caractérisant un Famedihana Vakinankaratra serait la présence des

(5) A propos de l'origine des Vakinankaratra, Monsieur Deschamps avance dans son livre déjà cité que dans l'ancien temps, le Vakinankaratra aurait été peuplé par des colons et des réfugiés de toutes sortes, par ailleurs la montagne d'Ankaratra serait un refuge de bandits et de réfractaires.

cf. Histoire de Madagascar page 191.

Mpihira gasy ou chanteurs malgaches, pendant les réjouissances.

Ces Mpihira gasy, plus connu du public français sous le nom de Mpilalao (joueurs), sont des chanteurs et des danseurs professionnels se constituant en tarika ou équipes appelées à exercer leurs talents.

En fait pour qu'il y ait Hira gasy ou spectacle donné par ces chanteurs-danseurs, il faut au moins la présence de deux troupes entrant en compétition sur le Schatra (endroit réservé à la danse ou podium).

Ces troupes de "chanteurs malgaches" professionnels sont donc appelées à jouer dans les foires, dans les marchés, et dans les festivités villageoises.

A ce propos, on sait qu'à Tananarive, il y a le petit stade couvert d'Isotry, où chaque dimanche on peut assister à un spectacle donné par deux équipes de Mpihira gasy.

Généralement, en pays Vakinankaratra, à l'occasion d'un Famadihana, un ou quelques jours après la cérémonie finale, les organisateurs font appel à deux troupes de "chanteurs malgaches".

Précisément, en plus du repas servi aux invités pendant le tantana, ce spectacle assez cher est offert au grand public par la famille organisatrice.

A titre documentaire et pour illustrer ce que nous venons d'avancer, citons quelques chiffres tirés des archives de la commune rurale d'Ambatolampy (19 848 habitants en décembre 1967).

En 1967, on y a enregistré 98 demandes d'autorisation de

Famadihana, 47 des organisateurs ont fait appel à des Mpihira gasy.

En 1968, le 5 septembre, dans la même localité, sur 89 familles autorisées à faire le Famadihana, 88 demandaient en même temps l'autorisation d'organiser un Hira gasy.

En elle-même, l'organisation de ce spectacle, dont les frais sont entièrement à la charge de la famille organisant le Famadihana, est un signe d'honneur de prestige et de richesse pour ce fianakaviana (famille).

A cet égard, au jour choisi pour le Hira gasy, le tompon-draharaha (organisateur principal) et les zana-drazana (enfants des ancêtres) sont tenus d'assister au spectacle en prenant des attitudes ostentatoires.

Effectivement, ces ostentations, naguère très à la mode chez les Vakinankaratra, seraient encore vivaces en 1968, du moins si on se rapporte à l'exemple d'un Famadihana de Fiadanana - Ambohimiadana, (Sous-préfecture d'Anaramasina), cérémonie à laquelle nous avons assisté.

C'était le 20 juin 1968 à Fiadanana, vers 9 heures du matin, les membres de la famille organisatrice faisaient une entrée remarquée en prenant leurs places autour du Sehatra, devant un public que nous avons évalué à 800 personnes environ (presque tous les habitants des villages voisins étaient venus; autour du Sehatra installé sur la pente douce d'une colline, il y avait l'ambiance du marché hebdomadaire, avec quelques marchands de boeufs et des étalages de fortune comportant des articles de toutes sortes, notamment du thé et du café chauffés

au charbon, ainsi que diverses spécialités prêtes à être consommées, car le spectacle ne se terminait que vers la fin de l'après-midi).

Une fois que le fianakaviana est arrivé, les femmes de la famille choisies pour se parer (Mpihaingo) s'assoient sur des chaises, tandis que les autres se contentent des nattes traditionnelles.

Ces femmes choisies pour être parées portent en général des robes aux couleurs criardes. Autour de chacune, il y a les Mpanotrons, entendons sa suite, dont une dame debout à son côté, tenant un parasol ; bref le tout rappellerait, à un moindre degré certes, l'atmosphère de la Cour pendant la période monarchique en Imerina.

Quand tous les spectateurs de marque sont installés, les deux troupes, que la famille a fait venir, exécutent l'une après l'autre les fidirana (entrée).

Pour un Famadihana Vakinankaratra, chaque troupe fait normalement trois "entrées", de trois quart d'heure à une heure de durée chacune.

A la fin de la seconde "entrée" de chaque troupe, suivant la coutume Vakinankaratra, un membre de l'équipe fait la quête auprès de la famille organisatrice.

Cette phase du spectacle ne passe pas inaperçue du public, car les femmes parées distribuent des pièces à toutes les personnes de leur suite, afin que chacun puisse offrir quelque chose.

On nous a expliqué que cette quête va servir aux chanteurs-

danseurs pour leur déjeuner, car dans la journée du Hira gasy il n'y a plus de repas en commun.

Avant de quitter cette étape quelque peu pittoresque d'un Famadihana Vakinankaratra, profitons de l'occasion pour présenter sommairement la composition d'une troupe de "chanteurs malgaches", et le contenu d'une "entrée" ou fidirana.

Une équipe complète (tarika) de Mpihira gasy comprend normalement les éléments suivants :

- Deux batteurs affectés respectivement au tambour et à la grosse caisse.
- Trois ou quatre violoncelles.
- Trois à quatre trompettistes et flûtistes.
- Un Mpikabary (discoureur) qui est généralement le chef.
- Deux à cinq chanteuses.
- Une demi-douzaine de chanteurs comprenant des spécialistes de la danse.



Sur ce, décrivons rapidement une "entrée" classique de chanteurs malgaches :

Dans la première phase, ce sont seulement les hommes qui entrent sur le Sehatra, chacun porte un manteau léger aux couleurs assez captivantes, un chapeau de paille à large bord, et enfin le lamba (6) traditionnel, ou châle typiquement malgache.

La troupe s'annonce alors par un roulement de tambour ponctué de coups de grosse caisse, le son des violons en toile de fond.

Après cela, on n'entend plus que des battements de mains, puis c'est au tour du discoureur de jouer son rôle.

C'est alors le discours traditionnel (kabary) très apprécié par les Malgaches, avec ses multiples détours meublés de proverbes pour saluer l'assistance, pour demander la bénédiction des ancêtres et de la foule, et enfin pour tirer une leçon de morale dans une petite histoire plus ou moins improvisée.

Une fois le kabary fini, les chanteuses entrent en colonne, les unes après les autres.

Chacune d'elles porte une robe longue aux couleurs agressives avec la coiffure classique composée de deux nattes nouées derrière la tête, au niveau de la nuque. Bien entendu, l'habillement serait incomplet sans le fameux lamba que nous venons d'évoquer tout à l'heure en parlant des hommes.

Dès l'arrivée des femmes, l'équipe va entamer le renin-kira

-
- (6) Lamba veut dire tissu en général, mais ce terme désigne aussi le châle traditionnel dont les Malgaches, hommes et femmes, non habillés à l'européenne ne se séparent pas. Le lambamena (tissu rouge) ou linceul est justement le lamba que les morts sont censés porter à l'instar des vivants.

(littéralement chanson-mère), ou chant principal ; pour ce faire les chanteurs comme les chanteuses se mettent en rond autour du Schatra, le visage tourné vers les spectateurs.

Le renin-kira est une sorte de mélodrame chanté lentement par toute l'équipe, et dont les thèmes souvent pathétiques se terminent par une conclusion moralisante.

Puis c'est au tour des spécialistes de la danse de charmer le public, le gros de la troupe restant assis de côté pour les soutenir par des battements de mains.

Généralement les danseurs sont au nombre de deux ou de quatre, et le lamba enroulé à la ceinture, ils exécutent des danses avec les mains et les pieds, la simultanéité des mouvements étant la règle pour tous les danseurs.

Enfin l'"entrée" d'une équipe se termine par le zana-kira (littéralement chanson-enfant) ou chant secondaire.

Le zana-kira est une chanson très courte soutenue rythmiquement par le son régulier et sourd de la batterie.

Ainsi donc, chez les Vakinankaratra, à l'occasion d'un Famadihana, il est d'usage de payer deux troupes de Mpihira gasy pour divertir le public.

En ce qui concerne le paiement de ces troupes, notons deux coutumes qui méritent d'être retenues car on les pratique encore en pays Vakinankaratra.

Premièrement, il est de règle de donner de l'argent aux personnes témoins de la négociation du prix entre la famille et les représentants de la troupe ; ces témoins ne font pratiquement rien qu'écouter la conversation, et on leur offre une somme qu'ils vont se partager, cette/s'appelle le tapa-/somme tenda (le montant du tapa-tenda varie suivant plusieurs facteurs, notamment la fortune de la famille organisatrice, disons qu'il peut s'échelonner entre 1000 et 2000 FMG).

Deuxièmement, en plus du contrat de paiement normal accordé à l'équipe - une équipe est payée entre 15 000 et 30 000 FMG selon les cas - on doit payer le tsangam-bato au chef de la troupe, somme allant de 250 à 500 FMG.

Pour terminer cette présentation des principales particularités du Famadihana en pays Vakinankaratra, on ne saurait trop insister sur le fait que dans cette contrée, les recommandations du devin astrologue sont suivies de très près, dans l'accomplissement des moindres gestes au cours de la cérémonie.

Pour ne citer que le spectacle des "chanteurs malgaches", il est à noter que les horaires, la position du Sehatra par rapport au tombeau, les places de la famille organisatrice autour de ce Sehatra, le coin par lequel on entre sur la scène, sont minutieusement choisis selon les lois de l'astrologie malgache.

✓ C/ Le Lanonana chez les Betsileo du Nord

Pour commencer, signalons encore une fois que les Betsileo du nord, tout en comprenant le terme Famadihana, emploient toujours le mot Lanonana, ou festivités, pour désigner le rituel.

La contrée des Betsileo du Nord commence par la limite Sud du Vakinankaratra, elle s'arrête au Sud aux environs d'Am-bositra.

Le Nord Betsileo offre un paysage de collines avec des rizières en escaliers ; en plus des clochers d'églises et des tombeaux, on y voit par-ci par-là des Orim-bato ou pierres levées en souvenir des ancêtres lointains ou des morts non ramenés au village.

Partant du fait que le Lanonana comporte à peu près toutes les étapes du Famadihana-type de référence, que nous avons établi dans la première partie, essayons de voir les particularités relatives au Nord Betsileo.

Dans cette région, pour l'invitation au Lanonana, exception faite des quelques familles dans les villes où l'usage du faire-part tend à gagner du terrain, les organisateurs envoient des messagers ou mpanambara pour annoncer aux amis et aux parents la tenue prochaine des festivités.

L'invitation reçue oralement a un nom spécial, c'est l'ambara. Les mpanambara ou messagers sont essentiellement des jeunes gens habitant le village de la famille organisatrice.

Pendant la veillée du Lanonana les Betsileo du Nord chantent le rango, qui rappelle le vaky saova en Imerina. Mais le zafindraony y est aussi très apprécié.

Le zafindraony est un cantique déformé, rappelant dans une certaine mesure le Gospel américain à son origine.

En ce qui concerne le tantana ou la réception des invités, cette région a des coutumes assez originales.

Dans le langage populaire, cette phase du Lanonana s'appelle le Birao, du terme français Bureau ; cela viendrait du fait qu'à ce moment là le secrétaire et le trésorier, recevant les dons, jouent l'un et l'autre un rôle important.

Les invités apportent, comme dans le tantana classique, des dons. Cependant ces dons sont plus substantiels par rapport au kao-drazana en Imerina.

En effet, en plus de l'argent ou tso-drano, il est d'usage d'apporter aussi du riz. Parfois, les proches parents sont tenus, en principe, d'offrir un linceul ou même un boeuf à la famille organisatrice.

A la lumière de tout cela, il n'est pas surprenant d'entendre des gens parler du Lanonana, dans certains villages, comme d'une activité économique (nous reviendrons sur cette question ultérieurement).

Au repas en commun, on ne sert pas du riz avec beaucoup de graisse comme en Imerina, mais plutôt de la viande dépourvue de matières grasses, accompagnée d'un bouillon préparé à part. A cette occasion aussi, il est d'usage de distribuer de la viande crue (tantana manta).

Mais le point saillant du tantana, chez les Betsileo du Nord, est le discours qui s'y manifeste avec une tonalité particulière.

Effectivement, certaines catégories d'invités, principale-

ment les familles qui ont donné une fille en mariage à un homme du fianakaviana organisateur, ou celles dont un garçon a pris en mariage une fille de ce même fianakaviana, arrivent avec un discoureur pour offrir des dons. Si bien que pendant le tantana, on entend toute une série de discours avec les réponses respectives de la famille recevant les dons.

Comme on ne peut concevoir un discours **malgache** sans proverbes ni détours, on peut imaginer dans quelle ambiance rhétorique se passent ces discours successifs.

En ce qui a trait à la cérémonie au tombeau d'un Lanonana chez les Betsileo du Nord, la règle importante concerne les nouveaux tombeaux où l'on fait la cérémonie pour la première fois.

A cette occasion, le réenterrement des cadavres ne doit se faire que la nuit. A cet égard, pendant notre passage à Behafo (Ambositra), nous avons assisté à un réenterrement d'un Lanonana vers 10 heures du soir; certains informateurs disent même qu'en général on attend minuit pour terminer un Lanonana, inaugurant une nouvelle sépulture.

De plus, en la circonstance, le nombre de tours autour du tombeau est obligatoirement de sept.

L'explication de ces faits tend à rejoindre la croyance consistant à éviter la mort chez les membres vivants de la famille.

D'après nos observations, les Betsileo du Nord ne semblent pas suivre de très près toutes les lois de l'astrologie malgache au cours du Lanonana ; mais cela dit, pour le choix du

jour, la croyance au jour faste est présente.

En effet, la croyance Betsileo veut que le vendredi Sandrasody et le samedi Atalo soient les plus indiqués pour organiser un Lanonana ou pour les enterrements en général. Ces deux jours, qui se suivent, se répètent une fois par mois dans la quatrième semaine du mois lunaire.

En fait, même si les gens ignorent les lois réservées aux Mpanandro, ils savent en général par l'habitude que le samedi Atalo, censé être froid, est un jour propice pour un Lanonana.

En passant, citons une pratique rencontrée au cours des festivités et tendant à se raréfier dans la partie Nord du Betsileo, c'est le Savika qui consiste à dompter un boeuf en le prenant par les cornes ou la bosse, tout cela au milieu des cris de joie et des sifflements de l'assistance.

A l'occasion du Famadihana, les Betsileo du Nord font parfois appel aux "chanteurs malagasy", néanmoins cette pratique est relativement rare, car dans ce pays il est d'usage de faire jouer six "entrées" à chacune des troupes de Mpihira gasy, ce qui fait deux jours de spectacles.

Autrement dit, c'est dans un Lanonana quasi exceptionnel organisé par une famille riche, qu'on voit encore les Mpihira gasy, étant donné le coût du spectacle qui doit, en principe durer deux jours.

Au terme de ce tour d'horizon des pratiques spécifiques à la partie Nord du Betsileo, disons quelques mots sur la commune d'Imarina-Imady, Imady tout court dans le langage parlé, localité où le Lanonana présente une originalité inté-

ressante à noter.

Cette originalité du Lanonana à Imady gravite autour de l'intense activité rhétorique et économique pendant le tantana ou la réception des invités.

Schématiquement, à Imady, au cours du tantana on assiste plusieurs fois à la scène suivante :

Une famille invitée arrive arrive avec le discoureur qui annonce tous les dons et le montant du tso-drano (argent).

Le fianakaviana organisant le Lanonana, après avoir entendu ces discours, fait ce qu'on appelle le mihevitra ; en fait les membres influents regardent le cahier de Famadihana et se demandent si on doit discuter le montant ou non ; ce discours se termine généralement par un discours-réponse demandant aux invités d'augmenter la somme.

Comme le fihevorana, c'est à dire la discussion du montant des dons en argent du Lanonana, est reconnu par les gens d'Imady, le discoureur des invités ne peut que faire de son mieux pour payer le minimum de surplus relativement à la somme initiale.

Traditionnellement, le va et vient des discours se terminent par la phrase-clé, émanant des invités, disant : "Izay no madio", littéralement "cela est net", c'est à dire, nous ne monterons plus le montant de la somme.

Cette phrase-clé est devenue un dicton caractéristique d'Imady, si bien qu'en pays Betsileo on dit parfois: "Izay no madio hoy Imady", ou "cela est net comme disent les gens

d'Imady".

Nous avons tenu à rapporter cet exemple de la localité d'Imady, car à notre connaissance, c'est le seul endroit de Madagascar où l'organisateur du rituel a le droit de discuter explicitement du don apporté par les invités, et cela à l'aide de discours prononcés devant le public.

En guise de conclusion provisoire sur le Famadihana dans la partie Nord du Betsileo, avançons que le mot Lanonana, ou festivités, désignant le rituel, semble avoir été choisi à dessein, car précisément, dans cette contrée le côté festif de la cérémonie est très accentué, malgré l'importance du côté religieux.

D/ Betsileo du Sud et Famadihana

Les Betsileo du Sud occupent, à partir d'Ambositra, une bonne partie de la préfecture de Fianarantsoa. La limite méridionale de leur contrée passe au niveau d'Ambalavao. 1

Parfois, la rivière Matsiatra, au Sud d'Ambositra, est avancée comme ligne de démarcation entre les deux volets du pays Betsileo. (

Toutefois, d'après le Pasteur Rainihifina, historien Betsileo (7), le "Sud du Matsiatra" ou Betsileo du Sud compren-

(7) Le Pasteur Rainihifina, originaire du Sud Betsileo, a écrit un livre malgache en trois tomes sur l'Histoire Betsileo : "Tantara. Lovan-

drait en fait des terrains situés au Nord de cette rivière.

Mais ne nous attardons pas trop sur cette notion de limite relativement secondaire pour notre approche des particularités concernant le Famadihana dans le Sud Betsileo.

Chez les Betsileo du Sud, on élève aussi des pierres Orim-bato, en souvenir des ancêtres lointains.

Le point capital, en quelque sorte, qui nous a frappé dans cette région, est le fait que les Betsileo du Sud n'organisent un Famadihana qu'après avoir construit un nouveau tombeau, généralement en pierres (fasam-bato).

De plus, on ne fait le rituel avec toutes les réjouissances qu'une fois seulement, à l'occasion de l'inauguration d'un tombeau.

En d'autres termes, dans la partie Sud du Betsileo, le Famadihana concerne seulement le transfert des cadavres d'une tombe ancienne ou vazoho à une nouvelle sépulture. Pour reprendre notre classification des cas de Famadihana, ceci rentre dans le premier cas.

Le fait que chez les Betsileo du Sud, il est de règle de ne pratiquer le Famadihana qu'une fois, semblerait être unique

(7)...tsaina Betsileo."

Imprimerie catholique, Fianarantsoa 1958.

Les références au Pasteur Rainihifina ne se rapportent pas à son livre mais à l'interview qu'il nous a accordée à Mahasoabe-Fianarantsoa.



du moins dans l'étape actuelle de notre connaissance de ce rituel pratiqué dans les Hautes-terres.

Malgré cette pratique ou cette conception quelque peu originale du rituel, il va sans dire que dans cette région le Famadihana présente toujours ses étapes classiques.

Dans les villages, l'invitation est assurée par les lehilahy mahery, littéralement les hommes forts, qui sont des jeunes gens jouant les messagers (iraka), à l'instar des Mpanambara dans le Nord-Betsileo ; cependant les lehilahy mahery paraissent avoir une organisation plus élaborée par rapport à celle des messagers du Nord.

En effet, ils ont leur chef, ils doivent accomplir des tâches précises dans un Famadihana d'une famille habitant le village. En l'occurrence, les lehilahy mahery doivent abattre les bocufs, inviter les gens à manger pendant le repas commun et à la distribution de viande crue, on doit leur donner la nuque du boeuf, ou le second talon selon la terminologie de la boucherie.

Dans le même ordre d'idées, citons également les Ampelehilahy mahery ou femmes fortes, qui ont leur dirigeante dans le village, elles doivent cuire le riz et la viande, puis chercher de l'eau.

Pour ce qui est du tantana au Sud de la Matsiatra, il ne diffère pas beaucoup de la réception au Nord Betsileo, sauf que le boeuf apporté comme un don semblerait y être de pratique assez courante ; il est vrai que l'on n'y est plus tellement éloigné du Sud de Madagascar, pays des zébus.

En l'espèce lors d'un Famadihana à Sahamalaza (Fianarantsoa) le 12-13 juillet 1968, on a abattu une dizaine de bocufs dont

cinq étaient offerts par les proches parents.

Pendant la veillée du Famadihana, dans le Sud-Betsileo, on chante, en plus du zafindraony, le rija, chanson exécutée par des jeunes gens et accompagnée de flûtes. D'après les vieux, c'était le Isa qu'on pratiquait jadis, malheureusement au cours de notre enquête, nous n'avons pas eu l'occasion d'entendre ce genre de chanson.

Ensuite, signalons que dans le Sud Betsileo les discours sont aussi importants que dans le Nord, néanmoins ils n'atteignent pas l'ampleur de la rhétorique à Imady.

Dans cette contrée, bien que les lois de l'astrologie malgache ne soient pas toujours suivies de près, le jeudi y est aussi un jour interdit pour l'organisation d'un Famadihana.

Les vieux, avec qui nous avons eu l'occasion de discuter dans les villages, nous ont appris que c'est souvent le vendredi et le samedi dans la semaine qui suit la nouvelle lune qu'on choisit pour la cérémonie, même si on ne consulte pas le Mpanandro, parce que ces deux jours sont "hérités des ancêtres" (nolovana tamin'ny razana).

Comme distraction d'appoint pendant les réjouissances, les Betsileo du Sud apprécient beaucoup le tolon'omby, ou le domptage des boeufs que nous avons déjà signalé plus haut. Apparemment, dans la région, ce divertissement n'est pas en voie de disparition, car même dans les marchés hebdomadaires de bétail, nous avons pu voir des tolon'omby.

Sur ce, tournons notre éclairage vers deux pratiques dans le Sud Betsileo ayant des rapports étroits avec le Famadihana.

Premièrement, il y a le fiefàna, c'est à dire les festivités organisées par les vivants en l'honneur d'un mort dont on considère que l'enterrement n'a pas été satisfaisant.

Par exemple, les hommes qui sont partis travailler au loin font le fiefàna à leur retour, si un de leurs proches parents a été décédé puis enterré pendant leur absence. A cette occasion, on ne déterre pas le cadavre, seulement on tue un boeuf en son honneur, et on invite les amis à participer aux réjouissances.

Pendant notre enquête, nous n'avons pas pu assister à un fiefàna, mais au dire des informateurs, cette coutume semble comporter des dimensions véhiculées dans le Famadihana.

Deuxièmement, il y a le Lanonana des Betsileo du Sud, qui veut dire festivités, mais qui est différent du Lanonana dans le Nord Betsileo se confondant avec le Famadihana.

Effectivement, le Lanonana au Sud Betsileo consiste en de simples réjouissances pour des raisons diverses ; en général c'est après l'exaucement d'un vœu de quelque importance que les gens y organisent le Lanonana.

Il est à préciser que ce rituel n'est pas un Famadihana, car on ne fait aucune cérémonie au tombeau, plus exactement on ne touche pas aux cadavres.

A Ambalavao-Mahasoa (Mahasoabe) où un individu a organisé la fête parce que son fils malade a été guéri, nous avons observé que le Lanonana rappelle toutes les étapes du Famadihana, à l'exception de la cérémonie au tombeau qui y est absente:

Le soir on fait la veillée, les invités apportent des dons, il y a un repas commun, et l'organisateur adresse une prière aux ancêtres (saotra).

Cette cérémonie particulière organisée après l'accomplissement d'un projet et l'exaucement d'un vœu, semble aussi important que le Famadihana dans cette région.

A titre d'information, citons qu'à la mairie de la commune de Fianarantsoa-ville, on a délivré en 1966 seulement 35 autorisations de Famadihana contre 86 autorisations de Lanonana.

X A la fin de chapitre traitant de la différenciation régionale dans la pratique du famadihana dans les Hautes-Terres, mettons en relief quelques jalons qui pourraient nous être utiles pour la partie interprétative de notre travail.

A ce propos, sur la base de nos observations sur le terrain et avec l'aide de notre documentation, nous croyons que l'assertion suivante paraît soutenable, à savoir que les Betsileo surtout ceux du Sud, ne semblent pas avoir pratiqué le Famadihana depuis longtemps, en tout cas pas avant les Merina.

Cette affirmation qui semble gratuite à première vue, peut être défendue par des arguments assez probants :

A Ambositra, un pasteur Betsileo, originaire d'Imito Mahazoarivo (Sous-préfecture de Fandriana), nous a révélé que dans son village, on admet que le Famadihana aurait été apporté par deux personnes venues de l'Imerina ; en l'occur-

rence, il nous a cité les noms d'une certaine Rafara et d'un certain Randriantsara avec leurs villages respectifs d'origine à savoir Talata-Maromena et Talata-Volonondry. Selon son dire l'histoire locale du village d'Imito, plus ou moins/certes,/légendaire raconte que ces deux personnes se seraient mariées avec des Betsileo, et elles auraient diffusé certaines/Merina, dont/coutumes le Famadihana.

Le pasteur historien Rainihifina, que nous avons interviewé à Mahasoabe-Fianarantsoa, nous a affirmé explicitement que le Famadihana n'était pas à l'origine une coutume Betsileo mais que ce sont les Merina qui l'auraient diffusé dans le Nord puis dans le Sud du pays Betsileo.

Des vieux paysans de Mahasoabe, dont nous estimons l'âge entre 60 et 70 ans, nous ont affirmé que pendant leur enfance ils n'ont jamais vu pratiquer cette coutume dans leur village; parmi eux il y en avait même un qui allait jusqu'à préciser que c'était après le tabataba (événements de 1947), que le Famadihana se serait répandu dans la région.

Le Père Dubois, dans son livre intitulé "Monographie du Betsileo" (8) qui totalise 1510 pages n'a presque pas parlé du Famadihana. Plus exactement, il n'y a même pas un chapitre réservé à cette cérémonie dans la masse d'informations ethnographiques rapportées par l'auteur.

Il est vrai que le Père Dubois faisait la collecte des

(8) DUBOIS (H.M.S.S.) Rev.

Monographie du Betsileo. (Madagascar) - 1510 p.
Institut d'Ethnologie 1938.

données en vue de réaliser son gros livre, entre 1903 et 1922 (dates citées par l'auteur).

Dans le contexte actuel du Betsileo, écrire 1510 pages sur cette population et ne réserver aucun chapitre, si minime soit-il, pour traiter du Famadihana, serait une lacune impardonnable ; mais comme le sérieux dans les informations ethnographiques rapportées par l'auteur ne peut être mis en doute, on peut donc supposer qu'entre ces deux dates citées, le Famadihana n'a pas encore atteint son ampleur d'aujourd'hui dans le Betsileo.

Avant de passer au chapitre suivant, terminons cette série d'arguments en rappelant que même si les Betsileo pratiquent le Famadihana actuellement, le côté festivité tend à y revêtir un éclat particulier ; d'autre part d'après nos observations, en dehors du choix du jour, ils ne paraissent pas suivre minutieusement les lois du Fanandroana au cours du Famadihana. X

II. DIFFERENCIATION DANS LA PRATIQUE DU RITUEL, SELON LES SITUATIONS SOCIO-ECONOMIQUES DES ORGANISATEURS.

Dans ce chapitre, en partant de la population des Hauts Plateaux comme société globale, nous nous proposons de mettre l'accent sur les différences dans la pratique du Famadihana, et sur les nuances dans la conception du rituel dans les différents groupes sociaux de cette société.

Une réponse satisfaisante au problème que nous soulevons ici nécessiterait, semble-t-il, une étude statistique de grande envergure, faisant apparaître la place respective dans le processus de production, de chaque famille organisant le rituel ; de plus il serait aussi nécessaire de savoir la fréquence du phénomène à travers les différentes catégories socio-professionnelles. (9)

Effectivement, si nous avions pu avoir ces renseignements nous aurions pu dégager une étude différentielle en profondeur sur la pratique du Famadihana par les groupes sociaux constituant la société globale des Hautes-terres.

Comme cette vaste enquête statistique sur le Famadihana, au niveau régional ou national, n'a pas été faite, nous nous contenterons, dans cette modeste contribution à l'approche

(9) Dans les communes nous avons eu l'occasion de consulter les demandes d'autorisation de Famadihana, mais malheureusement les demandeurs ne mentionnaient que très rarement leur profession; or la connaissance de cette donnée pour tous les organisateurs dans une commune, par

du rituel, de tracer les lignes de force relatives à la pratique et à la conception du Famadihana à travers les groupes sociaux.

A l'instar de la majorité des pays du Tiers Monde, Madagascar a été le théâtre de la rencontre d'une civilisation rurale traditionnelle avec la culture occidentale au sens large ; sans entrer tout de suite dans l'analyse des péripéties de cette rencontre, retenons ce fait pour saisir globalement la société des Hauts Plateaux.

Afin d'éviter le maniement de termes à coloration souvent idéologique tels que classe sociale, mais tout en tenant compte des places respectives des organisateurs de Famadihana dans le processus de production, tâchons, dans ce qui va suivre, de classer la population de notre champ d'investigation en deux groupes présentant des différences non négligeables quant à la pratique et la compréhension du rituel.

D'une part, rangeons sous la rubrique générale de secteur traditionnel, toutes les familles organisatrices, comme les ruraux et les ouvriers, où le Famadihana baigne encore dans un univers traditionnel peu pénétré par la civilisation occidentale.

D'autre part, classons sous l'appellation de secteur occidentalisé, les familles organisatrices qui cherchent à accom-

(9)..exemple, aurait pu nous aider dans le présent travail.

moder le rituel au style de vie occidentale.

A/ Le Famadihana dans le secteur traditionnel

Le gros de la population, que nous considérons comme appartenant au secteur traditionnel, vit dans un cadre essentiellement dominé par les activités agricoles.

En substance, nous y grouperons les paysans des Hauts Plateaux pratiquant la riziculture depuis longtemps, les ouvriers agricoles qui se déplacent souvent mais sans sortir du milieu rural.

De plus, nous y ajouterons les ouvriers des villes qui du fait de l'industrialisation encore trop récente, ne forment pour ainsi dire pas une classe ouvrière nettement détachée des paysans, et aussi les artisans qui, au stade actuel du développement de l'artisanat, n'arrivent pas, dans la plupart des cas, à émerger du cadre traditionnel.

Pour nous donc, le secteur traditionnel concerne principalement les ruraux, ou pour reprendre la définition de l'I.N.S.R.E., ceux qui habitent les agglomérations de moins de 2000 habitants.

Nous n'avons pas de données statistiques sur l'ensemble de ce que nous appelons secteur traditionnel dans les Hauts Plateaux, mais à titre indicatif citons qu'en 1962, la population totale malgache comptait 26% de ruraux (cf. Rapport Patrick François sur les Budgets et Alimentation des ménages ruraux en 1962. I.N.S.R.E.).

Dans ce secteur, l'économie monétaire tend à se développer

mais la rationalité économique occidentale est encore loin d'effacer complètement l'entraide traditionnelle, les prestations diverses et l'importance des dons en nature.

C'est pourquoi, parmi les personnes rangées dans le secteur traditionnel, la pratique et la fréquence du Famadihana connaissent une certaine ampleur ; d'autant plus que les efforts non négligeables accomplis par les différentes missions chrétiennes, en vue d'évangéliser les campagnes malgaches, n'ont pas touché d'une manière sensible l'équilibre symbolique traditionnel dominé par le respect et le culte des ancêtres.

Pour parler des riziculteurs, notons que la fin des récoltes du riz de seconde saison ou vaky ambiaty (Avril-Mai) coïncide avec l'ouverture de la saison du Famadihana (de mai à septembre).



C'est donc le moment où il faut avoir les ressources nécessaires pour faire des dons, qui devient le moment de réaliser tous les vœux ou les projets prononcés pendant l'année, mais aussi c'est la période où le rythme des travaux des champs laisse un peu de temps pour le divertissement et les réjouissances après de bonnes récoltes.

Bref, dans le temps vécu par les paysans, c'est bien la période où normalement il doit y avoir des Famadihana dans le village.

En ce qui a trait au Famadihana dans les campagnes, il est à signaler que le paysan organisateur est tenu d'inviter les habitants de presque tous les hameaux voisins. En échange ces derniers doivent participer de diverses manières, à

l'accomplissement de la cérémonie.

A ce propos, on peut rapporter des exemples observés dans le pays Betsileo.

On sait que dans un village Betsileo lorsqu'une famille va organiser le Famadihana, l'invitation est assurée par les messagers (Mpanambara, Ichilahy mahery) constitués par les jeunes gens de tout le village.

Effectivement, au cours de la saison du Famadihana, ces jeunes messagers font des marches fréquentes dans des rayons de dix à vingt kilomètres de leur village, uniquement dans le but d'annoncer oralement qu'un tel va organiser le rite tel ou tel jour.

D'autre part nous avons dit, en parlant du Sud Betsileo, que l'association villageoise des "femmes fortes" (ampela mahery), participe activement à la préparation du repas commun, lorsqu'une famille du village organise un Famadihana.

Afin de montrer sous un autre angle la participation collective dans un Famadihana villageois, consacrons quelques lignes à la notion de Mpiray couramment rencontrée dans la sous-préfecture de Fandriana (Betsileo-Nord).

Le terme de Mpiray désigne l'ensemble des paysans ayant contracté un pacte de solidarité pour faire face à tous les événements survenant dans le village ou la région.

Ce pacte se traduit dans le Famadihana par la fixation du voa-bary ou la quantité minimum de riz à apporter chez un organisateur membre du Mpiray.

En l'espèce, à Andavakivohitsoa (canton de Fisakana), on nous^a/appris que le voa-bary y est de 17 kapoaka (le kapoaka est un récipient métallique de contenance équivalente à celle de la boîte de Nestlé normalisé dans le commerce) ; au même endroit nous avons vu au cours d'un Famadihana, tous les membres du Mpiray apporter en plus du Voa-bary, des nattes des marmites, des cuvettes, du bois mort, bref tout ce qui pouvait servir pour alléger les frais à la charge de l'organisateur en vue de l'accomplissement du repas en commun.

Les ouvriers agricoles saisonniers, qui travaillent parfois dans les villes, ne sont pas en général déchargés des obligations à remplir dans leur village d'origine.

Dans ce genre de situation, on peut citer les hommes originaires de la région d'Imady (Ambositra), qui sont réputés pour la recherche du travail en dehors de leur village, allant jusqu'à Tananarive qui se trouve à environ 260 kilomètres. Leurs femmes restent habituellement au village pour s'occuper des cultures, en conséquence ils sont toujours étroitement liés à la campagne.

Il va sans dire que pendant l'hiver (mai à septembre), beaucoup de ces ouvriers saisonniers doivent effectuer des retours fréquents dans leur pays natal, pour participer au Famadihana d'un parent quelconque.

Les éléments d'analyse du Famadihana dans le secteur traditionnel seraient incomplets, si nous ne parlions pas des ouvriers des villes et des artisans.

D'abord, si les personnes appartenant à ces deux catégories sont issues de l'exode rural récent, elles ne sont

jamais complètement séparées des paysans dont nous venons d'expliciter la conception et la pratique du Famadihana.

D'autre part s'il s'agit de familles établies en ville depuis quelques générations, souvent elles n'arrivent pas encore à s'accrocher au circuit économique occidental, en pleine expansion dans les villes comme Tananarive ou Fianarantsoa. Aussi ces personnes habitent-elles principalement les quartiers populaires.

En d'autres termes, même si les ouvriers et le gros des artisans sont des citadins, du point de vue de l'intensité de la pénétration de la civilisation occidentale au sein de leur univers, ils ne diffèrent pas beaucoup des ruraux.

Dans ce cadre populaire où les vicissitudes de la vie quotidienne ne sont pas rares, le recours constant à la protection des ancêtres est encore vivace, malgré tous les efforts déployés par les églises chrétiennes dans leur mission d'évangélisation.

Les ouvriers et les artisans des villes qui sont, dans une certaine mesure, des catégories en marge du secteur occidentalisé, organisent souvent des Famadihana fastueux.

Ce sont, entr'autres, les rues populaires de Tananarive qui constituent le théâtre de cortèges grandioses de Famadihana. Par un après-midi du mois de juillet ou d'août, ces rues ne connaissent-elles pas, de temps en temps, des embouteillages monstres causés par le passage d'un grand Famadihana. Du reste, c'est l'image symbolique des valeurs occidentales cristallisées par les voitures, qui est ainsi gênée sporadiquement par les hommes porteurs de valeurs traditionnelles.

En dernière analyse, une activité économique qui est dominée par une agriculture suivie d'une circulation monétaire intense au moment des récoltes, et un univers symbolique meublé par la présence des ancêtres, constituent les caractéristiques essentielles du secteur traditionnel. Par là même, ce secteur se présente comme un terrain favorable à la persistance du rituel Famadihana.

Retenons, en passant, que le recours à l'astrologie malgache, plus précisément l'appel du mpanandro, reste encore une pratique assez courante dans ce secteur traditionnel.

En ce qui concerne la conception du Famadihana chez les groupes que nous venons d'analyser, les opinions émises gravitent autour de différentes motivations déjà soulignées dans la première partie.

Néanmoins, il est à noter que la croyance en la bénédiction et en la protection des ancêtres connaît une tonalité particulière au sein du secteur traditionnel ; par ailleurs le soin porté aux corps des parents défunts par l'intermédiaire du Famadihana, est considéré dans ce milieu comme un devoir presque sacré.

Le problème se pose autrement pour le secteur occidentalisé.

B/ Secteur occidentalisé et Famadihana

Nous n'évoquerons pas présentement les modalités de pénétration de la civilisation occidentale, au sein de la société malgache ; dans ce passage de notre travail, nous tenterons uniquement d'ébaucher un constat partiel de cette

acculturation.

Tous les groupes constituant la société globale des Hauts Plateaux n'ont pas reçu, d'une manière unique, les apports de la culture occidentale. C'est l'ensemble des groupes sociaux ayant présenté une réceptivité prononcée vis à vis des valeurs occidentales, que nous rangerons dans le secteur occidentalisé.

A cet égard, on sait que la civilisation occidentale a beaucoup plus marqué les villes que les campagnes. Par conséquent, les activités économiques du secteur occidentalisé auront donc comme cadre principal les grandes villes, telles que Tananarive, Antsirabe ou Fianarantsoa.

Selon la terminologie employée en économie, nous dirons qu'une bonne partie du secteur occidentalisé travaille dans le secteur tertiaire, c'est à dire dans une définition encore plus large, l'ensemble des individus occupant des fonctions symboliques ou non-matérielles dans la société.

Le secteur occidentalisé comprend, en gros, les membres des professions libérales, les enseignants, les fonctionnaires, les commerçants, les ecclésiastiques, les intellectuels de tous horizons, donc tous ceux qui ont un pouvoir économique relativement élevé par rapport à l'ensemble du secteur traditionnel.

Les groupes occidentalisés, de par leur instruction et leur position dans le circuit économique de type occidental, sont ceux qui dans leur pratique quotidienne, adoptent le style de vie occidental. Il va sans dire que c'est le terrain où le christianisme apparaît avec le plus d'éclat.

Pour en revenir au Famadihana, nous avançons que ces groupes occidentalisés ont entre eux des points communs, dans la pratique et la conception du rituel.

La remarque principale à souligner concernant ces groupes est l'alternative suivante :

ou bien ils pratiquent le Famadihana en effectuant uniquement l'essentiel du rite sans réjouissances extérieures.

ou bien ils font un Famadihana avec des réjouissances mais en occidentalisant de plus en plus le phénomène.

Bien entendu, comme il s'agit d'une institution sociale en pleine évolution, il y a toujours quelques cas intermédiaires.

Afin d'avoir une vue générale de la pratique du Famadihana dans le secteur occidentalisé, donnons quelques points de repères appuyés sur des exemples.

Pendant l'organisation d'un Famadihana, les familles du secteur occidentalisé tendent de plus en plus à se passer du mpanandro pour fixer le jour et les horaires de la cérémonie. Ce fait serait dû, en grande partie, à l'influence du christianisme qui considère la croyance en la science du mpanandro comme relevant de la pure superstition. Toutefois certaines de ces familles consultent toujours le mpanandro avant d'organiser le rituel.

En ce qui concerne l'invitation au Famadihana, la tendance générale est à l'emploi des "faire-part" imprimés. Par ailleurs dans les familles occidentalisées, l'appel à un ecclésiastique pour présider à un office religieux chrétien

lors des cérémonies au tombeau du Famadihana, commence à gagner du terrain.

Pour illustrer ces assertions qui sont le résultat d'une observation assez suivie de la société occidentalisée de Tananarive, citons quelques chiffres tirés du questionnaire soumis à 100 étudiants et stagiaires Malgaches de Paris. Etant entendu que ces personnes, par leurs origines sociales et leur instruction, font partie du secteur occidentalisé.

Les réponses à une question relative à la pratique du Famadihana dans la famille se ventilent comme suit :

Libellé de la question

Quand votre famille fait le Famadihana :

- a) Avez-vous recours au mpanandro pour fixer la date ?
- | | | | |
|----|---------------|-----|-------|
| 37 | réponses | oui | (37%) |
| 45 | réponses | non | (45%) |
| 18 | sans réponses | | (18%) |
- b) Utilisez-vous les "faire-part" imprimés pour inviter les gens ?
- | | | | |
|----|---------------|-----|-----|
| 63 | réponses | oui | 63% |
| 29 | " | non | 29% |
| 8 | sans réponses | | 8% |
- c) Réservez-vous un moment pour un office religieux chrétien ?
- | | | | |
|----|---------------|-----|-----|
| 73 | réponses | oui | 73% |
| 17 | " | non | 17% |
| 10 | sans réponses | | 10% |

Bien entendu, nous n'avons pas l'intention d'extrapoler ces résultats à tout le secteur occidenta lisé, mais ces chiffres sont assez significatifs, dans la mesure où ils émanent d'une centaine de représentants de ce secteur ; par

ailleurs ces résultats concordent dans une large mesure, avec notre observation sur le terrain et nos entretiens avec plusieurs familles aisées de Tananarive.

Pour mieux cerner la question, parlons du tantana dans le secteur occidentalisé.

Conformément à l'alternative signalée plus haut, pour les familles qui choisissent de ne garder seulement que l'essentiel du rite sans manifestation extérieure, il n'y a pas de tantana du tout, car on n'invite pas des parents éloignés ou les amis ; dans les cas limites le rituel est célébré uniquement par la famille restreinte.

A cet égard, nous pouvons rapporter l'exemple d'une famille aisée tananarivienne, qui a organisé un Famadihana, au mois de juillet 1968, avec la présence de neuf personnes seulement (frères, sœurs avec les gendres et le pasteur).

Chez ceux qui invitent des personnes en dehors de leur famille, le tantana se fait en général comme une réception à l'occidentale.

En effet, aux invités apportant des dons en argent, on sert des gâteaux, des bonbons et du whisky, inutile de préciser que les danses et la musique traditionnelles sont supplantées par les danses et la musique européennes.

Le Famadihana de Marovoay

Pour clarifier cette tendance à l'occidentalisation du rituel, mettons en relief quelques éléments à partir d'un cas de Famadihana auquel nous avons assisté.

Ce Famadihana se passait à Marovoay (Moramanga), à environ 120 kilomètres de Tananarive, localité qui, sur le plan géographique, n'est plus dans les Hauts Plateaux ; toutefois, la famille organisatrice est composée de Merina installés dans la région depuis quelques décennies.

Plus précisément il s'agissait d'un exploitant agricole français, sous le régime colonial, dont la femme était une Merina ; même si la famille vit à la campagne, on reconnaît aisément, par l'origine du mari et par son pouvoir économique qu'elle est plutôt à ranger dans le secteur occidentalisé.

Le couple, n'ayant eu aucun enfant, a adopté tous les neveux de la femme composés d'intellectuels et de fonctionnaires tananariviens. De son vivant, le mari qui était donc Français, a fait construire dans sa propriété de Marovoay un tombeau de pierre conçu à la malgache.

Ce tombeau est ainsi devenu la sépulture familiale, à sa mort le mari y fut enterré pour rejoindre les parents morts de sa femme dont sa belle-mère.

Quelques années après la mort de ce Français malgachisé, c'est à dire en 1968, ses enfants adoptifs et sa femme décidèrent d'organiser un Famadihana en son honneur et en celui de sa belle-mère (30-31 juillet 1968).

En ce qui concerne les invités à ce Famadihana, nous avons observé deux groupes distincts :

d'une part, il y avait les paysans de Marovoay ; en effet, la famille vivait depuis longtemps dans cette petite commune elle était donc plus ou moins obligée d'annoncer la tenue de

la cérémonie au village.

d'autre part, à cause de ses activités économiques, notamment celles des enfants adoptifs vivant à Tananarive, la famille a invité par "faire-part" des personnes occidentalisées venant de la capitale.

Au soir, la veille du jour de Famañihana, le miantso razana, ou l'entretien avec les ancêtres afin de les prévenir de la venue du lendemain, a été effectué.

Dans la maison familiale se passait la veillée. A l'intérieur, où se trouvaient les invités venant de la capitale, se tenait une réception à l'occidentale avec des danses européennes. Dans la cour, où il y avait les invités du village le vaky saova battait son plein ; effectivement, cette nuit là on assistait à une véritable joute oratoire entre les jeunes du village d'Ambohibola et ceux d'Ambohimananarivo.

Le lendemain, pendant la cérémonie au tombeau, en plus des villageois, on note la présence des "invités de marque" dont quelques Français amis du défunt.

Lors de l'enveloppement des corps les chants et danses traditionnels, exécutés par les paysans et quelques membres de la famille organisatrice, sont coupés de temps en temps par des cantiques.

Avant le réenterrement, on fait faire aux corps enveloppés un tour du tombeau dans le sens normal (sens des aiguilles d'une montre).

Selon l'usage, il doit y avoir un discours de remercie-

ment pour clore la cérémonie ; cette fois-ci trois orateurs se sont succédés, chacun parlant à sa manière remercie les villageois pour leur contribution aux tâches matérielles pendant la cérémonie ; les "invités de marque" obtiennent aussi leur part de remerciement, car dans chaque discours l'accent est mis sur la venue des gens de la capitale, dans le but uniquement d'honorer les défunts.

A la fin de cette description rapide de ce Famadihana de Marovoay, une remarque qui a son importance dans notre préoccupation est à retenir : d'après nos observations, certains indices, entr'autres les horaires de la cérémonie au tombeau le sens du tour exécuté pour les corps avant le réenterrement, donnent à croire que les lois de l'astrologie malgache ont été respectées, ce qui suppose l'intervention d'un mpanandro dans la fixation des modalités d'accomplissement du rituel.

Nous avons tenu à citer cet exemple de Famadihana pour deux raisons :

d'abord, c'est pour la première fois, à notre connaissance qu'à Madagascar le rituel a été organisé en l'honneur d'un Français.

ensuite, ce Famadihana de Marovoay nous permet de situer l'effort d'accommodation du rituel à la pratique occidentale, effort présent chez les groupes occidentalisés.

Maintenant, déplaçons notre centre d'intérêt vers la conception du Famadihana dans le secteur occidentalisé.

Dans une large mesure, les motivations avancées par les familles organisatrices, au sein de ce secteur, ne diffèrent pas beaucoup de celles décrites dans notre présentation gé-

nérale des motivations au Famadihana.

Ce qui caractérise, semble-t-il, l'opinion des groupes occidentalisés, c'est la volonté de ne pas reconnaître un culte des ancêtres présent dans le Famadihana.

Presque tous les chefs de famille, avec qui nous avons eu des entretiens à ce sujet, insistent sur le fait qu'ils pratiquent seulement le rituel en souvenir de leurs parents décédés, ou pour ne pas laisser les restes des défunts s'éparpiller ; et chaque fois ils tiennent à préciser qu'ils n'attendent aucune bénédiction de la part des ancêtres.

On décèle dans les diverses opinions émises, la persistance d'un conflit entre le culte des ancêtres dans la pratique du Famadihana et l'influence du christianisme, qui interdit toute demande de bénédiction ou de protection auprès des razana.

Selon nous, c'est ce conflit qui tendrait à pousser les groupes occidentalisés à rationaliser leurs attitudes quand ils pratiquent le rituel, en insistant sur le côté souvenir plutôt que sur le côté sacré de la cérémonie.

Ce chapitre sur la différenciation selon les situations sociales des familles organisatrices de Famadihana serait incomplet, sans quelques considérations relatives à l'incidence de l'ancien système des castes avec la pratique du rituel.

C/ Famadihana et Castes

A Madagascar, le système des castes érigé comme principe

d'organisation sociale a vécu ; en effet, suivant leur position économique actuelle, les divers descendants des castes anciennes se rangent dans l'un ou l'autre des deux secteurs que nous venons d'analyser.

Néanmoins, pour avoir des points de repère historique susceptibles de nous servir dans la partie interprétative du sujet, il ne serait pas superflu de montrer l'incidence de la pratique du Famadihana avec l'ancien système des castes.

Sous la période monarchique (avant 1897), dans la plupart des tribus de Madagascar, le principe de la société divisée en castes régissait l'organisation socio-politique, les positions économique, politique et même religieuse de chaque individu, étaient déterminées dès sa naissance par la caste à laquelle il appartient ; en dehors des rares exceptions, la règle générale était l'endogamie dans chaque caste.

Le schéma classique comportait trois divisions hiérarchisées : les nobles, les hommes libres et les esclaves.

Ce schéma était présent chez les tribus des Hauts Plateaux qui font l'objet de notre étude.

En l'occurrence, selon M. Louis Michel dans son livre sur la Religion des Anciens Merina, le système des castes merina s'apparenterait à celui des castes hindoues (cf. en page 14 de l'ouvrage cité).

Pour ne parler que de la société merina, signalons que dans le Code des 305 articles promulgué en 1881 sous la Reine Ranaivalona II, aux articles 59 à 63 figurent la réglementation des mariages entre les castes.

Chaque caste était divisée en clans ou lignages (le clan est l'ensemble des individus se réclamant du même ancêtre commun inconnu, tandis que dans le lignage l'ancêtre commun est connu).

A titre d'exemple, parlons de la société merina sous la monarchie dont du reste, l'organisation politique s'est étendue au pays Betsileo.

La société était divisée en trois castes hiérarchisées, comprenant les Andriana (nobles), puis les Hova (hommes libres) et enfin les Mainty ou Andevo (affranchis, esclaves).

En ce qui concerne les rites funéraires et les tombeaux, les Hova, les Mainty et les Andevo n'avaient aucune coutume spécifique à leurs castes, par contre la caste noble présentait des coutumes particulières, coutumes que certaines familles contemporaines descendant d'anciens nobles tendent à faire perpétuer ; c'est d'ailleurs un des points montrant l'intérêt de ce passage dans notre approche du Famadihana.

Les nobles étaient donc, comme les autres castes, divisés en clans ou lignages ; en l'occurrence depuis le roi Andriamasinavalona (vers 1675-1710), les Andriana de l'Imerina étaient hiérarchisés en sept catégories :

- 1 - Les Zanak'andriana
- 2 - Les Zazamarolahy
- 3 - Les Andriamasinavalona
- 4 - Les Andriantompokoindrindra
- 5 - Les Andrianamboninolona
- 6 - Les Andriadranando
- 7 - Les Zanadramambo

Il semble que selon la tradition, ces lignages nobles

soient classés en raison inverse de leur ancienneté.

Pour ce qui est des règles relatives au tombeau, les trois dernières catégories de nobles n'avaient pas de particularités les distinguant du reste de la société ; mais les quatre premières avaient le droit d'édifier au-dessus de leur tombeau une petite case réservée aux offrandes, et qu'on appelle trano manara ou maison froide. Le trano manara serait en quelque sorte un signe distinctif de la haute noblesse.

Il va sans dire que la maison royale jouissait aussi de ce privilège, mais pour les tombeaux des rois, la petite case s'appelle trano masina ou maison sainte.

Quant aux coutumes relatives aux rites funéraires, on sait que pendant l'enveloppement et à l'enterrement des corps de leurs parents, les membres de la haute noblesse ne touchaient pas aux cadavres ; il y avait des clans spécialisés dans l'accomplissement de ces tâches ; à notre époque ce refus de toucher aux cadavres est encore conservé par beaucoup de familles descendant d'anciens nobles.

En passant, retenons quelques règles d'ordre terminologique concernant les funérailles d'un roi :

- on ne dit pas qu'un roi meurt, mais qu'il "tourne le dos" (miamboho)
- le corps d'un roi qui a "tourné le dos" n'est pas un cadavre normal, on l'appelle Ny masina ou le Saint.
- on n'enterre pas le Saint, on le cache (afenina).

Enfin, pour en finir avec ces coutumes particulières, il est à signaler que la haute noblesse, à partir des Andria-masinavalona jusqu'à la maison royale (les trois premières

dans les sept catégories), ne mangeaient pas de la viande des bêtes abattues lors d'un enterrement ou d'un Famadihana ; cette viande appelée hona-ratsy (mauvaise viande) était réservée au peuple .Aujourd'hui cette coutume est encore respectée par certaines familles.

Maintenant, donnons quelques informations à propos des Andriamasinavalona qui sont connus par leur non-pratique du Famadihana.

On peut considérer les Zanak'andriana et les Zazamarolahy qui sont les proches parents des régnants, comme des éléments intégrables dans l'ensemble du lignage Andriamasinavalona.

En effet, depuis la mort du roi Andriamasinavalona vers 1710, tous les souverains merina, jusqu'à la chute de la monarchie, étaient choisis parmi les descendants de ce roi, donc chez les Andriamasinavalona.

De cette prépondérance des Andriamasinavalona dans la dernière phase de l'histoire de la royauté en Imerina, résulte le fait que les membres de ce lignage vivaient dans des fiefs éparpillés sur presque tout le royaume merina.

Cela expliquerait la tradition rapportant qu'un Andriamasinavalona peut être enterré partout dans le territoire de l'Imerina, car en fait ses parents ont des tombeaux dans les différents fiefs ; en d'autres termes, pour des raisons d'ordre politique, jadis les Andriamasinavalona considéraient tout l' Imerina comme leur pays natal, car partout ils étaient chez eux.

De cette tradition viendrait la volonté des Andriamasina-

valona d'être enterrés à l'endroit où ils meurent en Imerina, et le fait de déplacer leurs corps serait le signe qu'ils ne sont plus maîtres de ce lieu. C'est pourquoi les Andriamasinavalona disaient "qu'ils ne quittent pas le tombeau des ancêtres"(tsy mandalo fasan-drazana).

En résumé, on peut donc dire que les Andriamasinavalona ne pratiquent pas le Famadihana, dans la mesure où ce rituel suppose le déterrement des corps et surtout leur transfert vers un autre tombeau ; cela dit, si les descendants d'anciens Andriamasinavalona enveloppent leurs parents décédés, ils le font à l'intérieur du tombeau sans faire sortir le corps.

Le transfert des "Saints" d'Ambohimanga à Tananarive.

Illustrons ce passage par un exemple historique qui a fait du bruit dans la haute noblesse et dans une bonne partie de la population de l'Imerina.

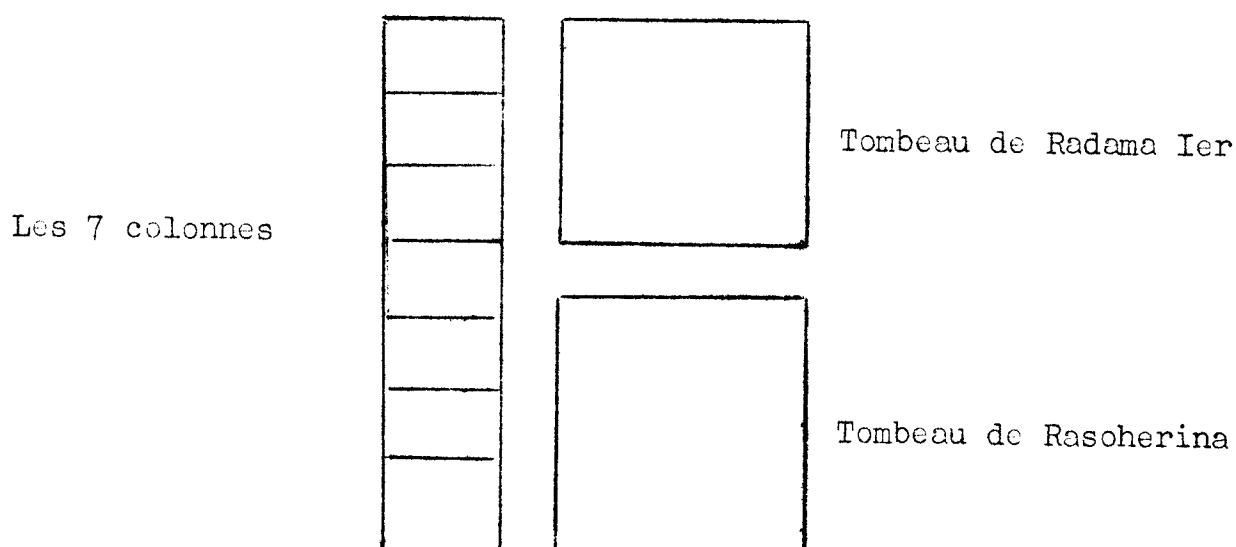
Il s'agit du transfert à Tananarive des "Saints" ou corps des rois enterrés dans leur ancienne résidence d'Ambohimanga localité se trouvant à une vingtaine de kilomètres au Nord de la capitale.

Effectivement, sur l'initiative du général Galliéni, alors Résident Général à Madagascar, les 14-15-16 mars 1897, les dépouilles mortelles des rois merina ensevelies à Ambohimanga et Ilafy furent transportées à Tananarive.

D'après le journal Vaovao Frantsay-Malagasy du 19 mars 1897,(10) il s'agissait en fait d'un grand Famadihana, car

les "Saints" avaient été enveloppés de linceuls avant d'être transportés au tombeau des Rois dans la cour du Palais de Manjakamiedana.

D'après le journal cité, les "Saints" Andrianampoinimerina et Radama II ont été "cachés" dans le tombeau de Radama Ier ; Les "Saintes" Ranaivalona Ière et Ranaivalona II avaient été "cachées" dans le tombeau de Rasoharina, tandis que les autres "Saints" étaient cachés dans le "Fito Miandalana" ou les Sept Colonnes. cf. croquis (en fait, extérieurement on ne voit pas de colonnes mais sept petites maisons froides contigües et en ligne).



-
- (10) Deux numéros du journal Vaovao Frantsay-Malagasy donnent des informations concernant ce transfert des "Saints" à Tananarive :
- N°II en date du 12 mars 1897
 - N°12 en date du 19 mars 1897.

En nous référant aux considérations concernant les Andriamasinavalona qui entendent rester là où ils sont enterrés, dans le royaume de l'Imerina, on comprend facilement que dans le milieu royaliste d'alors, ce transfert des "Saints" avait été interprété comme une injure faite à la royauté et à la tradition de la haute noblesse.

Beaucoup d'hypothèses ont été émises concernant la signification de ce transfert :

D'aucuns considèrent que le général Galliéni et son administration ont fait ce geste pour pacifier les esprits encore trop attachés aux rois ensevelis à Ambohimanga, dont le grand Andrianampoinimerina.

D'autres avancent que ce transfert visait à la désacralisation pure et simple de la royauté.

Enfin, le moins qu'on puisse dire est que ce Famadihana particulier a eu certainement une dimension politique, car le transfert des rois se situait en pleine période de "pacification".

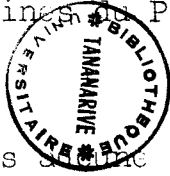
Pour terminer, parlons brièvement du retour de la "Sainte" Ranaivalona III à Madagascar.

On sait que Ranaivalona III, la dernière reine de Madagascar, exilée à la Réunion puis à Alger, "tourna le dos" en 1917 ; la "Sainte" fut transférée à Tananarive en 1939.

Si on se borne aux informations des gens qui ont vécu l'évènement à Madagascar, il ne s'agissait pas d'un véritable Famadihana, car on n'a pas assisté à un enveloppement avec

de nouveaux linceuls.

En effet la "Sainte" n'aurait jamais été sortie de son cercueil, ni au port de Tamatave, ni à son arrivée dans la capitale ; simplement on l'avait cachée avec son cercueil dans le tombeau des Reines du Palais de Manjakamiadana à Tananarive.



Puisque nous n'avons aucune information sur les dispositions prises au départ d'Alger de la "Sainte", nous considérons donc ce retour de la dernière reine comme un simple transfert et non un Famadihana.

Maintenant il nous reste à étudier la pratique du Famadihana dans le groupe chrétien des Hauts Plateaux.

III MALGACHES CHRETIENS ET FAMADIHANA

Ce chapitre est un peu en marge des études successives concernant les grands secteurs que nous venons d'effectuer ; en effet, les Malgaches chrétiens sont disséminés à travers le secteur traditionnel et le secteur occidentalisé.

Nous ne parlerons pas des Malgaches islamisés, car si l'Islam a laissé des traces parmi les populations côtières, notamment dans la côte Sud-Est de l'Ile, il n'a pratiquement pas d'adeptes chez les Malgaches des Hauts Plateaux.

Pour commencer, soulignons d'abord que les populations des Hautes Terres sont parmi les plus christianisées de l'Ile.

En l'occurrence, rappelons que même dans les campagnes les plus reculées, un village du Plateau Central est caractérisé généralement, par la présence d'une église catholique et d'un temple protestant.

Par ailleurs on sait que malgré l'influence non négligeable du christianisme, la pratique du Famadihana persiste encore dans les Hauts Plateaux.

Partant du fait que des familles chrétiennes habitant la zone étudiée pratiquent le Famadihana, nous tâcherons de mettre en relief les positions officielles et officieuses des institutions chrétiennes à Madagascar, concernant le rituel et sa pratique.

Dès 1934, selon Raymond Decary il y avait eu un mouvement de tendance religieuse luttant contre le Famadihana, en l'espèce "l'Union des Compagnons du Salut", petite société

qui "voulut se constituer dans le but de combattre et de détruire la coutume du Famadihana, qu'elle considérait comme antihygiénique et antisociale". (II)

L'auteur ajoute que malgré l'appui de certaines confessions religieuses, cette société a essuyé le veto de l'administration dès sa formation.

Maintenant, centrons le débat sur le point actuel de la question du Famadihana, au niveau du monde chrétien à Madagascar.

De prime abord, force nous est de révéler que l'opinion générale considère le Famadihana comme véhiculant des éléments qui relèvent du paganisme.

Parmi ces éléments non chrétiens, on peut citer le recours au mpanandro dans l'organisation de la cérémonie, les superstitions diverses, notamment la croyance au pouvoir de fécondité possédé par les nattes ayant recueilli les corps, la croyance à la bénédiction et à la protection des ancêtres enfin certaines conduites pendant les veillées jugées contraires à la morale chrétienne.

Ici nous pouvons rapporter les positions respectives des trois principales églises chrétiennes, catholique, protestante et anglicane.

(II) cf. DECARY (Raymond)

La mort et les Coutumes funéraires à Madagascar
Editions G.P. Maisonneuve et Larose 1962 P.79

A/ Le Famadihana et l'Eglise Catholique

Dès le début du XVIII^e siècle, des prêtres ou missionnaires catholiques ont essayé, à différentes reprises, de s'installer en divers endroits de l'Ile ; mais la pénétration massive et officielle des catholiques dans les Hauts Plateaux se situe après l'avènement du roi Radama II (Août 1861).

L'Eglise catholique, par l'intermédiaire des évêques travaillant sur place, a pris des positions sur les coutumes ancestrales, dont le Famadihana.

Les documents officiels et officieux, ainsi que les informations que nous avons recueillies auprès des prêtres catholiques, révèlent que théoriquement l'Eglise Catholique n'est pas contre le Famadihana en tant que coutume funéraire; toutefois elle tient à faire des réserves sur trois points essentiels :

- Sur le plan dogmatique, l'Eglise rappelle qu'elle rejette tous les éléments relevant du paganisme et présents dans le Famadihana, comme la consultation du mpanandro, la superstition sur le pouvoir de fécondité des nattes ayant recueilli les corps des morts, la croyance en la bénédiction des ancêtres.

- Sur le plan économique, l'Eglise Catholique critique les dépenses excessives entraînées par les grands Famadihana.

- L'Eglise Catholique blâme certaines conduites pendant les réjouissances du Famadihana qui, du point de vue de la morale chrétienne, laissent beaucoup à désirer.

Par ailleurs les principales idées-forces de l'Eglise Catholique concernant les coutumes malgaches se trouvent dans le livre du Révérend Père Joseph Gréco intitulé: " Vingt-cinq ans _ de Pastorale Missionnaire - Recueil des principales ordonnances et Directives des Evêques de Madagascar (1931-1957) et quelques décisions du Saint-Siège " (I2)- Chapitre XIX PP. 200-210.

A la page 206 de ce livre, on lit dans un communiqué la synthèse des positions officielles de l'Eglise Catholique à propos des coutumes funéraires dont le Famadihana ; comme ce communiqué important est assez court, nous le reproduisons intégralement :

Communiqué des Ordinaires de Madagascar à tous leurs fidèles (27 novembre 1953)

"Au sujet du culte des morts, nous vous redisons les conseils des Vicaires Apostoliques, les directives plus récentes de plusieurs missions.

Il est tout à fait louable de témoigner à nos défunts notre respect et notre affection. Il est surtout nécessaire de prier, de faire célébrer la Sainte Messe pour le repos de leurs âmes.

Nous vous exhortons vivement à vous conformer à l'Evangile

(I2) Livre publié par l'Imprimerie Saint-Paul
Seine - France 1958

et aux enseignements de l'Eglise pour les enterrements et les famadihana. C'est dans ces manifestations de charité familiale que nous devons nous montrer de vrais chrétiens.

Les coutumes varient suivant les régions. Veillez à éliminer les croyances et les rites superstitieux, ne vous laissez pas entraîner à des dépenses excessives ni à des réunions, manifestations pouvant nuire à la bonne tenue ou à la morale.

Observez avec confiance les consignes plus détaillées de vos Missionnaires, qui désirent uniquement vous aider à honorer les morts dignement et chrétiennement."

Effectivement, depuis 1950 on parle au sein de l'Eglise Catholique de la christianisation de l'institution Famadihana. La notion préalable d'ordre doctrinal consisterait à révéler aux fidèles qu'au lieu de se réjouir, on doit se recueillir dans la tristesse au cours du Famadihana, car les âmes des morts qui peuvent encore souffrir au purgatoire ont besoin de la prière des vivants.

A cet égard, l'"Ami du Clergé Malgache", revue bimestrielle catholique, a publié dans la même année 1950 un article intitulé "Famadihana chrétien". (13). A propos du passage de cet article traitant du Modèle de Famadihana chrétien, on n'exa-

(13) cf. "Famadihana chrétien" in l'Ami du Clergé
Malgache Tome II mai-juin 1950 pp. 203-210
Imprimerie d'Antanimena, Tananarive
Madagascar

gère rien si on rapporte qu'on y parle de la liturgie du Famadihana ; en effet selon l'Ami du clergé Malgache, un Famadihana chrétien dans l'optique catholique devrait comporter les principales caractéristiques suivantes :

-Sauf pour les cas de transfert d'un tombeau assez éloigné dans un autre, le rituel se fera en un jour seulement, et jamais le dimanche, ni un jour de précepte.

-L'organisation d'un Famadihana doit recevoir l'entente préalable du Père de la paroisse ou du catéchiste.

-On doit se rendre au tombeau en portant la croix à la tête du cortège

-Au tombeau les corps doivent être recueillis dans les vatampaty de la paroisse (genre de corbillard) et non pas dans les nattes. Les cris de joie seront remplacés par des cantiques de circonstance et les assistants doivent prier.

-Procession vers l'église avec des prières et des cantiques. Si le Père est là, il y a un office religieux chrétien (messe, sermon, absoute etc...)

-A la maison familiale, le catafalque abritant les corps deviendra pour la circonstance, une chapelle ardente, et on se succèdera par groupes pour y prier. Repas relativement modeste, seulement pour les proches parents.

-Vers deux ou trois heures de l'après-midi, retour en procession uniquement avec un linceul. Prières et cantiques pendant l'ensevelissement, et le tout se termine par un discours chrétien.

Bref, nous dirons donc que l'Eglise catholique a fait un effort sensible, non pas dans la lutte directe contre l'institution, mais dans l'ajustement du rituel à la conception

et à la pratique chrétiennes.

Ces règles théoriques étant posées, d'après les prêtres que nous avons rencontrés au cours de notre enquête, il n'y aurait jamais eu d'interprétation unique, ni dans les différents diocèses, ni dans chaque district.

Pratiquement chaque prêtre responsable d'un district ou d'une paroisse a une certaine latitude dans ses relations avec les fidèles concernant la christianisation du Famadihana.

En l'occurrence, citons qu'un prêtre administrant le district de Miarinavaratra (Betsileo-Nord) est réputé pour avoir adopté une position en flèche contre le Famadihana considéré comme un rite païen. Il paraît qu'il a réussi à faire jurer à ses proches collaborateurs chrétiens de ne plus pratiquer le rituel. Néanmoins, et il nous l'a avoué lui-même, beaucoup de fidèles ne sont pas encore prêts d'adopter cette position extrême.

En dernière analyse, il est donc à retenir que les catholiques continuent toujours, certes sous certaines réserves, à pratiquer le Famadihana.

Voyons maintenant la manière dont l'Eglise Anglicane entend résoudre le problème.

B/ L'Eglise Anglicane et le Famadihana

L'anglicanisme en tant que mission fut introduit à Madagascar en 1864 (cf. le journal Fanasina n° 293 daté du 30 mai 1963).

L'Eglise Anglicane Malgache est rattachée à l'Archevêché de Cantorbéry. Actuellement, à Madagascar elle porte le nom de Eklesia Episkopaly Malagasy (Eglise épiscopale Malgache).

A l'instar des autres missions chrétiennes, l'Eglise Episcopale Malgache a pris des positions concernant certaines coutumes ancestrales.

Le Canon (I4) en vigueur dans l'Eglise Episcopale Malgache porte, au chapitre IV traitant des coutumes ancestrales à proscrire, les principales idées suivantes :

Le Synode Anglican regrette la persistance des chrétiens à pratiquer certaines coutumes ancestrales qui sont des pratiques propres aux non-croyants.

Le Synode interdit certaines coutumes comme le sacrifice d'un bœuf en l'honneur des ancêtres et des idoles.

Par ailleurs, il est interdit de pratiquer des rituels contraires à l'Evangile, entre autres le fanandroana (astrologie), le tromba, le sikidy (géomancie).

Les chrétiens persistant dans la pratique de ces cultes ne pourront être baptisés ou confirmés.

(I4) Il s'agit ici du Canon en vigueur de 1918 à 1959, mais non remanié au moment de notre enquête ; ce Canon est affiché dans les églises anglicanes à Madagascar.

Enfin, signalons que toute infraction aux décisions du Synode concernant ces coutumes ancestrales est, en principe, passible d'excommunication.

Même si le Famadihana n'a pas été attaqué explicitement dans le chapitre VI du Canon, on aperçoit facilement que toutes les pratiques gravitant autour de ce rituel sont interdites.

Deux prêtres anglicans Malgaches nous ont révélé que, tout en condamnant le paganisme dans le Famadihana, ils reconnaissent que les décisions du Synode ne peuvent pas toujours être suivies à la lettre.

Il est presque inutile de rappeler que les fidèles anglicans, à la manière des catholiques, continuent à pratiquer le rituel avec plus ou moins de syncrétisme, dû au mélange des rites chrétiens et du culte des ancêtres.

Avant de terminer la deuxième partie de l'étude, il ne nous reste plus qu'à déplacer notre centre d'intérêt vers les Eglises protestantes.

C/ Les Eglises protestantes face au Famadihana

A l'origine, il y avait à Madagascar différentes missions protestantes, toutefois pour ce qui est de la lutte contre le paganisme dans le Famadihana, elles ont adopté à peu près des positions analogues concernant le rituel ; actuellement le processus d'unification de ces diverses missions est en train de se faire, notamment depuis la célébration du 150ème anniversaire de l'introduction de la Bible dans l'Ile (août 1968).

D'une façon générale, le milieu protestant malgache reproche dans le Famadihana la survivance du culte des ancêtres ou le paganisme.

A ce propos la Mission Evangélique de Madagascar, lors de son Synode de 1964, invitait les pasteurs à ne pas pratiquer le Famadihana, à accepter de ne pas être exhumés après leur mort, à ne pas assister au rituel. De plus, tous les fidèles sont instamment priés de ne pas persister dans la pratique du rite.



Par ailleurs, dans le journal hebdomadaire protestant Fanasina, n°341 (15), sous la plume du Pasteur Gabriel Razafindrakoto, on retrouve les idées directrices des Eglises Protestantes concernant le Famadihana :

- Il est demandé aux Eglises de faire comprendre à leurs fidèles que le Famadihana contient du paganisme.
- Tous les chrétiens et surtout les pasteurs sont invités à ne pas pratiquer le rituel, ni à accepter d'être exhumés ;

(15) Le FANASINA est un journal protestant écrit en langue malgache et dont un exemplaire comprend 4 pages ; le Pasteur Gabriel Razafindrakoto y a fait publier une série d'articles sur le Famadihana.

cf. les numéros 339 - 340 et 341 du mois d'Avril 1964.

Tananarive

ils ne doivent pas non plus assister à un Famadihana, ni considérer le rituel comme une affaire religieuse.

- Face au Famadihana, il faut répondre par l'enseignement de l'anthropologie biblique.

- Il faut corriger les organisateurs de Famadihana vivant dans le paganisme, et excommunier les chrétiens qui persistent dans cette pratique.

- Les chrétiens qui pratiquent le Famadihana "christianisé", (sans recours à la bénédiction des ancêtres mais plutôt centré vers le souvenir), doivent servir d'exemple aux autres.

- Les chrétiens doivent choisir d'être enterrés dans un seul tombeau (cette règle vise la motivation du transfert des corps dans le Famadihana).

- Au sein des Eglises, il faut réserver un jour pour le souvenir des parents décédés.

- Pendant la saison du Famadihana, il est recommandé aux Eglises de publier des articles ou d'organiser des conférences sur la question.

Inutile de dire que toutes ces considérations plus ou moins érigées en règles ne sont pas suivies de la même manière partout. Beaucoup de pasteurs protestants ont choisi de ne plus pratiquer le Famadihana ; cette affirmation est confirmée par nos entretiens avec quelques-uns d'entre eux. Par contre la masse des fidèles protestants se contentent de christianiser le rituel, en chantant des cantiques pendant la cérémonie au tombeau, et surtout en faisant appel à un pasteur pour prononcer un discours.

Ce passage traitant du protestantisme et du Famadihana serait incomplet sans quelques considérations sur l'association dite "Joseph d'Arimathée".

Pendant notre enquête à Madagascar, nous n'avons pas pu avoir des informations sur cette association, toujours est-il que ce sont les Pasteurs Roland de Pury et Rakotozoma qui ont eu l'idée de fonder cette association, en vue de lutter ouvertement contre le Famadihana.

Selon le Pasteur Rakotozoma, dans sa thèse intitulée : "Les coutumes funéraires dans la Bible et le retournement des morts à Madagascar" (cf bibliographie générale), l'association Joseph d'Arimathée (I6) serait composée de tous ceux

(I6) L'appellation de l'association viendrait de l'Evangile selon St-Mathieu 27/57 - 67 , où on raconte que Joseph, un homme riche d'Arimathée après avoir pris le corps de Jésus "l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans un sépulcre neuf, qu'il s'était fait tailler dans le roc". On sait que ce tombeau fut trouvé vide le jour de la Résurrection. Dans ce passage on retient deux idées : Joseph a donné son tombeau neuf réservé pour sa famille ; puis ce tombeau resta vide, inutile de dire qu'on vise ici les Malgaches qui donnent beaucoup d'importance au tombeau.

qui exigeraient d'être enterrés là où ils mourront, et ceux qui voudraient ne pas être retournés.

L'auteur ajoute que les membres de cette association porteraient une croix jaune pour qu'on ne les invite pas à un Famadihana.

Nous tenons encore une fois à souligner que pendant notre enquête nous n'avons ^{pas} pu trouver un seul membre de cette association, malgré notre effort d'investigation.

En dernier lieu, retenons donc que les Eglises Protestantes Malgaches tendent à adopter, sur le plan théorique ou théologique, des positions catégoriquement opposées au Famadihana, mais que dans la pratique le respect ou le non-respect de ces règles varient selon les pasteurs et les fidèles.

Au terme de cette étude différentielle de la pratique du Famadihana dans les Hautes Terres, retenons qu'à travers les diverses zones que nous avons étudiées, et parmi les différents groupes non chrétiens et chrétiens, la pratique du rituel n'est pas près de disparaître, malgré tous les efforts déployés ici et là pour l'éliminer.

Cet état de fait a suscité beaucoup de discussions dans plusieurs/à Madagascar, et même jusqu'au niveau national. Le /milieu moment est donc venu de passer à la partie interprétative de notre étude.✕

T R O I S I E M E P A R T I E

INTERPRETATIONS ET REFLEXIONS

La cérémonie du Famadihana que nous avons décrite, et qui est pratiquée différemment par les divers groupes sociaux, pose des problèmes sur l'évolution globale de la société malgache.

Dans cette dernière partie de notre étude, nous nous proposons donc de faire le point actuel de la question du Famadihana.

Ainsi que nous l'avions signalé dès le début de ce travail le Famadihana placé dans le contexte général du culte des ancêtres forme un tout, dont les éléments ne peuvent être pris isolément. Toutefois dans notre discussion de la question du Famadihana, nous tâcherons de mettre en relief les éléments les plus discutés dans cette institution.

En l'occurrence, disons que les discussions et les interprétations sur le Famadihana se situent actuellement sur plusieurs plans.

D'abord, il y a le problème de l'incidence du Famadihana sur la vie économique-sociale de la société. Ensuite, on sait que le Famadihana pose aussi des problèmes sur les plans culturel et religieux. Enfin il y a lieu de soulever quelques questions d'ordre ethno-historique dans la réflexion sur le Famadihana .

1 . FAMADIHANA ET PROBLEMES SOCIO-ECONOMIQUES

L'aspect économique-social du phénomène Famadihana est le plus discuté. En effet, c'est le côté le plus facilement repérable pour ceux qui sont étrangers au système symbolique traditionnel ; et en tout cas, c'est le point qui intéresse au premier chef tout observateur de l'évolution économique et sociale du pays.

Le présent chapitre comprendra trois sous-chapitres : les dépenses occasionnées par le Famadihana - les activités se rattachant au Famadihana - Réflexions et réformes globales.

A/ Les dépenses occasionnées par le Famadihana

L'estimation des dépenses monétaires et non monétaires diluées dans le Famadihana doit être considérée : d'une part, du point de vue des familles organisatrices du rituel, d'autre part du côté des invités aux différentes cérémonies ; enfin dans une perspective globale on doit évaluer l'influence de ces dépenses sur l'économie nationale.

En ce qui concerne le montant des frais à la charge d'une famille organisatrice d'un Famadihana - type, nous avons déjà signalé dans la première partie, au passage traitant des préparatifs de la cérémonie, les différents postes de dépenses.

Reprenons un à un ces divers postes mais en y affectant des chiffres approximatifs basés sur nos enquêtes .

- Achat des lambamena (linceul) :

.un linceul fabriqué avec des bourr~~et~~tes de soie (landy

vahiny) importées d'Europe, coûte entre 2.000 FMG et 6.000 FMG (rappelons qu'un franc malgache FMG équivaut à un franc CFA soit 2 centimes français). *(situation économique de 1967-68)*
- note voyage note -

.les linceuls fabriqués avec de la soie naturelle ou sauvage (landy be) coûtent chacun entre 10.000 FMG et 30.000 FMG.

Le nombre et la qualité des linceuls achetés pour un Fama-dihana varient selon le nombre des corps à envelopper et la richesse de la famille organisatrice.

- Prix des boeufs et des porcs à abattre :
en moyenne une bête coûte entre 10.000 et 15.000 FMG
- Pour le riz et les boissons, il n'y a pas de chiffres à indiquer, tout dépend de la famille et du nombre des invités.
- Rémunération des musiciens et des danseurs :
.une troupe de flûtistes ou de ~~tromp~~trumpettistes est payée entre 3.000 et 6.000 FMG
.si on fait appel aux Mpihira gasy, il faut compter un minimum de 30.000 FMG pour deux troupes.
- Pour les éventuels corps lointains, le prix du transport est variable selon la distance du tombeau familial par rapport à la tombe provisoire.

Les diverses taxes (1) à payer pendant les formalités admi-

(1) cf J.O.R.M. (journal officiel de la république malgache) du 28 décembre 1960, loi n° 60-013 du 23 décembre 1960, page 2703, fixant les modalités d'assiette et de perception ainsi que les taux maxima de droits et taxes indirects mis à la disposition des collectivités territoriales décentralisées de la République Malgache.

nistratives effectuées à la mairie se ventilent comme suit :

.timbre fiscal à coller sur la demande d'autorisation	1000	FMG
.droit de spectacle	500	"
.droit d'abattage par boeuf	900	"
.droit d'abattage par porc	650	"

- Les frais généraux dépensés pendant les festivités sont à ajouter à tout cela ; de plus on peut y joindre l'achat des parures, le coût des "faire-part" etc...

A la lumière de tous ces postes de dépenses, et en y ajoutant les dépenses non monétaires, on peut avancer qu'un Famadihana-type sans "chanteurs-danseurs", coûte normalement un minimum de 50.000 FMG. Si on fait appel à deux troupes de "mpihira gasy", cette somme peut monter jusqu'à 100.000 FMG.

Les dépenses sont encore augmentées si le Famadihana est organisé après la construction d'un nouveau tombeau, en effet une sépulture classique en pierre coûte un minimum de 250.000 FMG.

Même si la famille qui organise le rituel est, en fait, composée de plusieurs ménages, on ne saurait trop insister sur le poids de la participation à toutes ces dépenses dans le budget de chaque ménage, du moins si on se place dans la rationalité économique occidentale.

A cet égard, rappelons ce que nous avons montré au cours de la deuxième partie de l'étude, à savoir que c'est dans le secteur traditionnel que l'institution Famadihana se manifeste avec le plus d'éclat.

(1) suite...

Titre II. Taxes indirectes mises à la disposition des
communes urbaines et rurales.

chapitre V. Taxes sur les cérémonies coutumières autorisées
(p. 2706)

Pour employer une terminologie économique générale, disons que le secteur primaire est le plus touché par le phénomène Famadihana.

1961-68
Effectivement, le prix d'un Famadihana organisé par une famille, (5 à 10 ménages), varie entre 50.000 et 100.000 FMG. Or le revenu total moyen (monétaire et non monétaire) en milieu rural s'élève à 60.946 FMG par an, soit 12.995 FMG par personne. (2)

D'après ces chiffres, on voit donc que sur le plan économique le coût du rituel pèse dans le budget des ménages organisateurs.

Les dépenses des familles invitées.

Si on se place du côté des familles invitées à un Famadihana les dépenses monétaires et non monétaires ne sont pas non plus négligeables.

En effet, pour ne parler que du secteur traditionnel, on sait que les populations villageoises sont liées par des conventions implicites ou explicites, en ce sens qu'à l'occasion de l'organisation du rituel par un ami ou un parent, tout un réseau de relations doit y participer par des dons divers.

(2) chiffres tirés du Bulletin de l'I.N.S.R.E.: Rapport Patrick François sur les budgets et Alimentation des ménages ruraux en 1962.
cf. Rapport de synthèse p. 35.

Nous savons que les invités apportent des dons en argent ou en nature, quelquefois même des boeufs sont amenés.

En principe, le montant de l'argent apporté par la famille invitée peut varier suivant le degré de relation de cette dernière avec les organisateurs ; mais cet argent pèse généralement sur le budget d'une famille, dans la mesure où elle est souvent invitée à plusieurs Famadihana. Par conséquent, même en donnant seulement 100 FMG à chaque rituel, le total peut être assez élevé si la famille doit assister à une dizaine de cérémonies par semaine ; ce rythme peut être atteint dans certains villages au cours des périodes de pointe de la saison du Famadihana.

A propos des sommes escomptées venant des invités, certains observateurs parlent parfois de la notion d'"industrie du famadihana", à savoir que certaines familles entendent "investir" en organisant le rituel, et en retour elles comptent tirer des bénéfices en totalisant les dons.

Nous croyons qu'il ne faudrait pas trop exagérer l'importance des bénéfices tirés dans un Famadihana, car en vertu de la convention traditionnelle (atero ka alao), la famille bénéficiaire des dons doit encore rendre, avec un surplus, les différents "kao-drazana" lorsque les invités organisent à leur tour des Famadihana.

Ici nous pouvons rapporter le dire d'un riche paysan que nous avons eu l'occasion de rencontrer à Imady : il nous disait qu'en 1967, au cours d'un Famadihana qu'il avait organisé, le total des dons s'élevait à 650.000 FMG, mais le 20 Août 1968, date où nous discussions avec lui il nous révélait que dans la journée

il avait dépensé 30.000 FMG, en accomplissant son devoir d'invité auprès de ses hôtes de l'an passé qui avaient organisé simultanément le rituel.

Un élément des dépenses à mettre en relief, tant du côté des organisateurs de Famadihana que celui des invités, est le /de coût des journées de travail chômées pendant la période du Famadihana.

En d'autres termes, entre les mois de Mai et Septembre, les paysans perdent des heures de travail en accomplissant ici et là leurs devoirs dans les Famadihana.

Même si cet intervalle de temps correspond à la morte saison agricole, vu la totalité des journées de travail perdues qui peut atteindre facilement un mois, ce problème est important sur le plan économique global.

Dépenses au Famadihana et évolution économique globale.

Pour résumer, et en restant dans le cadre de la rationalité économique, disons que parmi les dépenses diluées dans le Famadihana, on relève avant tout une perte d'épargne monétaire par le canal de biens dépensés dans une activité non productive ; puis il y a aussi perte d'épargne travail provenant des journées chômées qui peuvent être consacrées à des travaux d'investissements.

Ces deux épargnes monétaire et travail qui sont économiquement perdues, constituent une perte pour les individus concernés, mais aussi, dans une perspective plus large, pour la

société à la recherche du progrès économique.

Bien sûr, les taxes diverses payées pendant les formalités administratives, lors de la demande d'autorisation, constituent une épargne forcée qui rentre dans le budget de la communauté mais cette épargne est relativement minime devant les épargnes monétaire et travail dépensées.

Dans un pays comme Madagascar, où le problème du développement économique est à l'ordre du jour, le Famadihana constitue objectivement un frein dans l'évolution économique de la société, car il limite l'épargne monétaire et l'épargne travail qui peuvent être affectées à des activités productives. Toutefois, répétons encore une fois que dans ce passage nous insistons seulement sur le côté économique du problème, car il y aurait des réserves à faire lorsque nous considérerons la fonction sociale et les valeurs culturelles véhiculées dans le rituel.

Depuis l'Indépendance de Madagascar (Juin 1960), en vue d'orienter l'élément humain dans le sens du développement économique, l'administration a pris des dispositions aux niveaux régional et national.

En ce qui concerne le Famadihana, il est de règle dans plusieurs sous-préfectures de ne pas délivrer une autorisation de cérémonie à toute personne n'ayant pas acquitté ses impôts.

Effectivement, en vue d'inciter les populations à payer d'abord leurs impôts avant de se livrer aux festivités, une pratique plus ou moins officialisée est appliquée dans certaines mairies rurales, à savoir que le maire ne délivre aucune autorisation de Famadihana tant que le recouvrement des impôts de

la commune n'atteint pas un pourcentage de l'ordre de 90 %,et même plus.

Au niveau national,on a créé le commissariat général à l'Animation rurale et au service civique "en vue de l'accélération du développement et de la participation librement consentie des masses à ce développement..."(cf Bulletin de Madagascar n° 231 p. 700.) (3) Parmi les attributions de cet organisme,on remarque entr'autres les deux préoccupations suivantes :

- " -éveiller la population à la nécessité du développement et à ses exigences,en faisant naître en elle une volonté de progrès.
- aider cette population à organiser sa participation au développement,en incitant les paysans à prendre conscience de leur situation dans la Nation,et des liens qui les unissent à tous les autres nationaux."(cf Bulletin de Madagascar n° 231 p. 703).

Les centres d'animation,mis en place dans chaque sous-préfecture,travaillent à mettre en pratique tous ces principes théoriques.

Pour ce qui est du Famadihana et autres coutumes considérées comme freinant le développement,nous savons qu'un effort d'explication auprès des paysans a été fait dans la sous-préfecture

(3) Bulletin de Madagascar n° 231 Août 1965

Numéro spécial consacré au commissariat général à l'Animation rurale et au service civique pp 699-703

Imprimerie Nationale - Tananarive

d'Ambositra, et probablement cette tentative a été effectuée dans d'autres sous-préfectures.

En l'espèce, le chef de centre et son adjoint, responsables du centre d'Animation d'Ambositra, nous ont rapporté que des discussions vives sur les dépenses diluées dans le Famadihana ne sont pas rares dans les sessions de formation des stagiaires, qui sont en principe d'origine paysanne.

Pour en finir avec ce sous-chapitre, disons que d'une façon générale l'administration, partant de l'idée que le Famadihana est un frein au développement économique, essaie de limiter au maximum la pratique de la cérémonie, et ce par des moyens divers.

Mais remarquons qu'en restant toujours sur le plan économique-social, la limitation et surtout la suppression éventuelle de ce rite ne va pas nécessairement dans le sens des intérêts de certaines couches de la population, en l'espèce les catégories socio-professionnelles dont les activités se rattachent au Famadihana.

B/ Les activités se rattachant au Famadihana

Le Famadihana est une coutume complexe dont l'organisation exige la présence de certains facteurs. Bien sûr, pour qu'il y ait Famadihana, il faut qu'il y ait une famille organisatrice, mais en plus il y a des activités qui rendent possible le rituel.

Aussi, dans l'approche de l'aspect économique du problème, est-il nécessaire de parler des catégories socio-professionnelles exerçant des activités se rattachant au Famadihana.

On sait que dans un Famadihana du type traditionnel, on fait appel aux flûtistes, trompettistes et quelques fois aux Mpihira gasy; d'autre part, l'organisation du rituel suppose nécessairement la consommation de linceuls, donc le recours à tout un réseau d'individus exploitant artisanalement la soie.

En constatant que la position globale de l'administration va dans le sens de la limitation de la pratique du rite, voire sa suppression à long terme, essayons de considérer les conséquences que peuvent en subir les catégories de travailleurs que nous venons d'énumérer ci-dessus.

* Pour ce qui est des artistes traditionnels (flûtistes, trompettistes etc...), la limitation de l'étalement de la saison du Famadihana peut limiter aussi leurs ressources.

Effectivement, même si en nombre absolu les rituels peuvent ne pas diminuer, pour la bonne raison que toutes les manifestations pourraient être groupées en un ou deux mois, ces joueurs ne peuvent pas être partout à la fois, ce qui revient à dire qu'il y aura beaucoup de contrats de travail qu'ils seraient obligés de délaisser.

Néanmoins, le cas de cette catégorie professionnelle n'est pas tellement dramatique, dans la mesure où il s'agit surtout de joueurs occasionnels. En général, ce sont des artistes paysans qui, pendant la morte saison agricole coïncidant avec l'afflux des Famadihana, arrivent à gagner un revenu d'appoint en passant des contrats avec les différentes familles organisant le rite.

Economiquement parlant, ces artistes paysans et occasionnels

pourront donc vivre même si la pratique du Famadihana était limitée, car en étant déjà paysans ils n'auront pas une reconversion à faire.

Dans le même ordre d'idées, disons que la situation des Mpihira gasy, qui sont des chanteurs-danseurs professionnels, n'est pas étroitement liée au nombre de Famadihana autorisés.

En effet, nous avons déjà eu l'occasion de souligner que les Mpihira gasy ne sont pas toujours appelés au cours d'un Famadihana, d'ailleurs ces artistes exercent surtout leurs talents l'année durant sur les marchés, les foires, ou les lieux aménagés comme le stade couvert d'Isotry à Tananarive.

Le problème des fabricants de lambamena .

La limitation excessive ou la suppression brusque du Famadihana, pose un problème assez important si on considère la situation du réseau d'individus vivant de l'exploitation de la soie en vue de fabriquer des linceuls.

L'exploitation artisanale de la soie passe par les principales étapes suivantes : élevage des oeufs de ver à soie qui, après une quarantaine de jours, donnent des cocons ; ces cocons, après leur dévidage fourniront les fils qui seront travaillés à la main sur le métier à tisser. Par ailleurs, signalons que les tisseurs de lambamena se servent aussi de fils de soie tirés des bourrettes importées d'Europe qu'ils appellent landy vahiny (soie étrangère).

Il va sans dire que sur le marché local, le commerce des

linceuls connaît une conjoncture favorable pendant la saison du Famadihana; autrement dit les fabricants de linceuls travaillent pendant toute l'année pour répondre à l'abondance de la demande dans cette période prospère.

Contrairement aux catégories de travailleurs que nous venons de citer, l'ensemble des artisans assurant la fabrication des lambamena vit en général de ce seul métier.

En l'occurrence la suppression ou la limitation brusque du Famadihana peut priver de ressources un certain nombre de familles dans les Hauts-plateaux.

Dans la seule province de Tananarive, les responsables de l'I.M.R.A. (Institut Malgache des Recherches appliquées) évaluent à plus de 10.000 le nombre de familles vivant de l'exploitation artisanale de la soie (élevage, dévidage, tissage).

Les artisans vivant de la soie sont disséminés un peu partout dans la région tananarivienne.

Néanmoins Mahitsy et ses environs sont réputés pour l'élevage du ver à soie. D'autre part, la sous-préfecture d'Arivonimamo est connue pour être le pays des fabricants de lambamena.

Enfin, citons le village d'Ambohibao dans le canton d'Ambatomena (sous-préfecture de Manjakandriana), où nous avons passé quelques jours avec les tisseurs de lambamena.

A Ambohibao, tout le village fabrique des lambamena, la matière brute utilisée est surtout la bourre de soie importée d'Europe, dans toutes les maisons où nous avons été introduit,

il y avait toujours un métier à tisser.

Ce village est en quelque sorte dans une situation particulière, car tous les habitants se considèrent comme appartenant à un même clan, à savoir le clan des Zanakandriandoria (les enfants d'Andriandoria) ; les Zanakandriandoria sont donc spécialisés dans la fabrication des linceuls, de plus selon eux ce métier est une tradition qu'ils ont héritée de leurs ancêtres.

A ce propos, nous avons interrogé plusieurs vieux du village ; ils affirment que depuis longtemps leurs ancêtres ont fabriqué le lambamena, mais qu'ils ignorent l'origine de cette tradition.

Pendant notre passage à Ambohibao, au mois de Juin 1968, les Zanakandriandoria s'appliquaient à la tradition de leurs ancêtres avec une ardeur particulière, il est vrai qu'on était en pleine saison de Famadihana, et les demandes de linceuls étaient abondantes.

Pour ce qui a trait à la fabrication de linceuls, le pays Betsileo possède aussi ses lieux réputés.

Entr'autres, Ambositra avec ses environs comme Sandrandahy et Ambovombe sont connus pour l'artisanat du lambamena. (En passant, rappelons que la ville d'Ambositra passe pour être la capitale de l'art malgache).

Dans le Sud-Betsileo, il est à rappeler également que la région d'Ambalavao (sous-préfecture), avec le marché d'Ambohimamasina, est très connu pour la fabrication de linceuls.

Même si nous n'avons pas de chiffres approximatifs pour

évaluer le nombre de familles vivant de l'exploitation de la soie dans la province de Fianarantsoa, nous croyons que très probablement les 10.000 familles citées dans la province de Tananarive peuvent être retrouvées en pays Betsileo.

Ce passage relativement long traitant des fabricants de linceuls nous montre que l'aspect économique de l'institution Famadihana comporte des éléments assez délicats à maîtriser.

Il ressort de tout cela que toute mesure brusque visant à limiter substantiellement la pratique du rituel peut léser certaines catégories socio-professionnelles exerçant des activités se rattachant à la cérémonie.

A ce sujet, nous avons discuté à Madagascar avec des représentants de milieux responsables tels que les parlementaires, les maires, les journalistes, les fonctionnaires ; la plupart reconnaissent que nécessairement il y aura des groupes lésés si on prend des dispositions allant vers la suppression du Famadihana, mais disent-ils, il y a un problème de reconversion à envisager, notamment pour les fabricants de linceuls ; de plus il y aurait lieu de penser aussi à élargir les débouchés de l'artisanat de la soie.

Par contre du point de vue des artisans intéressés, la suppression du Famadihana signifierait la perte pure et simple du gros de leurs demandes de linceuls, ~~donc~~ la diminution très sensible de leur pouvoir d'achat.

Tous ces points de vue quelque peu contradictoires, ont amené certains à penser à des réformes globales touchant le Famadihana.

C/ Réformes globales

Pour terminer l'examen de l'aspect économique du phénomène Famadihana, nous présenterons trois propositions de réforme visant toutes à une limitation importante de la pratique du rituel.

Dans une perspective globale, l'approche du côté économique de la question laisse apparaître que le secteur primaire est le plus touché dans la perte d'épargne monétaire et d'épargne travail exposée plus haut. On sait que dans le langage économique, le secteur primaire englobe toutes les activités relevant de l'agriculture au sens large. Dans ce passage, nous nous référons donc à l'ampleur du phénomène Famadihana dans ce que nous appelons le secteur traditionnel.

Les trois propositions de réforme qui seront analysées successivement entendent avoir une portée générale. Toutefois elles sont conçues surtout à partir de la réflexion sur le Famadihana en milieu rural.

a.- La réflexion d'un économiste.

Un économiste malgache avec qui nous avons discuté assez longuement de la question, part de la constatation que le Famadihana est un frein objectif au développement économique. Cette constatation est fondée sur les analyses que nous avons présentées à propos de l'épargne travail et de l'épargne monétaire perdues.

Pour pallier aux conséquences néfastes sur le plan économique causées par le Famadihana, l'économiste en question pense donc à un regroupement de toutes les autorisations dans une

période d'un mois seulement. Il s'agirait ainsi d'instituer un mois légal de pratique du Famadihana.

Dans cette perspective, disait-il, les fabricants de linceuls ne seront pas tellement lésés, car le nombre absolu des rituels pratiqués ne sera pas diminué, pour la bonne raison que les rituels ne seront pas supprimés mais groupés.

En dégagant un ou deux mois dans la période creuse comblée par la pratique du Famadihana, cette réforme pourra inciter les paysans à intensifier les travaux collectifs prescrits par les conventions villageoises ou dinam-pokonolona. (4)



Les conventions villageoises sont surtout instaurées par les paysans en vue de réaliser des travaux d'infrastructure dans les communes (routes, ponts, écoles etc...): chaque homme valide habitant la commune ayant adopté un dinam-pokonolona, est tenu d'exécuter gratuitement pour la communauté le nombre de journées de travail inscrit dans la convention.

Effectivement, le gouvernement Malgache, dans l'élaboration du premier Plan Quinquennal (1964-1968) tenait compte de l'importance de la participation des masses rurales dans ce qu'on a appelé l'investissement humain, ou mieux encore l'investissement

(4) A propos des dinam-pokonolona, cf l'article de M.

Henri Raharijaona intitulé "Les conventions du Fokolonolona - Le droit malgache - et le développement rural".
in Bulletin de Madagascar n° 220 septembre 1964
pp 717-740.

"au ras du sol", mis en relief par le Rapport sur le développement publié en octobre 1962. (5)

Ici, signalons qu'au chapitre II de ce Plan Quinquennal, traitant des perspectives financières, sur un volume total d'investissements de 165 milliards de francs (FMG), on escomptait 14 milliards d'investissements humains. (cf Plan Quinquennal 1964-1968 pp 31-35. Document publié par le commissariat général au Plan - Tananarive octobre 1964) .

Cette première proposition de réforme tendant à limiter la période du Famadihana, vise donc à accroître la participation des paysans dans le développement économique et social. Retenons que dans cette proposition la valeur culturelle et la fonction sociale du rituel sont passées sous silence.

b.- L'avis d'un Député du Nord-Betsileo

La seconde proposition de réforme émane d'un Député du Nord-Betsileo.

Effectivement, le milieu parlementaire est préoccupé par les dépenses considérées comme excessives, diluées dans les cérémonies coutumières.

En l'occurrence, ce Député nous a révélé qu'un projet de loi concernant le Famadihana serait envisageable.

(5) L'extrait du Rapport sur le développement traitant des opérations "au ras du sol" est publié par le Bulletin de Madagascar n° 203 avril 1963 pp 351-360 -
Imprimerie Nationale

Le parlementaire en question reconnaît qu'on ne peut pas supprimer tout de suite le Famadihana à l'aide de mesures administratives. Néanmoins, l'idée essentielle sur laquelle repose sa proposition est la limitation des dépenses dans les rituels par des moyens législatifs.

Tout d'abord, il est partisan de la non-délivrance d'une autorisation à organiser la cérémonie, à toute personne n'ayant pas acquitté ses impôts.

Ensuite, il est pour la limitation de la période légale du Famadihana à un mois seulement.

Mais l'originalité de ses propos réside dans l'alourdissement progressif des formalités administratives :

- Si une famille demande l'autorisation d'organiser un Famadihana très simple, c'est à dire, seulement envelopper les corps de ses parents sans réjouissances, elle n'aurait qu'à s'adresser au Maire de sa commune.
- Si une famille veut organiser un Famadihana avec des festivités diverses, notamment l'abattage de boeufs et les veillées accompagnées de musique puis de danses, il lui faudrait alors l'autorisation du Préfet ou du Chef de Province.
- Enfin, si une famille déclare qu'elle va faire appel à des chanteurs-danseurs professionnels pour un Famadihana, elle devrait d'abord demander une autorisation ministérielle, ou même une notification du gouvernement central.

Selon la personnalité qui nous a révélé cette proposition, la plupart des paysans choisirent d'organiser un Famadihana

simple, car d'après lui les ruraux n'aiment pas trop s'engager dans les formalités administratives débordant leur commune.

En fait, cette seconde proposition vise à réduire les dépenses occasionnées par le rituel en incitant indirectement les paysans à pratiquer le Famadihana dans sa forme la plus simple possible.

Autrement dit, dans l'hypothèse où elle sera appliquée, cette réforme entraînera la libération d'une partie de l'épargne monétaire perdue dans les festivités. Il va sans dire que si les réjouissances sont limitées, on consacrera aussi moins de temps dans l'organisation de la cérémonie ; d'ailleurs cette économie de temps entre déjà en ligne de compte dans la réduction proposée de la période légale du Famadihana.

Il semble donc que pour la stratégie globale tendant à maîtriser le phénomène Famadihana dans ses conséquences économiques, cette proposition d'un Député du Nord-Betsileo soit à retenir, du moins si on minimise les aspects culturel et social du problème.

c.- Ce que propose un Député de Tananarive

Une dernière proposition vient d'un Député de Tananarive que nous avons eu l'occasion d'interviewer.

Ce dernier parle, comme le précédent, en tant que parlementaire préoccupé par les dépenses quelque fois excessives entraînées par l'organisation du Famadihana.

Pour ce qui est des dispositions régionales interdisant le

Famadihana à toute personne n'ayant pas acquitté ses impôts, il n'y adhère pas tellement ; en effet, dit-il, l'organisation du rituel peut être une motivation poussant les paysans à beaucoup travailler, et selon l'ordre de priorité dans la logique du paysan les impôts pourraient être réglés après le Famadihana.

Cela dit, ce parlementaire reconnaît que sur le plan économique global, le Famadihana crée des dépenses non productives de biens monétaires et autres, donc il limite les possibilités d'investissements productifs.

A la lumière de tout cela, il estime qu'on ne peut pas supprimer immédiatement la pratique du rituel à l'aide d'une loi quelconque.

Sa proposition viserait à créer une période transitoire. A ce sujet, dit-il, on peut envisager une mesure spéciale concernant le Famadihana.

Selon ce Député, il s'agirait d'appliquer des dispositions particulières pendant une période de temps déterminée. On expliquera à la population que la Nation va entreprendre une opération économique de grande envergure, dans cet intervalle de temps qu'on peut renouveler.

Dans cette ordre d'idées, force est de faire comprendre aux paysans que cette grande opération nécessitera un volume d'investissements important, donc provisoirement il ne faut pas consommer l'épargne monétaire dans des activités non productives comme le Famadihana.

En fait, la tâche importante dans l'application de cette

mesure consisterait à mobiliser l'opinion générale, en essayant d'obtenir l'adhésion des masses rurales à cette opération économique.

Dans sa conclusion, ce parlementaire nous a dit que l'essentiel serait de forger petit à petit dans l'univers des ruraux, un modèle de rechange pour combler le vide créé par la limitation ou la suppression à long terme du rituel.

Par ailleurs, cette personnalité reconnaît que tout effort oeuvrant à la disparition progressive du Famadihana, créera un désavantage pour les groupes sociaux qui exercent des activités se rattachant au rituel. Il faut penser ici aux catégories sociales déjà énumérées comme les artistes et les fabricants de linceuls.

Après avoir formulé la solution classique de la reconversion des artisans lésés, le Député en question pose le problème de la manière suivante :

Le désavantage certain de quelques catégories socio-professionnelles importe-t-il plus que l'intérêt économique global attendu par le pays dans la disparition du rituel ?

Posée sous cette forme l'approche de l'aspect économique du phénomène Famadihana débouche vers des considérations d'ordre politique, car il s'agirait alors de faire un option devant les intérêts contradictoires des groupes sociaux. Quoique le problème posé de cette façon mérite d'être discuté, nous croyons que son approfondissement déborde le cadre de cette étude.

En marge de toutes ces propositions de réforme globale, signalons que certains journalistes malgaches croient en l'effica-

cité d'une campagne d'explication contre le Famadihana, ou une opération anti-Famadihana qui serait à canaliser dans la presse écrite, la radio, voire la télévision.

Effectivement, l'utilisation de ces moyens de communication de masse en vue de pallier aux conséquences économiques de la pratique du rituel, est une solution envisageable.

Un effort dans ce sens est déjà amorcé dans quelques journaux malgaches par la publication d'articles traitant de la question (cf bibliographie générale) ; toutefois il faut reconnaître que pour le moment cet effort a une portée très limitée, car il ne touche pas les paysans dont la plupart ne peuvent pas encore lire des journaux. À cet égard, chacun sait que l'utilisation de la presse écrite pour communiquer avec le monde rural suppose une alphabétisation préalable, mais aussi des moyens de communication permettant la distribution régulière des journaux dans les campagnes.

Au terme de ce chapitre traitant de l'aspect économique et social du Famadihana, il ne serait pas superflu de retenir quelques réflexions.

D'abord, reconnaissons encore une fois que du point de vue de l'économie globale du pays, conçue dans l'optique occidentale, le Famadihana entraîne des dépenses inutiles de biens susceptibles d'être affectés à des activités productives.

Néanmoins, pour les familles organisatrices du rituel, il n'y a pas nécessairement une perte de biens monétaires ou autres, car souvent les frais d'organisation sont couverts par les dons apportés par les invités.

Ensuite, il faut souligner que toute mesure visant à pallier les conséquences néfastes du Famadihana sur le plan économique, doit tenir compte de la situation des groupes vivant d'activités liées à la pratique du rituel.

Enfin, remarquons que si les Malgaches, surtout les paysans, dépensent leur argent dans les cérémonies comme le Famadihana, ce n'est pas parce qu'ils sont toujours irrationnels, mais peut-être parce qu'ils sont plutôt logiques voire rationnels dans leur système de valeurs.

En d'autres termes, toute étude concernant le Famadihana nécessiterait donc la considération d'éléments extra-économiques.

L'approfondissement de ces éléments extra-économiques constituera deux volets, d'une part l'approche de la fonction sociale et des valeurs culturelles véhiculées par le rituel, d'autre part, l'étude de la dimension religieuse du Famadihana.

II. FONCTION SOCIALE ET VALEURS CULTURELLES DU FAMADIHANA

Le fait que les conséquences économiques du phénomène Famadihana ne représentent qu'un aspect du problème, sera notre point de départ.

Dans cet ordre d'idées, il est à reconnaître que si des individus dépensent volontairement leur argent et leur temps dans l'organisation du rituel, c'est que cette institution remplit probablement une fonction dans la vie de leur groupe social.

Au cours de ce chapitre nous tenterons donc de mettre en relief la fonction sociale du rituel et les éléments culturels qui y sont véhiculés.

A/ Fonction sociale du rituel

Signalons d'abord que la fonction religieuse du Famadihana qui est, dans une certaine mesure intégrable dans ce sous-chapitre, fera l'objet d'un chapitre ultérieur, et ceci seulement à cause de son importance.

Cette remarque préliminaire étant effectuée, référons-nous au secteur traditionnel qui est le plus touché par le phénomène Famadihana. A ce propos, il y a lieu de rappeler que la saison légale du rituel se situe dans la période creuse pour les agriculteurs, c'est à dire celle qui succède immédiatement aux récoltes du riz de seconde saison, en ce sens que c'est le moment où le pouvoir d'achat des paysans est relativement élevé.

On sait que le milieu rural n'a guère de loisirs pendant toute l'année ; de plus les paysans n'ont pas assez de possi-

bilités financières leur permettant d'aller se divertir de temps en temps à la ville.

Certes, l'Eglise Catholique, par la voie de sa revue bimestrielle "L'Ami du Clergé Malgache", s'est penchée sur le problème des loisirs à la campagne depuis 1950.

Effectivement, dès cette époque l'idée de loisirs chrétiennement admis a été lancée. A cet égard, on a essayé de donner un relief particulier aux différentes fêtes chrétiennes comme Noël, Pâques et autres.

Toutefois devant l'attachement des paysans aux diverses festivités du Famadihana, nous croyons que pour le moment cet effort n'a peut-être pas donné tout le résultat escompté.

L'hiver, saison où les Famadihana battent leur plein dans les différents villages, est donc très attendu par les paysans, car c'est la période où ils peuvent vraiment se distraire selon leurs habitudes.

Ici on n'insistera jamais assez sur l'effervescence du groupe pendant les réjouissances du Famadihana. Au cours de ces festivités, les jeunes gens trouvent l'occasion de se défeuler dans le domptage des bœufs, dans les joutes oratoires actualisées par les vaky saova, et puis, il faut bien le dire, dans la consommation du vary be menaka, (riz avec beaucoup de graisses), accompagnée parfois de boissons alcooliques de fabrication locale.

Par ailleurs, au cours du Famadihana, les vieux se rencontrent pour discuter de tout et de rien ; de surcroît, c'est le moment

où l'on entend beaucoup de discours abondant en proverbes. Si on sait à quel point les Malgaches apprécient la rhétorique, on comprendra facilement que pour les paysans, écouter un Kabary dans le Lanonana est un véritable délassement.

Si on considère que toute société, pour son fonctionnement normal ou son équilibre, a besoin de loisirs en plus des autres activités vitales, il en résulte qu'une des fonctions du Famadihana dans la vie du groupe serait d'offrir un cadre de loisirs adapté à ses membres. Ce cadre est d'autant plus important pour les paysans qu'il s'appuie sur la tradition, de plus la coloration religieuse y est fortement marquée.

Une autre fonction non moins importante remplie par le rituel pour la vie du groupe, est de maintenir les liens de solidarité entre les membres.



Cette solidarité se rencontre sur deux plans :

D'une part, sur le plan familial, c'est à l'occasion d'un Famadihana qu'on a le plus de chance de rencontrer tous les parents dispersés dans divers points de l'Ile. En effet, de toutes les réjouissances familiales, le Famadihana est certainement celle qui arrive à grouper le plus de membres de la famille. C'est souvent au cours de l'intense activité sociale des festivités que se font les présentations des nouveaux membres de telle ou telle branche de la famille ; il s'agit surtout ici des gendres et des brus dont les mariages n'ont pas pu réunir le gros des membres de la famille. Enfin, il faut surtout souligner que par le principe même de la participation collective aux dépenses matérielles, l'organisation du rituel tend à revivifier implicitement les liens familiaux.

D'autre part, au niveau du groupe villageois, ou encore sur le plan des relations extra-familiales tout court, le Famadihana active la cohésion entre les individus par le principe des obligations ou des prestations à rendre.

Effectivement, nous savons que dans certains endroits, l'organisation d'un Famadihana est une affaire qui concerne tous les habitants d'un même village.

A ce propos, on ne saurait trop insister sur le fait que l'organisation d'un Famadihana est reconnue par le groupe comme étant un honneur et un prestige pour la famille organisatrice. Cette reconnaissance d'un honneur et d'un prestige qui est partagée par la famille intéressée suppose la solidarité sur le plan symbolique, ou la participation collective à une même échelle des valeurs.

En dernière analyse, nous osons donc avancer qu'en plus de sa dimension religieuse qu'on analysera ultérieurement, le Famadihana remplit une fonction sociale dans la vie du groupe, surtout en milieu rural.

Cette fonction sociale est cristallisée par le cadre de loisirs adéquat, la solidarité matérielle et la cohésion symbolique véhiculés par le rituel.

Il va sans dire que toute suppression à court ou à long terme de ce rituel nécessiterait la présence d'un modèle de rechange, car nous croyons que la mentalité du groupe supportera difficilement le vide non comblé par la disparition du Famadihana.

B/ Les valeurs culturelles dans le Famadihana

Pour commencer, nous osons avancer qu'en dépit de ses conséquences économiques néfastes et des autres réserves à faire, le Famadihana, en tant que coutume funéraire ou même en tant qu'usage tout court, constitue un élément de culture à ne pas détacher de la civilisation malgache.

Mais en marge de la place quelque peu discutable qu'occuperait le Famadihana dans la culture malgache en général, il nous est loisible d'isoler certains éléments présents dans ce rituel et qui peuvent être considérés comme des valeurs culturelles utiles à conserver.

D'abord, nous savons que la pratique du rituel garde un rapport étroit avec la pratique du Fanandroana ou l'astrologie malgache. Précisons tout de suite, pour écarter toute équivoque, que nous ne voulons en aucun cas émettre dans ces lignes un jugement de valeur qui serait pour ou contre le Fanandroana.

Nous nous proposons seulement d'insister sur le fait que cette astrologie rudimentaire représente une approche du ~~cosmos~~ tentée par les Malgaches d'avant l'arrivée de la civilisation occidentale ; bien sûr, cette tentative a été élaborée à partir des instruments intellectuels qu'ils avaient alors entre les mains.

Loin de nous l'affirmation gratuite qui consisterait à dire que sans le ~~Famadihana~~ il n'y aurait plus de Fanandroana. Néanmoins nous supposons que le Famadihana et le tombeau constituent dans une large mesure, les terrains privilégiés où s'applique cette astrologie traditionnelle.

Nous ne tenons à prôner ni la perpétuation de la pratique du Fanandroana, ni sa disparition totale, toutefois nous pensons que cette astrologie traditionnelle, en tant que système de connaissance et d'interprétation du mouvement des astres, système conceptuel imparfait certes, mais ayant servi dans une période de l'histoire malgache, devrait être conservée, ne serait-ce que dans les livres.

Or, à notre connaissance, en dehors des vulgarisations retrouvées ici et là, il n'y a pas encore de travaux de recherches assez élaborés traitant de ce sujet, surtout de ses applications dans le Famadihana, la mort et le tombeau qui constituent, redisons-le encore, le terrain d'élection du Fanandroana.

Force est donc de retenir actuellement qu'avant toute disparition éventuelle du Famadihana, il est urgent d'entreprendre une étude approfondie du Fanandroana avec ses diverses applications.

Ensuite, ainsi que nous l'avons montré dans la partie descriptive de ce travail, à l'occasion d'un Famadihana on retrouve des éléments assez importants relevant du folklore. En l'espèce, citons les chansons spontanées comme le vaky saova, le rango, le rija, mais aussi la danse et la musique traditionnelles.

Bien entendu, le Famadihana n'est pas le seul théâtre de ces éléments folkloriques. Chacun sait qu'à Madagascar, ce ne sont pas les manifestations folkloriques qui manquent, parfois même elles sont à but lucratif.

Par contre, en ce qui a trait aux chansons spontanées, comme le vaky saova, nous pensons que c'est seulement au cours des

Famadihana et à l'occasion des circoncisions dans le cadre traditionnel - phénomène tendant à se raréfier car avec le développement de la médecine dans le pays, la circoncision se fait de plus en plus par l'intermédiaire du médecin - que les jeunes gens sont en situation pour exécuter authentiquement ce genre de chanson.

Par ailleurs, pour ce qui est de la musique traditionnelle, remarquons que la musique créée par la flûte rudimentaire fabriquée avec une tige de bambou, donne l'occasion de produire un genre original tendant à être difficilement trouvable hors des manifestations comme le Famadihana.

Afin de clore ce passage traitant des éléments présents dans le rituel et qui relèvent du folklore, disons que le Famadihana offre des matériaux importants pour des recherches en musicologie. (6)

Enfin, en parlant des éléments culturels qu'on rencontre dans les réjouissances du Famadihana, nous commettrions une lacune impardonnable si nous ne citions pas le Kabary (discours).

Nous avons déjà souligné à maintes reprises que l'art de bien parler avec des proverbes constitue une valeur importante dans l'univers des Malgaches.

(6) A Madagascar, on commence à sentir l'urgence de la préservation des éléments folkloriques qui risquent de disparaître ; notons que le Ministère de l'Information, du Tourisme et des Arts traditionnels, travaille dans ce sens.

A ce sujet, nous n'avons pas l'outrecuidance de dire que c'est uniquement au cours d'un Famadihana qu'on fait des discours à Madagascar ; néanmoins nous tenons à préciser que c'est à l'occasion de cette manifestation qu'on relève des discours émanant vraiment de la mentalité paysanne.

Ici nous ne pouvons pas nous empêcher de citer le Nord-Betsileo, où au cours de nos enquêtes, nous avons entendu des Kabary meublés de proverbes dont certains ne sont pas toujours rapportés dans les documents écrits.

A ce propos, si Ambositra, la plus grande ville du Nord-Betsileo est réputée pour être la capitale de l'art malgache, l'art rhétorique contribue certainement à cette réputation.

Les Lanonana des Betsileo du Nord constituent donc un champ d'investigation assez riche, pour une remise à jour de la littérature sur les Kabary et les proverbes, littérature qui tend à se fossiliser par manque de renouveau.

En plus de sa fonction sociale que nous venons d'analyser, des valeurs culturelles qu'elle comporte, l'institution Famadihana a aussi une signification religieuse, dans la mesure où on part du système symbolique traditionnel au sein duquel il est de mise d'espérer la bénédiction et la protection des ancêtres en organisant le rituel.

Afin de mieux saisir la dimension religieuse actuelle du Famadihana et l'ampleur des discussions sur ce sujet dans le milieu chrétien à Madagascar, il ne serait donc pas de trop d'ouvrir un chapitre où nous confronterons le culte des ancêtres - dont le Famadihana est une expression ou une survivance - et le culte du Christ (christianisme).

III. CULTE DES ANCETRES ET CULTES DU CHRIST
DIMENSION RELIGIEUSE DU FAMADIHANA

Ce chapitre qui traitera de la confrontation diachronique du culte des Razana (ancêtres) et du culte du Christ, entendons du christianisme, a un double but :

- Faire apparaître toute la signification religieuse du Famadihana en tant qu'il est une expression ou une survivance du culte des ancêtres.
- Mieux comprendre toutes les positions des confessions chrétiennes déjà traitées, puis cerner étroitement le sens du débat sur le Famadihana actuel au sein du milieu chrétien malgache.

Avant de commencer cette phase de l'étude où nous parlerons de la dimension religieuse du Famadihana, et afin d'écartier toute équivoque, donnons d'abord quelques précisions sur ce que nous entendons par religion dans le développement qui va suivre.

Il va sans dire que dans ce passage nous n'avons pas la prétention de présenter une conception originale de la religion; seulement dans le but de nous donner des points de repère, nous reprendrons quelques idées-forces des maîtres de la sociologie française en matière de définition de la religion.

Aussi dirons-nous avec Durkheim (7), et beaucoup d'autres

(7) cf DURKHEIM (Emile). Les formes élémentaires de la vie religieuse . Le système totémique en Australie
4e Edition . P.U.F. Paris 1960.

après lui, que l'élément constant retrouvé dans presque toutes les religions est la distinction entre le sacré et le profane.(8)

Il est entendu que le caractère sacré n'est pas uniquement l'apanage d'un être supérieur ou d'un homme déifié ; en effet dans les diverses religions connues, presque tous les objets de la nature ont pu être considérés, par telle ou telle société, comme sacrés ou réceptacles du sacré et par là même objets de culte.

La notion de profane engloberait tout ce qui est impur ou opposé au sacré. En d'autres termes, disons que le profane est constitué par tout ce qui est à la portée du commun des mortels, tandis que la communication directe avec le sacré est généralement réservée aux initiés.

Un autre élément non moins constant dans les religions est le caractère social du fait religieux, autrement dit, sans négliger le coefficient individuel dans la religion, il est à signaler que toute religion a une dimension collective.

En l'occurrence, retenons quelques réflexions d'ordre pratique concernant la religion :

L'équilibre de l'univers spirituel qui suppose la séparation entre le monde sacré et le monde profane nécessite l'existence, parmi le groupe, d'intermédiaires assurant les relations

(8) Cette distinction entre le sacré et le profane est reprise et complétée par M. Bastide Roger dans son livre : **Eléments de sociologie religieuse** . Armand Colin Paris 1947.

entre ces deux pôles. Les intermédiaires ou le clergé d'une religion donnée peuvent être plus ou moins organisés.

Par son caractère social et sa nature symbolique, la religion peut être un élément de cimentation ou de contestation des structures sociales d'une société donnée. Autrement dit toute religion n'est pas nécessairement compatible avec n'importe quelle structure sociale.

Maintenant, il est temps de présenter le culte des ancêtres comme religion.

A/ Religion des ancêtres et profondeur historique du Famadihana

Nous n'épuiserons pas dans ce sous-chapitre toutes les manifestations religieuses des Malgaches avant l'arrivée du christianisme à Madagascar (vers le début du 19^e siècle). Toutefois nous insisterons encore une fois sur le fait que le culte principal des Malgaches, dans le courant du 19^e siècle, s'adressait aux Razana ou ancêtres ; nous verrons que cet état de fait n'a pas totalement changé à notre époque.

Le culte des Razana que nous appellerons razanisme était présent dans toutes les tribus malgaches, certes avec des pratiques et des formes variées mais qui n'altéraient pas le fond commun. Les Hautes-terres, pays des Morina et des Betsileo n'ont pas échappé à cette présence générale du razanisme.

Dans le razanisme, les Razana et ce qui les entourent constituent le monde du sacré ; tout ce qui est éloigné des Razana

retraiterait dans le monde du profane. (9)

Pour le razanisme la liaison entre le sacré et le profane est assurée par différents intermédiaires comme les Mpanandro, les Mpamosavy (sorciers), les Mpitahiry sampy (gardiens d'idoles), et toutes les sortes d'olo-masina (personnes sacrées"généralement ce sont des possédés par certains esprits).

Malgré le coefficient individuel qu'on peut déceler chez les personnes en crise de possession ou l'apparition des ancêtres dans les rêves, le razanisme est avant tout à caractère social ou collectif.

En nous limitant à notre champ d'études, à savoir les Hauts-plateaux, montrons que la dimension collective du razanisme se manifestait sous la période monarchique en Imerina sur deux plans:

(9) Il y a quelques précisions à faire pour la notion de Zanahary (créateur) :

Si Zanahary est considéré comme adéquat au Dieu de la Bible (nouveau testament), il appartient au domaine religieux mais dans l'univers du razanisme on ne peut pas dire qu'il s'intègre au monde du sacré.

Si Zanahary est compris comme l'être (ou les êtres) immédiatement supérieur aux ancêtres lointains, malgré certaines réserves à faire sur le plan ontologique, il n'est pas à exclure du domaine sacré du razanisme constitué par les Razana et ce qui les entourent. cf développement dans les pages suivantes avec la note n° 11.

- Au niveau national, le peuple entier pouvait demander la bénédiction des ancêtres royaux. C'était la personne même du Roi ou son représentant qui priait pour le peuple auprès des "Douze rois qui règnent" (Ny Roa ambin'ny folo Manjaka). (10)

- Au niveau familial le père de famille s'adressait aux ancêtres familiaux et cela exclusivement pour le bien des seuls membres du groupe domestique. Ce culte familial se faisait au zoro firarazana (coin des ancêtres), ou au tombeau ; dans cet ordre d'idées, le Famadihana d'alors peut être considéré comme un culte familial.

Dans ce chapitre, nous nous référons souvent à l'histoire de l'Imerina, et non pas celle du Betsileo, cela parce que vers la fin du 18^e siècle les royaumes Betsileo étaient déjà soumis à la monarchie merina.



En tenant compte de notre acception du mot religion, et à la lumière de cette première présentation du culte des ancêtres, on peut donc avancer à juste titre que le razanisme de la période pré-chrétienne à Madagascar est une religion à part entière.

Certes, beaucoup d'auteurs christianisants ont essayé de minimiser l'importance du culte des Razana comme religion, en soutenant que, même avant l'arrivée du christianisme, les Malgaches auraient déjà reconnu un Dieu créateur au sens de la Bible dans le Zanahary ou Andriananahary.

(10) Rappelons encore une fois qu'il ne s'agit pas de douze Rois, mais de tous les souverains merina qui ont régné avant le Roi Andrianampoinimerina (vers 1787-1810).

Au début de la première partie de ce travail nous avons déjà effleuré cette question, ici nous tenons encore à souligner que dans le système symbolique des Malgaches, Zanahary (l'être ou les êtres) (11), immédiatement supérieur aux ancêtres lointains n'est pas nécessairement adéquat au Dieu de la Bible.

En admettant l'hypothèse où Zanahary et le Dieu de la Bible se recouvrent, même si les ancêtres lointains et les entités floues sont les plus sacralisés, pratiquement beaucoup de cultes s'adressent directement aux ancêtres proches des vivants.

A titre documentaire, citons entr'autres deux auteurs qui ont discuté l'interprétation christianisante des termes Zanahary et Andriananahary ; il s'agit de Renel Charles dans son livre intitulé "Ancêtres et Dieux", et M. Louis Michel dans l'ouvrage relativement récent traitant de "La religion des anciens Merina". (cf bibliographie générale).

La présentation de l'univers spirituel avant l'arrivée du christianisme de la population qui nous préoccupe serait incomplète, si nous ne parlions pas des idoles sacrées (sampy Masina).

En fait les Sampy Masina Roa ambin'ny Folo, c'est à dire l'ensemble des talismans royaux, étaient pour la plupart rat-

(11) Zanahary ou Andriananahary peut vouloir dire un être ou des êtres, car dans la grammaire malgache il n'y a pas de signes distinctifs entre les noms au singulier ou au pluriel; d'ailleurs le genre aussi n'est pas explicité; tout dépend du contexte, en effet certaines invocations parlent de Zanahary lahy (masculin), Zanahary vavy (féminin).

tachés à des événements quelconques au cours des règnes des rois défunts. Certains de ces talismans étaient même inséparables des souverains. En l'espèce, l'Histoire rapporte que le roi Ralambo (début du XVII^e siècle) ne se séparait pas de l'idole Kelimalaza, d'autre part le talisman Manjakatsiroa ne quittait jamais le Roi Andrianampoinimerina.

Nous considérons donc que le culte de ces talismans royaux s'inscrivait toujours dans le cadre du culte des ancêtres royaux, autrement dit ce culte des idoles est intégrable dans le razanisme, certes du point de vue ontologique il y aurait des réserves à faire car les idoles ou les talismans sont des entités non adéquates aux Razana.

- Razanisme et structures sociales

En tant que religion, le razanisme jouait un rôle important dans l'équilibre social de la société monarchique des Hautes-Terres jusqu'à la première moitié du 19^e siècle.

Rappelons que la monarchie merina contrôlait les royaumes betsileo depuis la fin du 18^e siècle.

Sous la royauté merina, la hiérarchisation de la société globale étendue aux morts, le système des castes régissant la société des vivants, sont des structures sociales qui ont été cimentées par le razanisme, alors religion dominante.

Malgré les différentes tentatives d'évangélisation entreprises par les missionnaires européens, dans la période qui nous préoccupe, le razanisme était en quelque sorte une religion d'état

pour le royaume merina.

Avant la conversion de la Reine Ranaivalona II au christianisme (1868), en Imerina le roi était censé détenir son pouvoir des ancêtres royaux.

A ce propos, M. Alain Delivré, dans sa thèse traitant de l'interprétation de l'Histoire des Rois d'Imerina, écrit la phrase-clé suivante : "...le souverain était toujours considéré comme le remplacement des ancêtres royaux ; tout acte de souveraineté était appuyé sur un rappel des ancêtres, parfois même fondé sur l'une ou l'autre de leurs déclarations." (12)

Le Fandroana ou le Bain royal (13), qui était alors la fête nationale, avait parmi ses multiples significations, le sens de la communication avec les ancêtres, et ce par l'intermédiaire du souverain qui se baignait suivant tout un cérémonial et en exécutant les invocations traditionnelles. En l'occurrence, au cours de son bain le souverain prononçait entre autres la formule suivante : " Dia ho masina anie aho " (Que je sois sanctifié).

La personne du roi considérée comme proche du monde sacré des ancêtres royaux était elle-même sacralisée. Cette sacralisation est mise en relief dans les coutumes relatives à la

(12) cf Delivré (Alain). Interprétation d'une tradition orale. L'histoire des Rois d'Imerina p. 256

Thèse de 3^e cycle. Faculté des Lettres Paris 1967

(13) cf Molet (Louis). Le Bain Royal à Madagascar.

Imprimerie Luthérienne - Tananarive 1956

mort du roi.

A cet égard, nous ne reviendrons plus sur la terminologie particulière employée à la mort du souverain (cf sous-chapitre Famadihana et castes). Mais en passant retenons que pendant la période de deuil suivant la mort du roi les sujets étaient tenus d'observer certaines règles.

Beaucoup d'ouvrages comportent des descriptions de funérailles grandioses des rois dans l'ancien temps. En effet, lorsqu'on "cachait" les rois merina, on leur faisait "porter" un nombre exorbitant de linceuls ; par ailleurs la tradition veut que le cercueil du "Saint" soit fabriqué avec des piastres d'argent fondus.

°
° °

Le razanisme, religion dominante sous la monarchie merina sous-tendait aussi le système des castes. (Pour la présentation des castes nous nous bornons au travail effectué dans le sous-chapitre intitulé Famadihana et castes).

D'abord, rapportons que selon la tradition, confirmée par certains écrits, à la mort du roi et de certains membres de la haute noblesse, on sacrifiait des esclaves sur lesquels devaient reposer dans la tombe les corps de leurs maîtres, (lafika). Cette coutume du lafika retrouvée aussi bien en Imerina que chez les Betsileo, révèle la croyance en la continuation de la structure sociale terrestre dans le monde des ancêtres.

Par ailleurs, rappelons qu'il existe certaines coutumes funéraires spécifiques à la haute noblesse, cette question ayant

été traitée dans les pages précédentes.

Il est à remarquer que si les règles relatives à la mort du roi n'existent plus aujourd'hui du fait de la chute de la royauté, les coutumes funéraires spécifiques à la haute noblesse sont encore en vigueur dans certaines familles descendant des castes nobles.

Pour terminer cette approche de l'incidence du razanisme sur les structures sociales, citons que la famille comme base élémentaire du système social avait aussi ses cultes particuliers, dirigés par le chef de famille.

Dans la mesure où le Famadihana suppose avant tout la communication avec les ancêtres familiaux, nous le classerons sous la rubrique culte familial, qui n'est rien d'autre qu'un aspect particulier du razanisme.

A ce sujet, nous ne répéterons plus toutes les motivations exposées plus haut, et qui consistent en la croyance à la force possédée par les Razana (Hasin-drazana), notamment leur pouvoir de bénédiction.

Les traces de razanisme présentes dans les différentes étapes du rituel, se manifestent avec un éclat particulier dans une expression souvent entendue à la fin d'un Famadihana ; effectivement, après la cérémonie au tombeau, les invités au rituel ont l'habitude de dire à la famille organisatrice la phrase suivante : "Dia onera ny lany e ", ce qu'on peut rendre en français par : " que vos dépenses vous soient restituées."

Pour peu qu'on réfléchisse sur le sens profond de cette

expression, on s'aperçoit qu'elle renvoie à tout un système de croyances.

A savoir, on reconnaît d'un côté qu'on a fait des dépenses pour l'organisation du rituel, mais d'un autre côté on croit que toutes ces dépenses constituent une espèce d'investissement. Dans cet ordre d'idées, l'investissement à un Famadihana serait, en quelque sorte, un investissement sacré ; en effet l'organisateur du rituel qui "investit", escompte la bénédiction des Razana et leur protection dans ses entreprises à venir.

Pour ouvrir une parenthèse, disons que sur le plan formel, et dans la mesure où toutes les religions se valent, cet "investissement sacré" de l'organisateur de Famadihana est à mettre en rapport avec l'acte du chrétien dans sa participation matérielle à une oeuvre christianisante, notamment la construction d'un temple ou d'une église, la quête etc...(14)

Maintenant interrogeons-nous sur la profondeur historique du rituel.

(14) Certes l'investissement de l'organisateur de Famadihana et celui du chrétien ne sont pas exactement de même nature, car pour le premier il s'agit d'un investissement à court terme dans la mesure où on escompte la récompense immédiatement sur terre ; tandis que pour le second la récompense arrivera seulement après la mort. Néanmoins sur le plan formel et au niveau de la rationalité économique les sommes dépensées dans les deux cas peuvent être mises en relation.

- Profondeur historique du Famadihana

Le Famadihana qui est, comme nous venons de le montrer, un genre particulier du culte des ancêtres, aurait dû être un rituel de pratique courante dans la période monarchique où le razanisme dominait l'univers spirituel des Malgaches.

Malheureusement, peu de documents parlent de la profondeur historique du Famadihana, problème qui pose beaucoup de questions sans réponses.

A notre connaissance, trois auteurs seulement ont avancé des dates relatives à l'origine du Famadihana à Madagascar.

Le premier, le révérend John Haile (15), au moment où il écrivait, c'est à dire en 1892, affirmait que l'origine du Famadihana remonterait à 100 ans, à savoir vers 1792, sous le règne du Roi Andrianampoinimerina.

Nous ne rejetons pas a priori cette date avancée concernant l'origine du Famadihana, mais nous pensons qu'elle est très discutable dans la mesure où l'auteur se contentait de l'affirmer sans fournir ni explication, ni une source quelconque.

Deux autres auteurs situent l'origine du Famadihana au règne de Ranavalona Ière (1828-1861).

(15) HAILE (John) Rev. "Famadihana, a Malagasy Burial Custom". in the Antananarivo Annual Vol. IV 1889-1892 pp 406-416 - L.M.S. Press Tananarive 1892.

Précisément, dans le livre de Jean Carol intitulé "Chez les Hova (Au pays Rouge) " (16), où l'auteur a traduit les manuscrits d'un lettré malgache, on lit dans le chapitre IV traitant des coutumes et traditions que la coutume Famadihana daterait de Ranavalona Ière.

D'autre part, dans l'ouvrage d'Hugues Berthier parlant des "Notes et impressions sur les mœurs et coutumes du peuple malgache" (17), on lit à la page 162 la phrase suivante : "D'après certains indigènes, la coutume du famadihana daterait seulement du règne de Ranavalona Ière (1828-1861)."

Selon les trois auteurs précédents, le rituel serait donc d'une origine ou d'une pratique relativement récente.

Sur ce sujet, reproduisons encore une dernière information relevant de ce que les Malgaches appellent "lovan-tsofina", littéralement "héritage des oreilles", qui veut dire en fait tradition orale.

Une tradition orale que nous avons pu entendre lors de notre enquête rapporte que sous le règne de Radama Ier (1810-1828), on pratiquait le Famadihana.

En effet, l'Histoire rapporte qu'avant de "tourner le dos"

(16) CAROL (Jean). Chez les Hova (Au pays Rouge)

Editions Paul Ollendorff Paris 1898 - 431 pages

cf. p. 150 : le mamadika

(17) BERTHIER (Hugues). Notes et Impressions sur les mœurs et coutumes du peuple malgache.

Tananarive 1933 - 177 pages.

le Roi Andrianampoinimerina légua à son fils Radama Ier sa dernière pensée politique : "Ny riaka, no valamparihiko" ("la mer est la limite de ma rizière", c'est à dire mon royaume). cf Histoire de ~~Madagascar~~ de M. H. Deschamps page 126 op. cité.

Fidèle à la tradition des ancêtres, le jeune Roi Radama Ier, accomplit donc cette recommandation de son père. Chacun sait qu'il fut le plus grand conquérant des souverains merina, car il est allé faire des expéditions jusqu'à la côte.

Et la tradition raconte qu'il était de règle de ramener en Imerina les corps des soldats morts pendant ces expéditions dans les régions côtières. Autrement dit, on assistait alors à des Famadihana, qui se faisaient certes dans des circonstances particulières.

A la lumière de ces documents écrits et oraux, on peut donc supposer que pendant le 19^e siècle le rituel Famadihana était déjà pratiqué en Imerina. Mais nous irons encore plus loin en avançant que rien ne prouve la non-pratique de ce rituel dans la période antérieure.

Si le razanisme était le culte principal en Imerina depuis l'aube de la royauté (vers le XVI^e s.), et si le Famadihana est reconnu comme étant un aspect particulier de cette religion, en tant que culte des ancêtres familiaux, le commencement relativement récent de la pratique de ce rituel, relaté par les documents cités tout à l'heure ne paraît pas indiscutable.

A propos de la rareté des documents parlant du Famadihana au temps du razanisme comme religion dominante, nous tenons à faire les remarques suivantes :

Avant le règne de Radama Ier (1810-1828), tous les documents étaient écrits en caractères arabes (arabico-malgache).

En effet, l'écriture arabico-malgache fut introduite en Imerina par quelques scribes Antemoro (18) appelés par le Roi Andrianampoinimerina.

Comme vers 1818, il n'y avait à peu près que six personnes sachant lire et écrire l'arabico-malgache (19), on comprend que la société merina d'alors ne se servait pas tellement de documents écrits.



D'autre part, l'écriture introduite en Imerina sous le même Roi Radama Ier n'était maniée, tout au moins au début, que par certains privilégiés issus de la noblesse.

Cette non-diffusion de l'écriture explique le fait que quelques documents écrits d'alors tendent à confondre l'histoire nationale avec les traditions royales. Notamment, on écrivait essentiellement des récits concernant les souverains et la haute noblesse ; or justement, nous avons vu que la maison royale et la haute noblesse ne pratiquaient pas le Famadihana, pour des raisons surtout politiques.

Nous pensons donc que si on regarde la période d'avant le 19^e siècle, rien ne prouve la non-pratique de cultes familiaux

(18) Antemoro : tribu du Sud-Est de Madagascar, connue pour avoir subi une influence arabe prononcée, les Antemoro ont diffusé dans l'Ile l'écriture arabico-malgache et les règles de l'art divinatoire.

(19) cf. VALETTE (Jean). Etudes sur le règne de Radama Ier
84 pages - Imprimerie Nationale Tananarive 1962.

comme le Famadihana dans le reste de la société, même si les documents attestant ce fait nous manquent maintenant. Certes, en ce temps là le Famadihana n'était qu'un culte parmi tant d'autres adressés aux ancêtres familiaux, et on peut supposer qu'à cette époque, vraisemblablement, il n'a pu atteindre sa dimension actuelle.

La société monarchique merina, avec une civilisation à castes, dominée par le razanisme, cadre idéal des communications avec les ancêtres comme le Famadihana, va subir tout au long du 19^e s. un processus d'acculturation qui a connu des hauts et des bas.

B/ Razanisme et christianisme

Le phénomène d'acculturation ayant mis en confrontation le razanisme et le christianisme va faire du Famadihana le principal refuge du culte des ancêtres, étant entendu qu'il est une expression particulière de ce culte.

Afin de mieux saisir encore la place du Famadihana devant le développement actuel du christianisme, tâchons de mettre en relief dans ce passage les étapes essentielles de ce processus d'acculturation.

Le culte des Razana, religion qui assurait l'équilibre social en Imerina, va donc rencontrer dans la première moitié du 19^e siècle la civilisation européenne canalisée par les missionnaires chrétiens.

Le Roi Radama I^{er} (1810-1828) qui, rappelons-le, contrôlait presque toutes les Hautes-terres, notamment les royaumes betsileo, était connu pour son désir d'ouverture vers la civilisation européenne.

Ce jeune Roi avait des Européens parmi ses conseillers tels l'écossais Hastie et le français Robin qui lui révélèrent directement les valeurs européennes.

A partir de 1818, Radama Ier ouvrira donc la porte de son royaume aux missionnaires chrétiens qui vont activer le développement de l'enseignement et de la technique dans son pays. Toutefois, cette attitude du Roi est à comprendre comme un geste politique et non comme une préoccupation religieuse quelconque, car l'Imerina était encore en pleine époque du razanisme dominant.

Dans ses "études sur le règne de Radama Ier", M. Jean Valette commente l'ouverture à l'Occident du jeune Roi en disant : "... dans l'esprit du roi, il n'y avait à ce moment-là aucune préoccupation religieuse, et il restera d'ailleurs fermé, sa vie durant à l'aspect évangélique de l'oeuvre des missionnaires." (20)

Toujours est-il que l'oeuvre des missionnaires, surtout ceux d'origine anglaise, commençait à se faire sentir à partir de 1820, dans les écoles nouvellement créées, et dans leurs diverses tentatives d'évangélisation.

Il n'est pas difficile de comprendre que l'enseignement à coloration chrétienne des missionnaires d'alors avait rencontré une opposition de la part des milieux traditionalistes.

L'auteur que nous venons de citer commente cette opposition traditionaliste dans les termes suivants :

(20) cf. page 23 de l'ouvrage de M. Jean Valette cité à la note (19) de cette troisième partie.

" Les écoles étaient suspectes à la population qui y voyait des créations d'origine étrangère et où l'on enseignait une religion qui n'était pas celle des ancêtres." cf op. cité p. 24.

Vers la fin du règne de Radama Ier, c'est à dire en 1824, un fait important mérite d'être signalé, c'est le commencement de la traduction de la Bible en malgache par les missionnaires anglais, notamment Jones et Griffiths.

Par la suite, en 1830, de cette traduction sortiront en malgache 3.000 exemplaires du Nouveau Testament.

Malgré certaines réticences, il est donc à retenir que sous Radama Ier, l'oeuvre christianisante des missionnaires était tolérée, voire encouragée dans certains domaines. Le problème se posera différemment après l'avènement de la Reine Ranaivalona I en 1828.

*- Le règne de Ranaivalona Ière et l'opposition razanisme - christianisme

Peu après l'avènement de la nouvelle Reine, l'opposition traditionaliste au courant d'idées chrétiennes qui se manifestait d'une manière latente sous le règne précédent, va maintenant apparaître en surface.

En effet, dans l'histoire des Hauts-plateaux, le règne de Ranaivalona Ière (1828 à 1861) est connu pour être la période où la lutte ouverte entre les partisans de la civilisation des ancêtres et ceux du christianisme a atteint son paroxysme.

L'Histoire rapporte qu'aux environs de 1835, tous les ouvra-

ges distribués par les Européens, notamment les traductions en malgache du Nouveau Testament, étaient saisis puis détruits.

Par ailleurs tous les missionnaires européens sauf quelques-uns furent obligés de quitter Madagascar en 1836. A l'intérieur du royaume la chasse aux nouveaux convertis était ouverte ; c'est la période où le christianisme malgache connut ses martyrs.

Nous savons que plusieurs auteurs chistianisants, dont quelques missionnaires, ont déjà fait couler beaucoup d'encre sur les persécutions sanglantes qu'ont subies les chrétiens sous Ranavalona Ière. Bien que sur le plan humanitaire toute effusion de sang soit regrettable, du point de vue de l'interprétation objective de cette période historique, nous croyons que la Reine Ranavalona Ière, défendait légitimement son royaume qui était menacé par la religion chrétienne.

M. Louis Molet dans son livre sur le Bain Royal déjà cité, commentait cette persécution en disant : "La sanglante persécution que déclancha Ranavalona Ière contre les chrétiens était une des phases de la lutte des dieux étrangers contre les dieux de la reine." p. 190 op. cité.

En effet, nous savons que la légitimité du royaume reposait sur la communication symbolique du régnant avec les ancêtres royaux sacralisés, et il va sans dire que toute religion tendant à supplanter la primauté des ancêtres royaux était considérée comme une atteinte à la sécurité du royaume.

Dans sa thèse déjà citée, M. Alain Delivré donne aussi une interprétation assez objective des actes de persécution sous Ranavalona Ière, lorsqu'il écrit : "...il faut bien convenir que

Ranavalona Ière était dans son droit le plus strict si l'on se place du point de vue traditionnel. L'ordre ancien avait fait la force de l'Imerina, elle se devait de réagir pour le préserver." p. 155 op. cité.

La Reine "tourna le dos" en 1861, M. Pierre Boiteau commente cet événement dans les termes suivants :

"Ranavalona Ière mourut le 16 août 1861. Jusqu'au bout elle lutta farouchement pour préserver son pays de l'intervention étrangère. En dépit des difficultés sans cesse croissantes suscitées par cette intervention dans les régions côtières, la reine sut y défendre sa souveraineté." (21)

Quelques années après cette date, le rapport des forces va jouer en faveur du christianisme .

- Le déclin du razanisme

En août 1861, lorsque le Roi Radama II monte sur le trône la porte du royaume va être grande ouverte aux missionnaires chrétiens venus nombreux et à quelques négociateurs européens, dont Lambert et Caldwell qui ont obtenu du Roi, respectivement la charte Lambert et la charte Caldwell. Dans leurs clauses ces deux chartes ont accordé des droits exorbitants à des compagnies française et anglaise.

(21) cf p. 133 du livre de M. Boiteau (Pierre) :
Contribution à l'Histoire de la Nation Malgache
Editions sociales, Paris 1958 - 431 pages.

Cette politique extrêmement libérale à l'égard des européens ou des étrangers suscita des réactions diverses dans le milieu traditionnel.

«Un exemple souvent cité, à juste titre, relatif à cette période de mécontentement populaire contre les courants d'idées européens, est l'épidémie de Ramananjana, sorte de crise de possession qui se propagea en Imerina vers 1863.

Cette épidémie fut considérée dans la pensée traditionnelle comme le fait de la colère des ancêtres. Certains documents racontent même qu'à cette époque les rumeurs rapportent l'apparition de la "Sainte" Ranaivalona Ière avec son escorte circulant parmi la population.

«Peu de temps après cette vague d'épidémie, le culte des ancêtres comme religion d'état sera sérieusement battu en brèche, lorsque la Reine Ranaivalona II se convertira au christianisme.

En l'espèce, le 3 septembre 1868, lors de son avènement le protestantisme fut déclaré religion officielle. Puis le 21 février 1869 la Reine Ranaivalona II et le Premier Ministre Rainilaiarivony furent baptisés puis mariés chrétiennement. Enfin le 8 septembre 1869, la Reine fit brûler toutes les idoles sacrées.

La conversion de la Reine et celle du Premier Ministre au protestantisme seront suivies par le gros de la bourgeoisie et la noblesse. A ses débuts, l'Eglise catholique aura donc comme clientèle la partie servile de la population.

Après cette conversion massive dans le royaume qui contro-

lait à ce moment là toutes les Hautes terres et une bonne partie des régions côtières, les missionnaires ou les chapelains de palais commencèrent à supplanter les prêtres traditionnels, notamment au cours du cérémonial du Bain Royal.

Le razanisme comme religion dominante sous la monarchie merina touche donc à son terme vers la fin du 19^e siècle (22), d'autant plus que le processus de christianisation sera accentué par le phénomène colonial.

La colonisation française a engendré une destructuration sociale assez accusée dans les Hauts-plateaux ; notons, la chute de la royauté, la suppression en droit du système des castes et la libération des esclaves.

Rappelons qu'en 1897, sous l'administration du Général Galliéni, le transfert des "saints" d'Ambohimanga à Tananarive était compris par le courant traditionnel comme une injure faite à la royauté. (cf sous-chapitre Famadihana et castes).

Depuis le début du 20^e siècle, le razanisme s'accrochait donc difficilement à la société en pleine transformation, et cela d'autant plus que le christianisme trouvait un cadre adapté pour son développement dans les nouvelles structures sociales amenées par le phénomène colonial.

(22) A propos de l'étude historique du culte des ancêtres, cf. Ramiandrasoa (Fred) : Tradition orale et Histoire. Thèse de 3^e cycle - Paris 1967 - 400 p. dactylographiées pp. 182-312 : le culte des ancêtres (XVI^e au XIX^e s.) Institution et Idéologie politique de la monarchie Imerinienne.

Dans une analyse globale, et malgré certaines réserves dûes à l'importance du courant traditionnel au sein du secteur primaire à Madagascar, on peut dire que l'Indépendance récente de l'Ile a amené encore une nouvelle transformation sociale allant dans le sens de l'occidentalisation, amorcée par l'administration coloniale.

Les différentes transformations sociales à Madagascar au cours du XX^e siècle, sous-tendues par l'effort croissant des confessions chrétiennes dans l'oeuvre d'évangélisation, constituent des obstacles majeurs au retour éventuel du razanisme comme religion dominante.

Certes la religion chrétienne n'est pas très explicitement déclarée religion d'état dans la constitution malgache où l'on relève les quelques passages significatifs suivants :

Préambule :

Affirmant sa croyance en Dieu et sa conviction de l'éminente dignité de la personne humaine.

.....
le peuple malgache proclame solennellement que :

-Tous les hommes sont égaux en droits et en devoirs sans distinction d'origine, de race, de religion ou d'opinion ;
l'Etat Malgache s'efforce d'assurer à chacun de ses ressortissants des chances égales de réaliser le complet développement de ses capacités et de sa personnalité (Mod. art. 11. 6 juin 1962).

.....
-La liberté de pensée, de conscience et la pratique de la religion sont garanties à tous, sous les seules réserves du respect de la morale et de l'ordre public. L'Etat pro-

tège le libre exercice des cultes.

Par ailleurs le serment prêté par le Président de la République après son élection mérite d'être cité :

"Je jure solennellement devant Dieu, devant les ancêtres et devant les hommes, de remplir loyalement les hautes fonctions qui m'ont été confiées, de respecter fidèlement les règles et les principes fixés par la Constitution, de ne me laisser guider que par l'intérêt général et de consacrer toutes mes forces à la recherche et à la protection du bien public".
(cf. Constitution de la République Malgache Titre II art. 9

Cela dit, signalons qu'actuellement le christianisme est en fait la religion dominante à Madagascar.

En lisant ces lignes, d'aucuns seront peut-être tentés de conclure qu'intrinsèquement le christianisme, en tant que religion, est supérieur au razanisme, dans la mesure où il a pu supplanter ce dernier.

Pour notre part, nous supposons encore ^{quelques} une fois que sur le plan formel toutes les religions se valent ; néanmoins il est à souligner que n'importe quelle religion n'est pas susceptible de sous-tendre n'importe quelle structure sociale.

En d'autres termes, nous soutenons que le razanisme était compatible avec les structures sociales présentes sous la monarchie merina d'avant la première moitié du XIX^e siècle. Par contre le christianisme qui s'est développé dans les pays occidentaux, pouvait facilement s'intégrer aux structures sociales de plus en plus occidentalisées à Madagascar, depuis le début

du XXè siècle.

Toutefois, nous reconnaissons que le culte des ancêtres était une religion au dogme assez flou ; par surcroît le clergé de cette religion était inorganisé et peu instruit, si bien qu'à la première secousse de quelque envergure, il n'y eut pas de sacerdoce prêt à repenser les adaptations nécessaires, en vue de faire face à la nouvelle situation politico-sociale favorable au christianisme..

Pour clore provisoirement cette approche du processus d'acculturation, ayant mis en confrontation le razanisme et le christianisme, nous osons avancer que le Famadihana, en tant que principale expression du culte des ancêtres dans les Hauts-plateaux, constitue actuellement le dernier bastion du razanisme.

C/ Le Famadihana, dernier bastion du razanisme

A partir du développement précédent nous relevons que le culte des ancêtres au niveau national est nettement en régression, par contre les cultes des ancêtres familiaux comme le Famadihana n'ont pas été profondément touchés par les vicissitudes de l'Histoire.

Ici, en faisant allusion à tout ce que nous avons déjà montré dans les chapitres précédents, disons que le Famadihana tend à revêtir de plus en plus une dimension débordant le cadre familial ; il est vrai que ce rituel constitue dans les Hautes terres le point d'attache le plus important du système symbolique traditionnel. Autrement dit, le Famadihana joue le rôle de dernier bastion du razanisme en confrontation avec le christianisme.



Tout ce qui a été dit sur la dimension religieuse du Famadihana peut se résumer ainsi : croyance en la bénédiction et en la protection des ancêtres en organisant le rituel ; espoir de réussir dans les différentes entreprises après la cérémonie ; superstitions diverses autour de certains objets ayant touché les Razana, notamment les nattes ; dépenses au Famadihana considérées comme un investissement.

Malgré l'importance de l'aspect économique du problème, il semble qu'actuellement les vives discussions sur la question du Famadihana relèvent plutôt de l'aspect religieux.

Cette assertion est corroborée par le fait que parmi les groupes organisés à Madagascar, les institutions chrétiennes avaient été les premières à adopter des positions visant à la suppression du Famadihana, ou tout au moins à sa christianisation. (cf. chapitre sur les Malgaches chrétiens et le Famadihana).

De nos jours, la confrontation entre le razanisme et le christianisme continue encore. Elle se cristallise essentiellement dans les Hauts-plateaux par le renoncement des chrétiens convaincus à pratiquer certaines coutumes ancestrales, dont le Famadihana.

En ce qui a trait à la coutume qui nous intéresse, cette confrontation se situe maintenant à un niveau relativement profond ; car devant la persistance de la pratique du rituel, les chrétiens sont obligés de gagner la conviction même des pratiquants de Famadihana, et cela en employant des arguments probants.

Effectivement, les théoriciens du christianisme à Madagascar savent pertinemment que le Famadihana est une des survivances

du razanisme possédant encore un enracinement assez profond chez les Malgaches, surtout dans le secteur traditionnel.

Dans cet ordre d'idées, nous ne saurions trop insister sur tous les arguments théologiques répétés ici et là, et disant que le Famadihana est un rite païen, car il suppose de la bénédiction et de la protection émanant de puissances autres que Dieu et le Christ.

A titre d'information, on peut rapporter que des ecclésiastiques malgaches s'appuient souvent sur des versets de la Bible pour expliquer que le Famadihana relève du paganisme, donc qu'il est à rejeter .

En l'espèce, reproduisons deux versets souvent cités :

- "Si l'on vous dit : consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir, qui poussent des sifflements et des soupirs, répondez : un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu ? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants." Esaïe 8/19

- "Et si vous ne trouvez pas bon de servir l'Eternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux que servaient vos pères au delà du fleuve, ou les dieux des Amoréens dans le pays desquels vous habitez. Moi et ma maison nous servirons l'Eternel." Josué 24/15

Il est presque inutile d'explicitier que ces deux versets sont choisis pour montrer que l'invocation des morts ou le culte des ancêtres cristallisé par le Famadihana est contraire au culte du Dieu de la Bible.

Mais l'ampleur du débat sur le Famadihana au sein du milieu chrétien de Madagascar apparaît dans sa vraie dimension, lorsque l'on souligne un fait quelque peu paradoxal.

Fait frisant le paradoxe, osons-nous dire, car il y a aussi des chrétiens partisans du Famadihana, qui à leur tour s'appuient sur la Bible pour justifier la pratique du rituel.

Ici nous pouvons citer des versets interprétés dans ce sens et répétés par les chrétiens qui justifient ainsi leur attachement au Famadihana.

- "Joseph fit jurer les fils d'Israël, en disant : Dieu vous visitera, et vous ferez remonter mes os loin d'ici."
Genèse 50/25

- "Les os de Joseph, que les enfants d'Israël avaient rapportés d'Egypte, furent enterrés à Sichem..."
Josué 24/32

A l'aide de ces deux versets, certains chrétiens avancent donc l'argument suivant : comme les os de Joseph ont été sortis d'Egypte par les enfants d'Israël, et enterrés à Sichem, à partir de cet "exemple de Famadihana" dans la Bible, on peut extrapoler que le rituel pratiqué par les Malgaches n'est pas essentiellement païen.

- Le cinquième commandement dit :
"Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Eternel, ton Dieu te donne" Exode 20:12.

A ce propos on argumente aussi que les obligations filiales

à remplir vis à vis des parents défunts dans le Famadihana rejoindraient le 5^e commandement.

Nous laissons à nos amis chrétiens le soin de commenter ces interprétations de quelques versets de la Bible; nous avons tenu seulement à les présenter en guise d'information.

Quelques éléments doivent être mis en relief au terme de cette approche de la dimension religieuse du Famadihana.

D'abord, le rituel considéré dans son aspect symbolique est un acte religieux, donc il a une certaine fonction dans la vie religieuse du groupe, surtout dans le secteur traditionnel.

A cet égard, répétons une fois de plus que la suppression brutale de cette institution peut amener un déséquilibre dans l'univers spirituel de la population qui la pratique, du moins si une institution de rechange n'a pas été préalablement envisagée.

D'autre part, nous reconnaissons que les chrétiens dans la logique même de leur action, peuvent jouer un rôle important pour la limitation à long terme de la pratique du Famadihana, mais le problème est de trouver la stratégie adéquate.

Selon nous, la christianisation du rite entamée par les catholiques n'est en fait qu'une tentative touchant la forme et non le fond du problème. En effet, un Famadihana si teinté de christianisme soit-il, véhicule toujours des éléments de communication avec les ancêtres, et par là même il est difficile de lui enlever tout caractère de paganisme.

Sur cette question précise, concernant le rôle du christianisme dans la limitation de la pratique du Famadihana, notre préférence va vers l'idée lancée par le Pasteur Jonson Rakotonirainy dans ses écrits traitant du Famadihana et de la religion chrétienne. (cf bibliographie générale).

En effet, ce Pasteur préconise que le rôle des chrétiens est seulement d'évangéliser les fidèles, et lorsque la religion chrétienne atteindra un enracinement assez profond, les gens comprendront de par leur foi que les rites païens comme le Famadihana sont à rejeter.

Autrement dit, dans cette perspective, le rôle des confessions chrétiennes n'est pas de lutter directement contre la coutume Famadihana, mais d'amener les fidèles à un seuil de conviction où ils comprendront d'eux-mêmes que le Famadihana est un rite non chrétien.

Il est inutile de rappeler qu'avant de voir la plupart des malgaches chrétiens arriver à ce stade de conviction, il y a encore beaucoup de chemin à faire.

IV. LES DIRECTIONS DE RECHERCHE POSSIBLES

Nous réservons ce dernier chapitre de la partie interprétative de notre travail, à la mise en relief des quelques problèmes soulevés au cours de tout le développement précédent, notamment la question de la diffusion du Famadihana à travers les Hautes-terres, et par là même son origine éventuelle.

* Nous avons déjà vu que l'approche de la ~~profondeur~~ profondeur historique du rituel, dans l'état actuel de nos informations et compte tenu des documents utilisables, ne nous permet pas de tirer des conclusions catégoriques à propos de la forme et de la pratique du Famadihana au-delà d'une certaine date. En effet, la pratique de ce rituel à Madagascar avant la fin du XVIII^e siècle laisse encore beaucoup de questions sans réponses.

Faute de ne pouvoir entreprendre des investigations très élaborées sur la question que nous soulevons actuellement, contentons-nous de donner quelques indications sur les directions de recherche possibles quant à l'origine et à la compréhension ultime du Famadihana.

Pour ce faire, nous tenterons d'explicitier le développement ou la diffusion de ce rituel à Madagascar ; ensuite nous essaierons d'entamer une étude comparative du Famadihana avec les pratiques d'autres peuples, notamment certaines pratiques indonésiennes ; enfin nous tâcherons de dégager des interprétations ayant trait à la signification du rituel.

A/ Diffusion du Famadihana à Madagascar

A maintes reprises, nous avons eu l'occasion de révéler le

fait général du culte des ancêtres à Madagascar, surtout dans la période antérieure. à la première moitié du XIX^e siècle, c'est à dire avant l'arrivée du christianisme.

Nous avons déjà souligné aussi que naguère et même aujourd'hui les cérémonies et les cultes spéciaux permettant aux vivants de se mettre en rapport avec les Razana varient selon les régions et les tribus.

*Le Famadihana tel que nous l'avons défini au début de cette étude, est un moyen parmi tant d'autres de communiquer avec les ancêtres. Ici il ne serait pas superflu de répéter une fois de plus que le Famadihana s'est plutôt diffusé dans la région des Hauts-plateaux de Madagascar.

Quelques réflexions se dégagent à propos du développement du Famadihana dans les Hautes-terres .

Rappelons qu'à la fin du chapitre traitant de la différenciation régionale dans la pratique du rituel, nous avons avancé des arguments visant à prouver que le Famadihana est une pratique assez récente chez les Betsileo.

Plus exactement, des gens originaires du Sud-Betsileo nous ont révélé que cette pratique n'était pas originellement une pratique des Betsileo du Sud, mais constitue un apport des Merina.

Pour ne pas répéter ce qui est déjà écrit plus haut, disons simplement que des révélations allant dans le même sens ont été enregistrées dans le Nord-Betsileo.

En tenant compte du fait qu'au cours de son peuplement le

pays Vakinankaratra constituait un point de chute important des réfugiés de toutes sortes, on pourrait avancer, dans une certaine mesure, que le Famadihana s'est propagé dans cette contrée avec l'arrivée de réfugiés merina.

A la lumière de tout cela, il nous est donc loisible de soutenir que le Famadihana trouvait à l'origine son terrain de prédilection en Imerina. D'ailleurs ce fait semble être confirmé par notre approche de la profondeur historique du rituel, dans la mesure où on se base sur les documents écrits et oraux attestant la pratique du Famadihana au temps des souverains merina Radama Ier et Ranavalona Ière (première moitié du XIX^e s.)

D'autre part, dès qu'on remonte au XVIII^e siècle, nous savons que les informations sur le rituel deviennent floues ; toutefois, en considérant les structures sociales d'alors, le razanisme comme religion dominante à cette époque, rien ne permet d'affirmer la non-pratique du Famadihana, en tant que culte des ancêtres familiaux, dès l'aube de la monarchie merina.

Ce que nous venons d'avancer ne constitue qu'une simple hypothèse, elle est à vérifier par des recherches ultérieures.

Comme nous en sommes aux conjectures d'ordre historique, signalons, à toutes fins utiles, que l'origine du peuple malgache pose aussi des questions sans réponses.

Sans avoir l'outrecuidance de maîtriser des questions débordant de beaucoup notre sujet, soulignons le fait généralement accepté par tous les historiens malgachisants, à savoir la présence dans le fonds malgache d'apports arabe, africain, et indonésien.

Toutefois ces apports divers sont cimentés par une langue malgache unique qui, selon les spécialistes, serait une variété de langue indonésienne.

Pour en revenir au Famadihana, nous pensons que le rapprochement de ce rituel avec certaines pratiques chez d'autres peuples, notamment celles rencontrées en Indonésie, peut nous donner quelques suppléments d'information.

B/ Doubles obsèques et Famadihana

Les doubles obsèques caractérisées par des obsèques définitives après des obsèques provisoires semblent être une pratique assez répandue chez beaucoup de peuples .

Certes les obsèques définitives peuvent se dérouler suivant différentes modalités selon les populations considérées, mais il y a une idée commune qui n'est pas très loin de la conception malgache du Famadihana; à savoir attendre la dessiccation naturelle du cadavre avant de donner aux ossements leur sépulture définitive.

On sait qu'avant d'organiser un Famadihana en l'honneur d'un mort, il faut attendre au moins un an après le premier enterrement, car c'est après ce délai seulement que le cadavre est considéré comme sec (faty maina)

Les doubles obsèques représentent donc une coutume funéraire assez répandue.

A notre connaissance, on pratique les doubles obsèques chez certains Bantous en Afrique, chez les Papous océaniens, et semble-

t-il, chez certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

Cette pratique est également présente dans les Iles Indonésiennes, ~~notamment chez les Kemaks de Timor~~, dans certaines tribus des Célèbes et de Bornéo.

Effectivement, dans le centre des Célèbes les Alfours pratisaient les obsèques finales qu'ils appellent le Tengke, tandis qu'à Bornéo chez les Olo maanjan et les Olo Ngadju cette cérémonie finale s'appelle la Tiwah.

En nous référant à la description de Robert Hertz dans son article traitant de la "Représentation collective de la mort"(23) faisons quelques rapprochements entre la Tiwah indonésienne et le Famadihana malgache.



A ce propos, reproduisons quelques caractéristiques de ces obsèques finales rencontrées à Bornéo.

Selon Robert Hertz, la Tiwah est une cérémonie coûteuse, en effet entre l'enterrement provisoire et les obsèques finales il peut s'écouler une période de deuil et de préparation allant de 3 mois à 10 ans, car les familles doivent avoir suffisamment d'argent pour organiser un rite où les invités ne manquent pas.

D'autre part, cette période intermédiaire est aussi nécessaire pour attendre la déssiccation naturelle du cadavre, car lors de la Tiwah on prend seulement soin des ossements.

(23) cf. HERTZ (Robert) "Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort". in l'année sociologique 10^è année 1905-1906 pp 48-137 - Alcan Paris 1907.

Toujours pendant cette période, les vivants sont obligés de remplir leurs devoirs vis à vis des morts ; ils doivent entr'autres pourvoir aux besoins alimentaires de ces derniers qui sont dans les tombes provisoires.

Chaque corps est enterré isolément dans sa tombe provisoire, tandis que lors de la Tiwah, la sépulture définitive ou Sandong est collective, ou tout au moins familiale.

Enfin, au moment de l'enveloppement des corps aux obsèques finales, les vivants peuvent parler aux défunts .

Comme toile de fond symbolique sous-jacente à cette période précédant la Tiwah, rapportons qu'avant son enterrement définitif l'âme du défunt est encore instable ; il est pitoyable mais constitue aussi un objet de crainte pour les vivants.

Pour résumer et sans nous écarter des écrits de Robert Hertz, disons que la Tiwah constitue une cérémonie où le corps enterré dans une sépulture provisoire individuelle va rejoindre les ancêtres dans le tombeau familial ; après la Tiwah les vivants sont quittes envers la mort et le deuil est changé en joie.

Ces caractéristiques de la Tiwah que nous venons de reproduire sommairement rappellent, dans une certaine mesure, quelques notions que nous avons mises en relief au cours de notre description du Famadihana.

Le caractère collectif ou social de la Tiwah est à rapprocher avec celui du Famadihana.

L'attente de la dessiccation naturelle des cadavres renvoie à la notion de faty maina ou cadavre sec dans la conception malgache.

La coutume d'amener des aliments aux morts et le fait de parler avec eux sont présents dans certaines scènes du Famadihana.

Par ailleurs, on sait que le souci de réunir tous les morts dans la sépulture familiale, est une des raisons principales amenant les Malgaches à pratiquer le Famadihana.

Est-ce à dire que la Tiwah et le Famadihana se recouvrent, nous ne le pensons pas ; en effet, s'il y a des analogies entre ces deux coutumes, les discordances existent certainement.

Toutefois nous ~~avons pris l'exemple de la Tiwah des Dayaks de~~ Bornéo pour démontrer que des rapprochements sont possibles entre le Famadihana et les obsèques finales d'autres peuples, surtout ceux des Iles de la Sonde.

En d'autres termes, le Famadihana pourrait être considéré comme une variante malgache du fait général des obsèques définitives après des obsèques provisoires.

Bien entendu, nous ne faisons ici qu'émettre des conclusions très provisoires, car l'approche de la place du Famadihana dans la pratique générale des doubles obsèques nécessite des investigations plus élaborées, voire constitue l'objet d'un nouveau travail d'ensemble.

Au terme de ce sous-chapitre, quelques remarques sont à noter.

D'abord, malgré toutes les discordances certaines et la nécessité de recherches plus approfondies, nous constatons que les analogies entre la Tiwah indonésienne et le Famadihana malgache sont assez significatives.

Diverses hypothèses ont été émises concernant l'origine indonésienne d'une partie du peuple malgache, notamment le gros des populations des Hautes-terres. Ici et là, à travers les écrits des malgachisants on relève que certaines pratiques et techniques indonésiennes seraient présentes à Madagascar.

A cela il faut ajouter un fait important rapporté par les spécialistes, à savoir que parmi les variétés de langues indonésiennes, celles qui sont les plus proches de la langue malgache sont parlées aux Philippines, dans les Célèbes et à Bornéo. (24)

En dernière analyse, le Famadihana qui était à l'origine pratiqué surtout en Imerina, serait une coutume apportée par les immigrants indonésiens à Madagascar.

Bien entendu, dans cette hypothèse la coutume a dû évoluer avec l'histoire de l'Imerina, et on comprend la spécificité du Famadihana malgache actuel.

A première vue, rien ne permet de réfuter sérieusement cette hypothèse, d'autant plus que sur le plan anthropologique, le type brun clair asiatique se rencontre le plus Imerina. Après tout, dans cette perspective le Famadihana n'est qu'un élément parmi toutes les pratiques indonésiennes rencontrées à Madagascar.

(24) cf. Histoire de Madagascar de M. H. Deschamps p. 26

D'un autre côté, en partant de la constatation de la pratique des doubles obsèques en dehors des Iles indonésiennes, on peut supposer que le Famadihana n'est rien d'autre que la variante malgache de cette coutume assez générale ; et dans cet ordre d'idées il n'a fait que se transformer en absorbant les apports de la culture indonésienne, du moins dans l'hypothèse où parmi les divers apports ayant constitué le fonds de la civilisation malgache, l'élément indonésien est relativement un des plus récents.

« Inutile de dire que pour pouvoir trancher sur l'origine éventuelle du Famadihana, il faut des recherches approfondies et des documents qui malheureusement font défaut pour le moment.

Dans le cadre de cette modeste contribution à l'étude du Famadihana, contentons-nous de commenter quelques interprétations rencontrées actuellement dans les Hauts-plateaux, et tendant à expliciter l'origine du rituel.

C/ Origine du Famadihana selon les Malgaches

Effectivement, pendant notre enquête nous avons demandé aux gens leur avis sur l'origine éventuelle du Famadihana.

A ce propos, la plupart des hypothèses émises gravitent autour de trois pôles que nous allons commenter successivement.

Les deux premiers pôles se construisent à partir de la compréhension du terme Famadihana ; en effet les mots mamadika et famadihana tous deux issus de la même racine vadika signifient respectivement retourner et action de retourner (mamadika a aussi le sens de trahir, mais cette acception n'est pas à retenir ici).

Le mot mamadika pris dans le sens de retourner signifie l'action d'organiser un Famadihana. Et de Famadihana compris comme action de retourner dans le sens de renverser, les Malgaches avancent les deux hypothèses suivantes :

- Famadihana ou l'action de "retourner" les cadavres dans le tombeau :

Dans cette perspective, la cérémonie du Famadihana serait une occasion de "retourner" ou de changer les positions allongées des corps dans le tombeau. Par exemple, si avant l'enveloppement un corps était allongé sur le côté, après la cérémonie on le mettrait sur le dos ou sur le ventre dans sa position allongée.

Quoique cette hypothèse puisse avoir un sens sur le plan formel, nous ne pensons pas qu'elle soit plausible ; car si le changement des positions allongées des corps était la motivation originelle du Famadihana, on ne comprendrait pas pourquoi il ne resterait plus rien de cette coutume actuellement. Effectivement, dans la pratique la position allongée du corps importe peu ; d'ailleurs avec la coutume de grouper dans un même lincoul des corps dont la réunion ne constitue pas un inceste, on ne voit plus dans quelle mesure la théorie du changement de la position allongée de ces corps pourrait être défendable.

Cela dit, rappelons ce qui a été exposé dans la première partie, à savoir que dans le tombeau il y a des positions hiérarchisées suivant les étages des dalles ; néanmoins dans cette hiérarchisation selon les étages la position allongée de chaque corps au-dessus de la dalle importe peu.

- Famadihana : occasion pour retourner la tristesse en joie

D'après certains informateurs, la cérémonie du Famadihana aurait été organisée à l'origine, en vue de retourner la tristesse pendant le deuil en joie. En ce sens qu'après le premier enterrement la famille du défunt pense toujours au parent décédé avec une certaine tristesse ; mais lorsqu'on organise le Famadihana en l'honneur du disparu cette tristesse est changée en joie, car les vivants ont accompli leur devoir et le mort est à même d'entrer dans le monde des ancêtres.

Cette seconde hypothèse mérite d'être retenue pour deux raisons :

D'une part, les arguments qui y sont mis en relief semblent être confirmés dans la pratique, en effet nous savons qu'une des règles à respecter au cours de la cérémonie au tombeau est de ne pas pleurer, car c'est une joie que de revoir les ancêtres.

D'autre part, on n'insistera jamais assez sur la joie sentie après l'accomplissement du rituel car on vient de remplir ses devoirs vis à vis des défunts.

La troisième hypothèse concernant l'origine du Famadihana émane d'intellectuels malgaches, schématiquement elle se résume ainsi :

Comme les Merina étaient à l'origine constituées d'immigrants venus à Madagascar, ils n'étaient pas encore sûrs d'y rester perpétuellement ; alors à l'instar des peuples nomades ils s'apprêteraient toujours au grand départ vers leur pays d'origine ; et entre autres préparatifs, on enveloppait de temps en temps les morts avec de nouveaux linceuls pour faciliter leur transport

au moment de partir.

A première vue, cette hypothèse émanant de gens lettrés paraît attirante, car elle s'appuie sur une donnée historique, à savoir le caractère d'immigrants du gros de la population malgache. Mais pour ce qui est de la signification du rituel Famadihana, nous pensons qu'elle laisse beaucoup à désirer.

En effet, si les corps sont enveloppés, voire "emballés" en vue du grand départ seulement, et même si l'idée de ne pas laisser les morts en terre lointaine est présente dans la préparation de ce transport, toute la dimension religieuse du Famadihana y est totalement passée sous silence. Or nous savons que le respect et le culte des ancêtres sont parmi les éléments essentiels motivant l'organisation du rituel.

A la fin de ce chapitre où nous avons mis l'accent sur des questions ethno-historiques gravitant autour du Famadihana, il paraît utile de tirer quelques conclusions provisoires.

Effectivement, toute réflexion ou toute réponse concernant les questions que nous venons de soulever ne peut être que provisoire, car ces questions méritent encore d'être approfondies, même si les documents oraux ou écrits font défaut pour le moment.

A partir de notre niveau d'information actuelle, disons que le Famadihana a été à l'origine un rituel pratiqué essentiellement en Imerina ; mais les migrations intérieures accentuées par les moyens de communication de plus en plus développés ont certainement provoqué la diffusion de ce rite dans plusieurs endroits de Madagascar, notamment en pays Betsileo.

Nous croyons que le Famadihana est à placer dans le cadre général des doubles obsèques rencontrées chez beaucoup de peuples ; ici nous insistons sur les analogies - qui n'excluent pas les discordances - entre le rituel malgache et les obsèques finales indonésiennes .

En ce qui a trait à la signification originelle du rituel, nous nous penchons vers l'hypothèse voyant dans le Famadihana une occasion de changer la tristesse en joie, car cette assertion semble être vérifiée dans la pratique. Et s'il fallait suivre les historiens dans leur rapprochement entre malgaches et indonésiens, les linguistes dans leur rapprochement de la langue malgache avec les langues indonésiennes, nous dirons aussi que cette hypothèse de tristesse changée en joie dans le Famadihana est très proche de la Tiwah rencontrée à Bornéo.

C O N C L U S I O N

Maintenant, nous arrivons au terme de cette contribution à l'approche du Famadihana dans les Hauts-plateaux de Madagascar.

Rappelons qu'au cours de ce présent travail, nous nous sommes efforcés de donner d'abord une description relativement détaillée de la cérémonie du Famadihana, description suivie d'une étude complémentaire portant sur le Fanandroana ou l'astrologie malgache ; ensuite nous avons essayé de mettre en relief certaines différenciations concernant la pratique et la conception du rituel à travers les populations de notre champ d'études ; enfin nous avons présenté une étude interprétative, accompagnée de réflexions ayant trait aux problèmes soulevés par la persistance de la pratique du Famadihana à Madagascar.

Dans cette tentative d'approche globale et complète du Famadihana, tentative qui se propose d'aller au-delà des travaux antérieurs ayant déjà traité partiellement de cette coutume, nous ne prétendons pas avoir épuisé tout ce qu'il y aurait à dire sur le phénomène Famadihana en perpétuelle évolution ; toutefois un de nos buts serait atteint, si nous avons pu visualiser tous les éléments de la réalité sociale ayant leur incidence respective sur la cérémonie du Famadihana.

Autrement dit, nous avons tenté de montrer que l'organisation du Famadihana, surtout en milieu rural, met en branle toute une série d'activités dont certaines sont vitales pour l'équilibre de la vie du groupe.

Dans une certaine mesure, le Famadihana renverrait à la notion de fait social total analysée par Marcel Mauss dans l'Essai

sur le don.(25) En effet,dans le Famadihana presque la totalité des éléments influant sur le fonctionnement du groupe social entre en jeu.

Pour ne parler que des éléments importants,disons que le Famadihana comporte des dimensions économique ,sociologique, ethno-historique,artistique et religieux.

La dimension économique du Famadihana est cristallisée par les dépenses de la famille organisatrice,le système des dons et contre-dons,et enfin l'influence de toutes ces dépenses de biens sur l'évolution globale de la vie économique du groupe.

La dimension sociologique du rituel est visible à travers les différenciations tant sur la pratique que sur la conception de cette coutume chez les différents groupes sociaux.

L'aspect ethno-historique du rite malgache apparaît dans sa forme même et ses rapports avec les pratiques des autres peuples,mais aussi dans sa profondeur historique à Madagascar.

Le côté artistique du Famadihana est véhiculé par les chansons,les danses,les discours meublés de proverbes et les attitudes stéréotypées qu'adoptent les participants dans certaines étapes de la cérémonie.

Enfin la dimension religieuse du rituel peut se saisir

(25) op. cité de Marcel Mauss.in bibliographie générale.

par sa place même au sein du système symbolique traditionnel à Madagascar, mais également dans son rapport avec les porteurs des valeurs religieuses chrétiennes.

Le Famadihana considéré comme un phénomène social total et jouant un rôle fondamental dans l'équilibre du groupe qui le pratique, ne peut être supprimé sans la présence d'un modèle de rechange, car la population étudiée, surtout le secteur traditionnel, supporterait mal le vide créé par l'effacement brutal de ce rituel dans son univers.

Par ailleurs rappelons que la suppression pure et simple du Famadihana par des mesures administratives constituerait une option non dépourvue de conséquences, car cette disposition lèserait certainement les catégories socio-professionnelles exerçant des activités qui se rattachent à la pratique de cette coutume.

Dans cette perspective, soulignons que les aspects économiques et religieux du Famadihana constituent les deux thèmes les plus importants et les plus discutés.

En ce qui concerne l'aspect économique du problème, nous reconnaissons avec beaucoup d'autres qu'objectivement il y a dépenses improductives de biens dans l'organisation du Famadihana ; néanmoins, étant donné la complexité du rituel et son rôle dans la vie de la population, nous pensons que la solution n'est pas de le supprimer brutalement, mais d'envisager certaines adaptations tenant compte du décalage entre l'univers économique traditionnel et la rationalité économique occidentale qui s'impose de plus en plus à Madagascar.

Nous dirons donc que toute réflexion relative aux conséquences économiques de la coutume que nous avons étudiée, ne doit pas perdre de vue le fait suivant : malgré l'occidentalisation progressive des structures socio-économiques, le malgache qui pratique authentiquement le Famadihana ne se recouvre pas encore avec l'homo economicus occidental.

Pour ce qui est du côté religieux dans le Famadihana, nous répéterons encore une fois que sur le plan formel toutes les religions se valent ; toutefois il est à reconnaître que le culte des ancêtres ne peut pas s'accrocher à long terme sur l'évolution des structures sociales présentes à Madagascar, en ce sens que les nouvelles structures mises en place progressivement par la recherche du développement économique s'accommoderaient mieux avec le christianisme, religion qui s'est développée dans une civilisation du type occidental. Ici nous croyons que les Malgaches chrétiens peuvent jouer un rôle important dans l'atténuation de certaines pratiques censées relever du paganisme, comme le Famadihana.

En dernière analyse, d'aucuns seront peut-être tentés de conclure, après avoir lu notre travail, que les Malgaches ont une civilisation essentiellement tournée vers la mort ; puisque des conclusions dans ce sens ont été avancées abusivement par certains auteurs, nous tenons à préciser avec force que la plupart de toutes les règles respectées dans la vie quotidienne du Malgache, dans les cérémonies coutumières comme le Famadihana, ainsi que les lois de l'astrologie malgache visent toutes à éviter la mort chez les vivants ; un des dictons malgaches parmi les plus connus ne dit-il pas : "Mamy ny micina" ou "la vie est douce".

Par là même, nous nous demandons si les Malgaches ne sacralisent pas leurs morts uniquement pour l'amour de la vie.

A P P E N D I C E

PREMIERS RESULTATS D'UN QUESTIONNAIRE SUR LE FAMADIHANA

Le questionnaire concernant la pratique du Famadihana dans la famille, qui a été soumis à cent étudiants et stagiaires malgaches de Paris, n'a eu une portée très relative. EN effet, nous l'avons élaboré uni uement en guise de pré-enquête trois mois avant notre départ sur le terrain en mai 1968.

Les résultats de ce questionnaire ne peuvent pas être extrapolés à la totalité de la colonie malgache de Paris, ils concernent seulement les cent sujets interrogés. Néanmoins les réponses recueillies nous étaient utiles dans la conception et l'orientation de nos entretiens et interviews pendant l'enquête à Madagascar.

L'exploitation exhaustive de toutes les données enregistrées dans ce questionnaire nécessiterait certainement un nouveau travail d'ensemble ; ici nous nous contentons de présenter les premiers résultats sous forme de tableaux.

CARACTERISTIQUES DE LA POPULATION

(dans cet appendice S.R.P. veut dire sans réponses)

: Effectif total	: 100	dont 69 hommes	et 31 femmes	
: Groupe ethnique	: Meriha	: Betsileo	: S.R.P.	
	: 94	: 4	: 2	
: Caste	: Hova	: Andriana	: S.R.P.	
	: 58	: 32	: 30	
: Religion des parents	: Anglican	: Catholique	: Protestant	: SRP
(1)	: 15	: 29	: 67	: 2

Les tableaux qui suivent ne sont pas tellement significatifs si on prend de vue le fait que la grande majorité des sujets sont à classer dans ce que nous avons appelé secteur occidentalisé (cf. chapitre II de la deuxième partie de ce travail : B) Secteur occidentalisé et Famadihana).

Le niveau d'instruction des sujets et leurs réponses aux questions portant sur la résidence et la profession des parents suffisent pour justifier ce classement :

P- Résidence des parents à Madagascar (on a demandé à chaque sujet de préciser le nom du lieu ce qui a permis la distinction des citadins et des ruraux).

Citadins	Ruraux	S.R.P.
87	5	8
dont 70 de Tananarive		

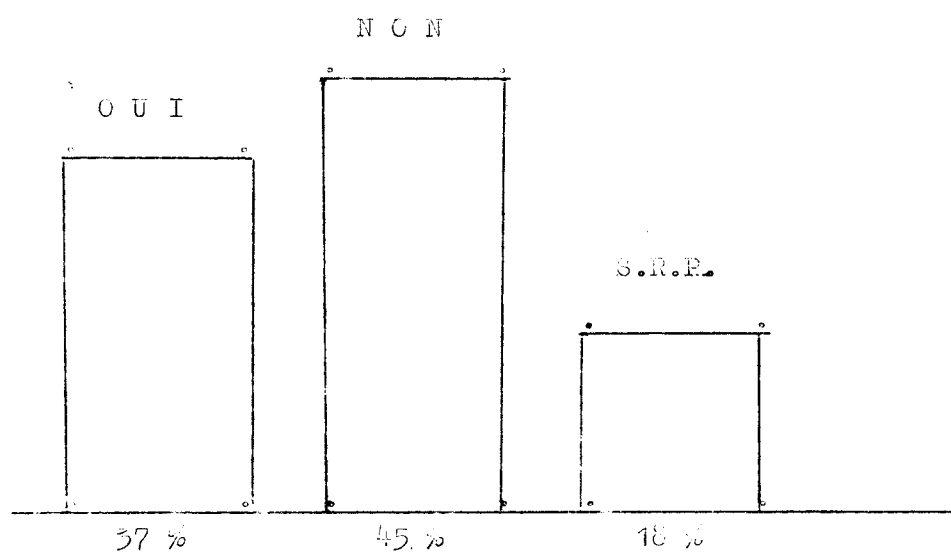
(1) On obtient un total de 108 par le fait de 8 parents séparés dont les religions sont différentes.

- Profession des parents (les termes primaire, secondaire et tertiaire sont à prendre dans leur acception en économie)

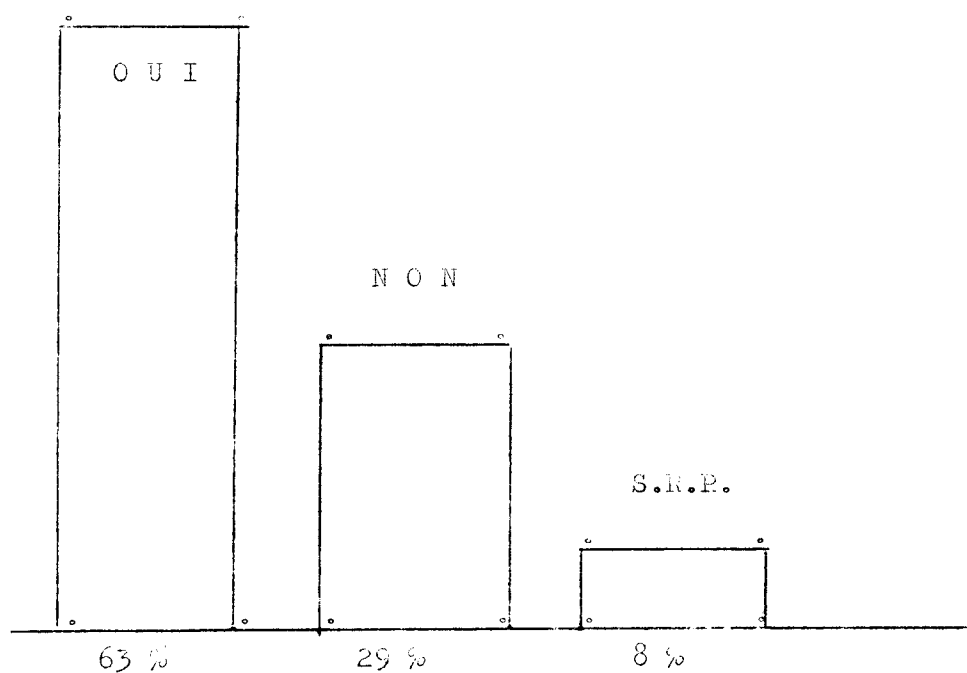
- a) Primaire : 7 (agriculteur - cultivateur)
- b) Secondaire : 1 (industriel)
- c) Tertiaire : 77 dont - 52 cadres supérieurs (médecins, dentistes, sous-préfet, parlementaire etc...)
 - 20 cadres moyens (adjoint-technique, géomètre, comptable...)
 - 10 commerçants
 - 15 divers
- d) Retraités et SRF : 15 dont 12 Tananariviens.

QUAND VOTRE FAMILLE FAIT LE FAMADIHANA :

a) Avez-vous recours au mpanandro pour fixer la date ?

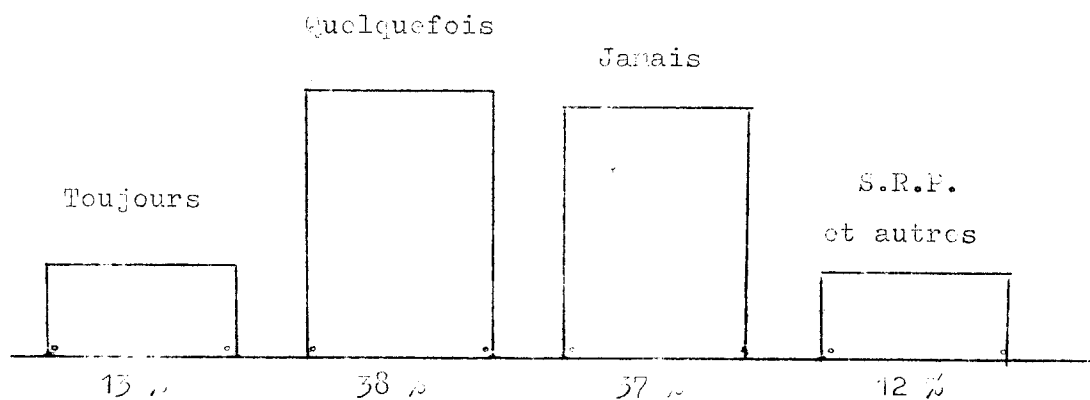


b) Utilisez-vous les "faire-part" imprimés pour inviter les gens?



QUAND VOTRE FAMILLE FAIT LE FAMADIHANA :

a) Faites-vous appel aux musiciens traditionnels?



d) Célébrez-vous le Famadihana,

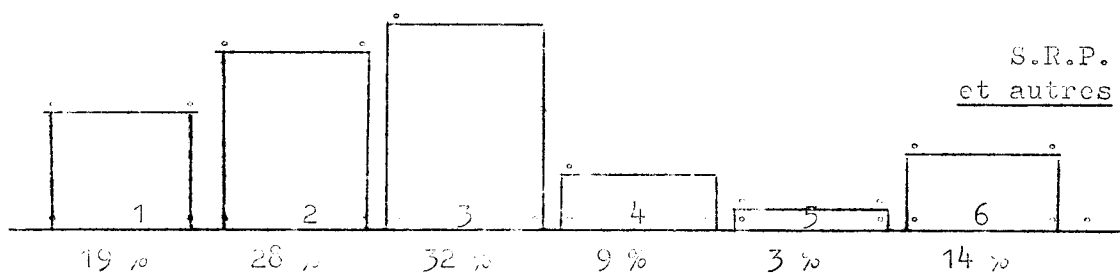
Uniquement avec
chants et danses
traditionnels

Plutôt avec des chants et danses traditionnels
qu'avec un bal

Sans musique ni danses

Plutôt par un bal qu'avec des
chants et danses traditionnels

Uniquement par un bal
à l'Européenne

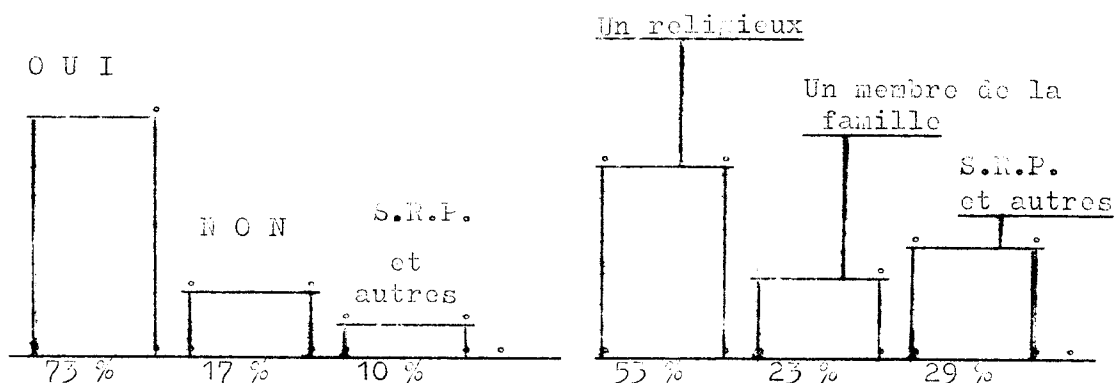


N.B. 5 sujets ont coché à la fois 2 et 4 d'où un total des pourcentages égal à 105 %.

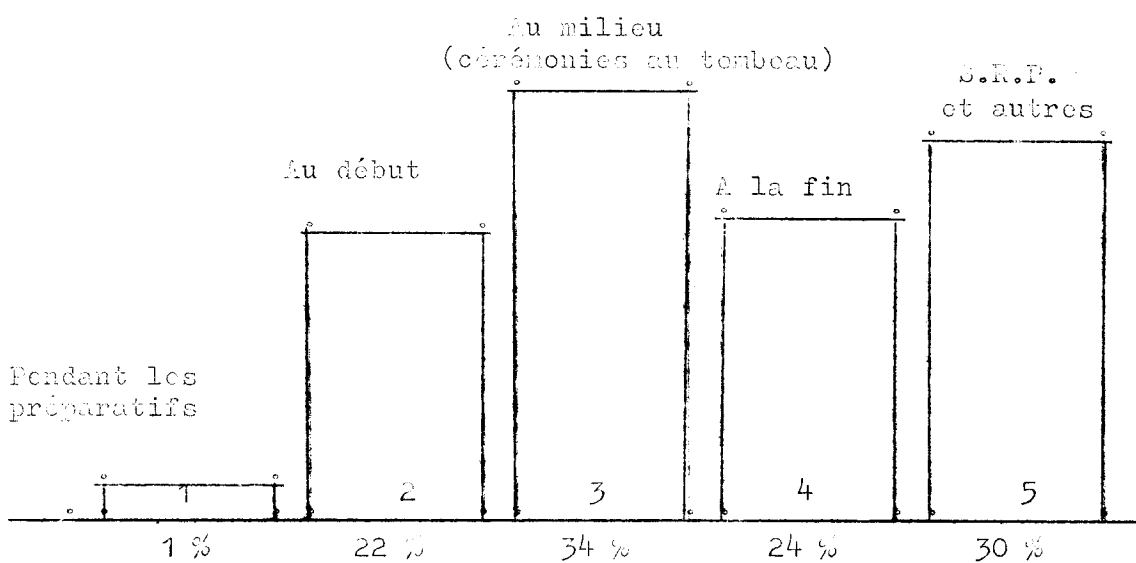
QUAND VOTRE FAMILLE FAIT LE FAMADIHANA :

e) Réservez-vous un moment pour un office religieux chrétien?

f) Cet office religieux est-il dirigé par un religieux ou un membre de la famille?



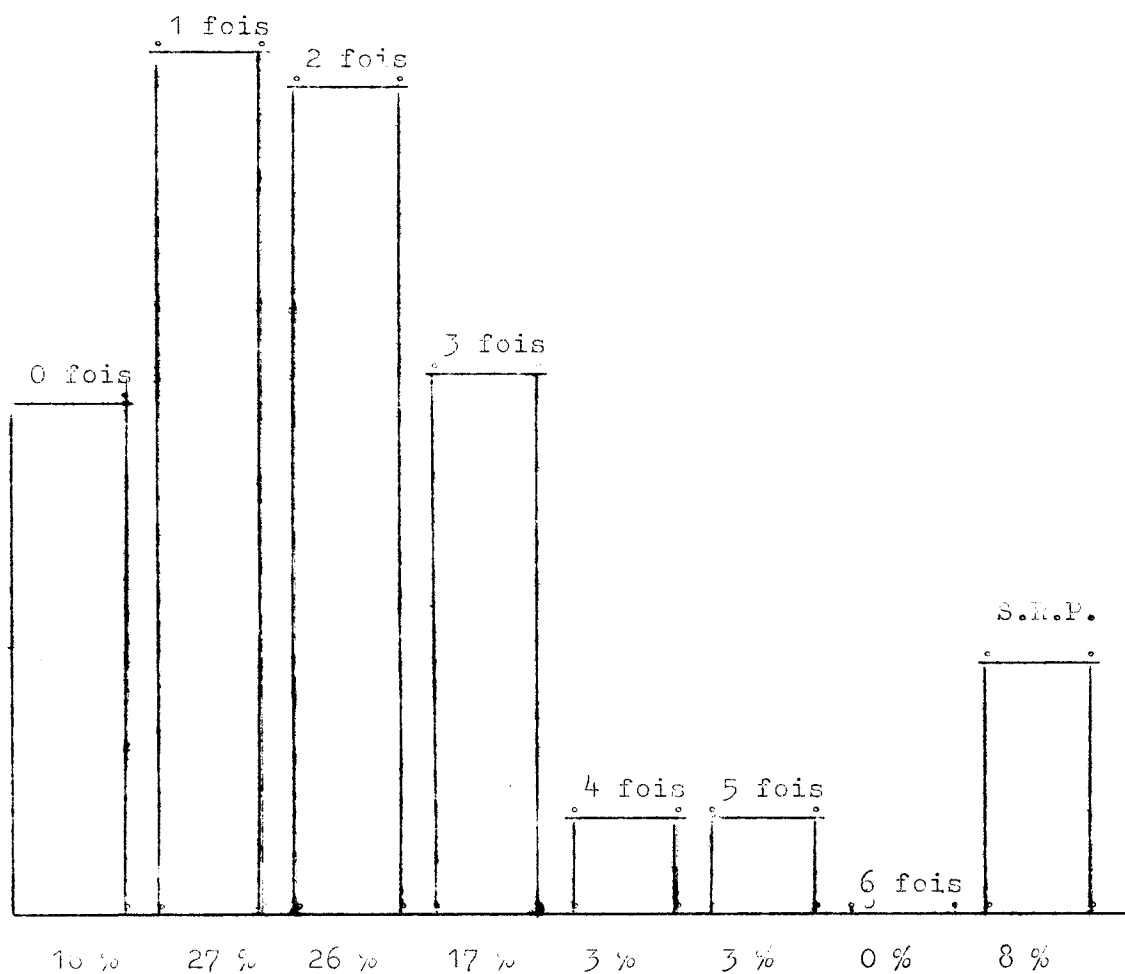
g) A quelle étape de la fête se passe cet office religieux?



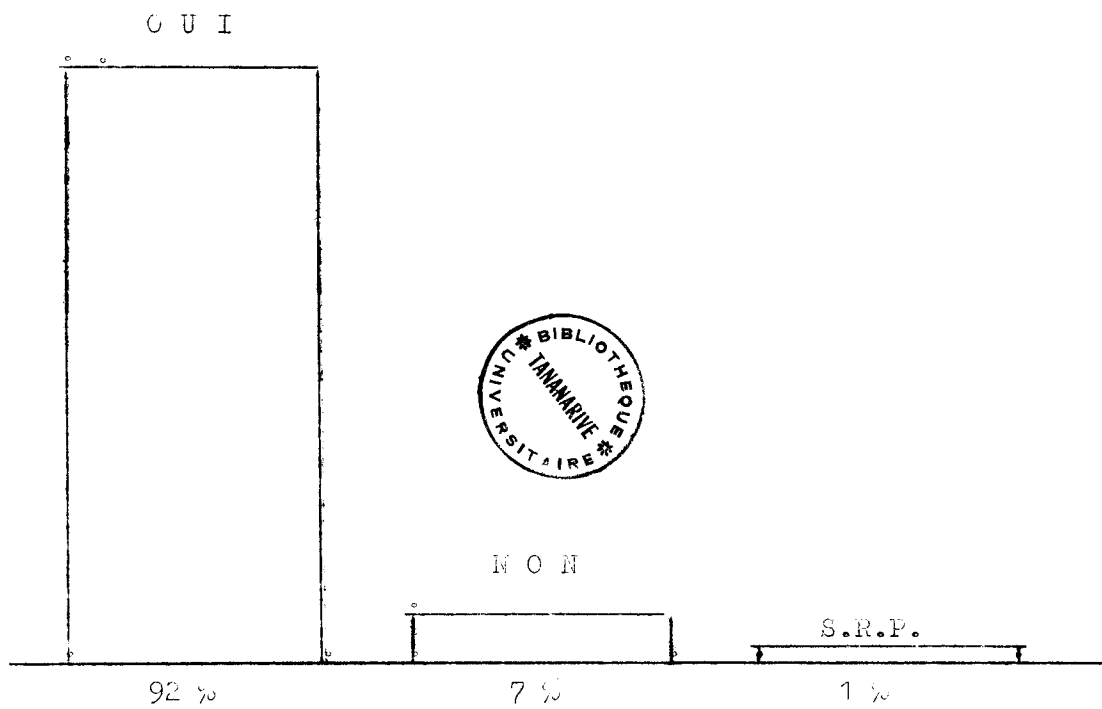
N.B. 8 sujets ont coché à la fois 2 et 4; 1 sujet a coché 1,2,3 et 4 d'où un pourcentage total de 111

FREQUENCE DU FAMADIHANA DANS LA FAMILLE

Au cours des dix dernières années, combien de fois a-t-on fait le famadihana dans votre famille ?



Avez-vous déjà assisté aux cérémonies au tombeau d'un famadihana?



N.B. Sur les 7 sujets qui ont dit non, 5 sont nobles, 2 n'ont pas répondu à la caste.

DITES BRIEVEMENT VOS OPINIONS PERSONNELLES SUR LE FAMADIHANA.

Voici les principaux thèmes souvent répétés :

- Anti-hygiénique.
- Occasion de dépenses inutiles.
- Frein au développement économique
- Famadihana considéré comme un luxe.
- Moyen de rassembler les morts dans un même tombeau.
- Coutume périnée.
- Cohésion de la famille
- Survivance du culte des ancêtres
- Famadihana comme valeur culturelle malgache.

Quelques exemples de réponses des sujets qui ont répondu en Français :

a) Je n'élimine pas totalement le famadihana parce que c'est une occasion qui montre une vraie solidarité possible entre les gens (en particulier dans les villages) en s'entraidant etc... Mais je suis plus "contre" le famadihana que "pour" parce que je n'aime pas le fait qu'on ressort les morts de leurs tombes pour en faire en plus une "fête".

b) Actuellement, le famadihana ne se pratique plus comme avant dans certaines régions de Madagascar.

Ce qui est dommage, car on a l'impression qu'il y a là un certain effritement de "l'esprit purement malgache".

Mais dans un sens, il serait préférable de "laisser tomber" (passez-moi l'expression) cette cérémonie, si on n'en connaît plus le sens profond- il est à mentionner ici l'attachement que les Malgaches attribuent aux moindres gestes qu'ils accomplissent, et au sens de chaque mot qu'ils prononcent (il s'agit là de l'esprit traditionnel du Malgache).

c) Je n'y attache plus la même importance que mes parents. Mais je suis prête à la pratiquer pour faire perpétuer les coutumes malgaches, puisque le famadihana a quand même une certaine signification. Par contre, je trouve que c'est une perte de temps si les cérémonies s'accompagnent des rites traditionnels. Un famadihana sobre serait l'idéal.

d) Etant donné les excès provoqués par le famadihana, excès du point de vue financier - je pense qu'il devrait être aboli. Je m'explique : des pauvres Malgaches n'ayant guère de revenus se privent de tout, toute leur vie durant pour pouvoir s'acheter le "lambanena" nécessaire en vue du famadihana. Je pense également qu'une gerbe de fleurs suffit largement pour penser aux morts.

e) Expression d'une profondeur d'âme, mais une forme plus hygiénique de cette vénération des razana est à rechercher.

A conserver comme occasion également de resserrer des liens entre différents membres de la grande famille et connaissance de celle-ci.

f) Economiquement absurde, antihygiénique, la pratique du famadihana doit être reconsidérée.

g) Ne ferions-nous pas mieux de nous occuper des vivants que des morts ?

h) C'est un peu comme une réunion entre les membres de la famille, les vivants aussi bien que les morts.

Pour la question suivante :

D DAMES-VOUS, QUELLES SONT LES RAISONS PRINCIPALES QUI INCITENT LES MALGACHES A PRATIQUER LE FAMADIHANA ?

cf. pp 54-55

INDEX DES MOTS ET PRINCIPALES EXPRESSIONS MALGACHES.

Les traductions sont celles retenues dans le texte. Les deux mots fanadihana et razana trop fréquemment employés ne figurent pas dans cet index.

Adidy 36	devoir
afenina 124	cache
ambara 93	messsige
ambiroa 14	esprit
ampela mahery 100, 110	femme forte
andevo 123	esclave
andriananahary 16, 179, 180	créateur
andriana 123, 223	noble
aoreno e 47, 49	restez sur place
atala 96	4ème samedi du mois lunaire (Betsileo)
otero ka alao 48, 148	apporter puis retirer
Avolo 14	âme
birao 37, 94	bureau
fady 41, 71	tabou
fanakian-tany 38, 67	commencement des travaux de la construction d'un tombeau
fanahy 14	âme
fanandroana 58, 59, 70, 71, 72, 74, 105, 137, 171, 172, 248	astrologie traditionnelle
fandroana 182	bain royal
fasana 25, 26, 88, 89	tombeau
fasana aniritra 25, 26	petite sépulture
fasan' bato 44, 99	tombeau de pierre
farafara 30	dalle de la tombe
faty 22	cadavre
faty lena 50	cadavre "mouillé"
faty maina 10, 24, 28, 50, 268, 211	cadavre sec
fianakaviana 21, 87, 88, 95, 97	famille (restreinte et étendue)
fidirana 88, 89	entrée
fiefàna 102	coutume du Betsileo Sud
fihevorana 97	discussion sur le montant des dans dans un fanadihana à Imady
fitahin'ny razana 31	bénédictio des ancêtres
hasina 16	équivalent de mana
hasin-drazana 16, 184	pouvoir surnaturel des ancêtres
hena ratoy 125	mauvaise viande
hira gasy 86, 87	chant malgache
hova 123, 223	homme libre sous la monarchie merina

impito 28	sept fois
iraka 100	messager
isa 101	genre de chanson dans le sud du Botsileo
jamà 85	équivalent populaire de famadi- hana
kabary 54, 50, 169	discours
kabary fisaorana 53	discours de remerciement
kao-drazana 16, 47, 43, 82, 94, 147 ...	don au famadihana
kapoaka 111	réceptacle de contenance équi- valente à celle d'une boîte de Nestlé et servant à mesurer le riz.
Kelimalaza 181	talisman royal
lafika 183	couche
lamba 89, 90, 91	châle
lambanena 40, 144, 155, 156	linceul
landy be 145	soie sauvage
landy vahiny 144, 145, 154	bourrette de soie
lanonana 11, 32, 79, 102, 103, 169 ...	festivités
lovan-tsofina 36, 187	tradition orale
lohilahy mahery 100, 140	homme fort
mahatsoka afo ny ankizy 39, 43 ...	les enfants sont à même de rallumer le feu
mainy 123	affranchi
mamadika 213, 214	action d'organiser le famadihana
manetra andro 68	aller contrairement à la marche du soleil
marjakatsiroa 181	talisman royal
miamboho 124	tourner le dos
miantso razana 42, 119	appeler les ancêtres
mifandraatra 64	s'opposer
mihivitra 17	discuter le montant des dons dans un famadihana à Imady.
mihilana 67	descendre vers l'Ouest(soleil)
miràtra 65	se blesser
mpanosavy 178	sorcier
mpanambara 93, 100, 110	messager
mpanandro 39, 49, 58, 59, 66, 69, 70, 71, 74, 96, 101, 113, 115, 116, 120, 131, 132, 178 ...	devin astrologue
mpanotrana 88	suite
mpihaingo 88	femme choisie pour se parer dans un famadihana en pays Vakinankaratra.
mpihira-gasy 86, 87, 89, 91, 96, 145 146, 153, 154	chanteurs malgaches
mpilabary 89	discoureur
mpilalao 86	joueur.

miray 110,111	ensemble des paysans qui ont contracté une convention d'échange chez les Betsileo du Nord.
ntaolo 79	les anciens
ny masina 32, 124	le saint (corps d'un roi mort)
olo-masina 172	individu possédé par les esprits
orim-bato 93,99	pierre levée
ramananjana 195	crise de possession
rango 85,93,172	genre de chant populaire chez les Betsileo du Nord.
razam-be 21	grand ancêtre
renin-kira 90,91	chant principal
rony vintana 61	destin-père
rija 45,101,172	chanson populaire Betsileo
sampy masina 140	idole sacré
sandrasody 95	4ème vendredi du mois lunaire (Betsileo)
saotra 105	invocation ou remerciement
sao-drazana 46,82	don au famadihana
savika 96	comptage de bœufs
schatra 46,46,87,89,91,92	emplacement réservé à la danse
sikidy 137	géomancie
tabataba 104	événements de 1947
tantana 17,45,46,48,82,86,94,95, 97,117	distribution des repas
tantana nanta 47,14	distribution de viande crue
tanin-drazana 17	terre des ancêtres (patrie ou pays natal)
tsalam-balo 26,27,34	les restes du défunt dans son premier linceul (ditt. les huit os)
tana-tenda 92	sonne qui revient aux témoins de la négociation du prix à l'appel des chanteurs malgaches (Vakinankaratra)
tarika 86,89	troupe de chanteurs-danseurs
tenin-drazana 17,20	langue des ancêtres
tilon'omby 101	comptage de bœufs
to pon-draharaha 40,87	organisateur principal
tonon'andro 61,62,63,64	destin astrologique
trano mahara 124	maison froide
trano masina 124	maison sainte
tronba 76,137	genre de crise de possession
tsangam-bato 92	sonne en sus à payer au chef d'une troupe de chanteurs danseurs (Vakinankaratra)
tsilafara 76	coutume Betsimihaka
tsiny 56,56	blâme
tso-drano 46,94,97	don au famadihana

vadika 243	racine des mots fanadihana et manadika
valty ambiaty 109	riz de seconde saison
valty soava 45, 81, 82, 85, 93, 119, 138, 172	genre de chanson populaire en Imajina
vary be manaka 25, 168	appellation populaire de fanadihana
vatan-paty 135	oeil
vava 63	début du destin (astrologique)
vinantolahy 41	genre
vintana 59, 61, 63, 72	destin
voa-bary 110, 111	quantité de riz à apporter au fananana (Detsileo-Nord)
vedy 63	fin du destin (astrologie)
vento 63	milieu du destin (astrologie)
zafindrony 93, 101	chanson du genre Gospel
mana-drazana 45, 87	enfant des ancêtres
manahany 15, 16, 35, 178, 179, 180	créateur
mana-kira 91	chant secondaire
zaza rano 25	enfant eau
soro firarazana 44, 63, 179	coin des ancêtres

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Cette bibliographie comprend deux volets : le premier comporte les livres consultés, dans le second figurent les articles des périodiques et des journaux.

I Livres consultés

ANDRIAMANJATO (Richard) Pasteur.

Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache

Editions Présence Africaine, Paris 1957 - 97 pages.

AGJAS (L) :

Les rites du sacrifice à Madagascar

Imprimerie Moderne de l'Eclair G. Pitot et Cie.

Tananarive - 84 pages.

BRISTIDE (Roger)

Eléments de sociologie religieuse

Armand Colin Paris 1947.

LEMERILLON (Hugues)

Notes et impressions sur les moeurs et coutumes du peuple malgache.

Tananarive 1933 - 177 pages.

BOITEAU (Pierre)

Contribution à l'histoire de la Nation Malgache.

Editions sociales, Paris 1958 - 431 pages.

CABANES (R)

Etude du village de Narehana

Orstom Tananarive Déc. 1967 .. 157 pages dactylographiées.

CALLET leZ.

Tantara ny Andriana eto Madagascar.

Volume II Edit. Presse Catholique Tananarive 1895.

CAROL (Jean)

Chez les Hova (Au pays Rouge)

Edit. Paul Ollendorf, Paris 1898 ..451 pages.

CHAEUS (G.S.) et MONDAIN (G)

Rainilairivony, un homme d'Etat Malgache.

Edit. Diloutremer, Paris 1953 .. 437 pages.

CANDOMINAS (Georges)

Fokonolona et collectivités rurales en Imerina

Editions Berger-Levrault, Paris 1960 -230 pages

COUDIER (W.E.) Rev.

Fomba Malagasy

Edit. M. Randzavola, Tananarive 1961 - 207 pages.

DECARY (Raymond)

- Coeurs et coutumes des Malgaches

Payot, Paris 1951 - 178 pages.

- La Mort et les coutumes funéraires à Madagascar

Edit. G.F. Maisonneuve et Larose, Paris 1962 - 301 pages

DELAVIDETTE (Robert)

Christianisme et colonialisme

Librairie Arthème Fayard, Paris 1960 - 127 pages

DELLIVRE (Alain)

Interprétation d'une tradition orale.

L'Histoire des Rois d'Imerina.

Thèse de 3ème cycle. Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Paris, 1967

DESCHAMPS (Hubert)

Histoire de Madagascar

Editions Berger-Levrault, Paris 1960 - 348 pages.

DUBOIS (H.-M. S.S.)

Monographie du Petsileo (Madagascar)

Institut d'Ethnologie Paris 1938 - 1510 pages

DURANDEIN (Enile)

Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie.

P.U.F. Paris 4è Edit. 1960

FAUBLET (J)

L'Ethnographie de Madagascar

Editions de France d'Outre-mer 1946

FLORAND (Gabriel)

Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores

Tome I Editions Ernest Leroux Paris 1891 - 163 pages.

Tome II " " " Paris 1893 - 129 pages.

GRECO (Joseph) Rev.

Vingt-cinq ans de Pastorale Missionnaire.

Imprimerie St Paul Seine - France, 1958 - 332 pages

HOUIDER (J.A.) Rev.

Chabolona ou Proverbes Malgaches.

Imprimerie luthérienne, Tananarive 1960 - 216 pages

JANICOT (Claude)

Madagascar

Editions Pencontre, Lausanne 1964 - 190 pages.

LEBLOND (Harius-Ary)

La Grande Ile de Madagascar

Editions de Flore Paris 1946 - 270 pages.

MAUSS (Marcel)

"Essai sur la forme et la raison de l'échange dans les sociétés archaïques."

in Sociologie et Anthropologie pp. 145-279

P.U.F. Paris 1950



MICHEL (Louis)

La religion des Anciens Hébreux.

Pensée universitaire, Aix en Provence 1958 - 77 pages

MOLET (Louis)

Le Pain Royal à Madagascar

Imprimerie luthérienne Tananarive 1956 - 213 pages.

PIDOUX (Edmond)

Madagascar, maître à son bord

Editions du S.O.C. Lausanne 1962 - 240 pages.

de FURY (Roland) Pasteur.

Des antipodes. Lettres de Madagascar.

Delachaux et Niestlé. Neuchâtel Suisse 1967 - 134 pages

RAINIHIFINA, Pasteur

Tantara, loantsaina Detsileo

3 tomes. Imprimerie Catholique Fianarantsoa 1958

RAJOSLEFA

Ny anton'ny famadihana sy ny misitorany

Imprimerie Antananarivo Tananarivo 1959 - 14 pages

RAKOTO (Ignace)

Parenté et mariage en droit traditionnel malgache

D.E.S. d'Histoire du droit et des faits sociaux . Faculté de
droit et des sciences économiques. Paris 1968 - 210 pages dact.

RAKOTONIRAINY (Jonson)

Fidionareo anio ary izay ho tompoinareo Na ny famadihana sy
fivavahana kristiana.

Imprimerie de Madagascar D.L. N°24 Août 1962 - 22 p. dact.

RAKOTOZOMA, Pasteur

Les coutumes funéraires dans la Bible et le retournement des
morts à Madagascar.

Thèse N°1011 soutenue à la Faculté libre de Théologie protes-
tante de Paris, 1963 - 164 pages dact.

RAMIANDRASOA (Fred)

Tradition orale et Histoire.

Thèse de 3ème cycle. Faculté des lettres et Sciences humaines
Université de Paris 1967 - 400 pages.

RANDRIANARISOA (Pierre)

Madagascar et les croyances et coutumes malgaches.

Imp. Caron Caen 1959 4ème édition - 112 pages.

RAVELOJONA , Pasteur

Firaketana ny fiteny sy ny zavatra malagasy

Volume II (B-D-E-F) Imprimerie Tananarivienne pp. 147-154

RAZAFIMINO (Caleb)

La signification religieuse du Fandroana ou de la Fête du
Nouvel an en Imerina, Madagascar

Imprimerie F.P.M.A. Tananarive - 60 pages.

RAZAFIMPANANA (Bertin)

Attitudes des Merina vis à vis de leur tradition ancestrale.

Thème de 3ème cycle. Sorbonne Paris 1, 64 - 185 pages dact.

RAZAFINDRATOVO (Janine)

Etude du village d'Ilafy

ORSTOM Tananarive 1965 - 76 pages dactylographiées.

RENEL (Charles)

Anciennes religions de Madagascar. Ancêtres et Dieux.

Edit. G.Pitot de la Beaujardière, Tananarive 1983 - 246 pages

ROSILLON (Henry)

Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalava
de Madagascar. Le "Tromba".

Librairie Alphonse Picard et fils Paris 1942 - 194 pages.

ROSILLON (H)

Un petit continent, Madagascar

Société des Missions Evangéliques, Paris 1953 - 406 pages.

ROUD (Jorgen)

Taboo. A study of malagasy customs and beliefs.

University Press, Oslo 1960 - 306 pages.

SAINT YVES (Pierre)

Essais de Folklore biblique. Magie, mythes et miracles dans
l'Ancien et le Nouveau Testament.

Edit. Nourry Paris 1923 - 483 pages.

VALETTE (Jean)

Etudes sur le règne de Radama Ier

Imprimerie nationale Tananarive 1962 - 84 pages.

VAN GENNEP (Arnold)

Tabou et totémisme à Madagascar.

Edit. Ernest Leroux Paris 1904

II Articles publiés dans des revues , journaux et périodiques

DELAUNAY , docteur

"La fête des tombeaux en pays Tanala" in Bulletin de l'Académie Malgache octobre-novembre 1955 - Nouvelle série T. XXXV 1957.

Imprimerie officielle Tananarive pp. 138-141

DESCHAMPS (Hubert)

"Indonésiens et Malgaches" in Bulletin de l'Académie Malgache Nouvelle série T. XVIII 1955.

Imprimerie Pitot de la Beaujardière Tananarive 1956

DEZ (J)

Le retournement des morts chez les Betsileo

Société d'Ethnographie de Paris 1956 pp115-122

"Développement économique et tradition à Madagascar" in Cahiers de l'I.S.E.A. N°129 septembre 1962 - Série V n°4 pp.91-95.

"Les conflits entre la tradition et la novation" in Bulletin de Madagascar. Imprimerie nationale Tananarive N° 227-228 avril mai 1963 pp.387-392

DOMINJOU (Marthe)

"Les impératifs de la magie dans la vie quotidienne du Malgache" in Bulletin de Madagascar. Imprimerie officielle N°153 Février 1959

GRANDIDIER (Alfred)

"Funeral ceremonies among the Malagasy" in Antananarivo Annual Part III of Vol. IV 1891.

L.M.S. Press Tananarivo 1891

GRANDIDIER (Guillaume)

"La Madagascar, anciennes croyances et coutumes" in Journal de la Société des Africanistes Tome II 1952 pp.155-207

HAILE (John) Rev.

"Fanadihana, a malagasy burial custom" in Antananarivo Annual Vol. IV 1889-1892.

L.M.S. Press Tananarivo 1892.

MERLE (Robert)

"Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort" in L'Année Sociologique 10ème année 1905-1906.

Alcan Paris 1907 pp.48-137

JULLY (Antony)

"Funérailles, tombeaux et honneurs rendus aux morts à Madagascar" in L'Anthropologie T.V. (1894) Paris Larsson 1894 pp.385-401

MOLET (Louis)

"Vie mystique et réincarnation de l'âme chez les Malgaches" in Réincarnation et vie mystique en Afrique noire.

P.S.F. Vendôme 1965

OLEN (H) Pasteur

"Le fanadihana et ce qui l'accompagne" (dans le Vakinankaratra) in Bulletin de l'Académie Malgache. Nouvelle série Tome XII 1929

Imprimerie G. Litot Tananarivo 1930 pp 61-65.

RAHARIACONA (Henri)

"Les conventions du Fokanolona. Le droit malgache et le développement rural" in Bulletin de Madagascar n° 220 sept. 1964 pp 717-740.

Imprimerie nationale Tananarive 1964.

RAHARIJAOHA (Jean) , docteur

"Les tombeaux royaux du Rova d'Ambohinanga" in Bulletin de l'Académie Malgache. Nouvelle série T.XXXII 1954.

Imprimerie officielle Tananarive 1955.

RAVANONA (Pierre)

"Développement et coutumes ancestrales" in Journal Lumière n°1984, Fianarantsoa août 1966.

RIZAFINDRAOTO (Gabriel) , Pasteur.

"Ny famadihana" in Journal Fanasina n°339-340-341 Tve, avril 1964

RAZAKAMIADANA (Emilo)

"Ny famadihana" in Journal Fanasina n°552 Tananarive mai 1968

VERIN (Pierre)

"Quelques observations sur les rites de passage des Betsimiraka de la région de Vatomandry" in Bulletin de Madagascar n°208 septembre 1963 pp.815-820

Imprimerie nationale Tananarive 1965

Publications de l'I.N.S.R.E. (Institut national de la statistique et de la recherche économique)

-FRANÇOIS (Patrick)

Budgets et alimentation des ménages ruraux en 1962. Rapport de synthèse. I.N.S.E.E. imp. S.P.I.T. France 1967.

-Recensements urbains

Chefs lieux de provinces : Tananarive - Majunga - Tamatave -
Diégo-Suarez - Fianarantsoa - Tuléar.

Imp. Louis Jean France 1965

-Recensements urbains

Antsirabo - Ambatolampy - Arivonimamo.

Imprimerie nationale Tananarive 1965

-Recensements urbains

Ambositra - Ambalavao - Mananjary - Manakara - Farafangana

Imprimerie nationale Tananarive 1966

-Code officiel géographique de Madagascar.

Ministère des finances et du commerce 1965

Article de fond sur le famadihana publié par le journal Isan'andro

"Ity famadihana sy ny Malagasy" dans les n° datés du 12-13-14-15-
16-19-20-23-27-28-29-30 mai 1964 ET DU 1-2-3 juin 1964

Article racontant le transfert des corps des Rois d'Ambohimanga à
Tananarive.

Vaovao Frantsay-Malagasy n°11-12 de mars 1897

Article intitulé : "Famadihana chrétien" publié par la revue catho-
lique l'Ami du Clergé Malgache.

Tome II mai-juin 1950 pp. 203-210

Imprimerie d'Antanimena, Tananarive.

TABLE DES MATIERES

	p a g e s
<u>INTRODUCTION</u>	2 - 12
 <u>PREMIERE PARTIE</u> <u>LE RITUEL FAMADIHANA</u>	 13 - 74
 I Rappel de l'univers symbolique des Malgaches La philosophie des ancêtres	 14-23
II Les cas de Famadihana et leurs motivations.	24-36
III Les étapes d'un Famadihana-type	36-57
Annexe : Le fanandroana. Eléments d'astrologie malgache.	58-74
 <u>DEUXIEME PARTIE</u> <u>PRATIQUE ET CONCEPTION DIFFERENTIELLES</u> <u>DU FAMADIHANA SUR LES HAUTS PLATEAUX.</u>	 75-142
 I Différenciation régionale dans la pratique du rituel	 78-105
A. Famadihana dans l'Ankibon'Imorina +	81
B. Famadihana en pays Vakinankaratra	83
C. Le Lanonana chez les Betsileo du Nord	92
D. Betsileo du Sud et Famadihana	98
II Différenciation dans la pratique du Famadihana selon les situations sociales des organisateurs	106-129
A. Le Famadihana dans le secteur traditionnel	108

B. Secteur occidentalisé et Famadihana	113
C. Famadihana et castes	121
III Malgaches chrétiens et Famadihana	130-142
A. Le Famadihana et l'Eglise Catholique	132
B. L'Eglise Anglicane et le Famadihana	136
C. Les Eglises protestantes face au Famadihana	138

TROISIEME PARTIE

INTERPRETATIONS ET REFLEXIONS

143-217

I Famadihana et problèmes socio-économiques	144-166
A. Les dépenses occasionnées par le Famadihana	144
B. Les activités se rattachant au Famadihana	152
C. Réformes globales	158
II Fonction sociale et valeurs culturelles du rituel	167-174
A. Fonction sociale du rituel	167
B. Les valeurs culturelles dans le Famadihana	171
III Culte des ancêtres et culte du Christ	
Dimension religieuse du Famadihana	175-204
A. Religion des ancêtres et profondeur historique du Famadihana	177
B. Razanisme et christianisme	190
C. Le Famadihana, dernier bastion du razanisme	199

IV Les directions de recherche possible

- A. Diffusion du Famadihana à Madagascar
- B. Doubles obsèques et Famadihana
- C. Origine du Famadihana selon les Malgaches

205-217

205

208

213 X

CONCLUSION

218-221

APPENDICE.

PREMIERS RESULTATS D'UN QUESTIONNAIRE
SUR LE FAMADIANA

222-231

INDEX DES MOTS ET EXPRESSIONS PRINCIPALES EXPRES-
SIONS MALGACHES

232-235

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

236-245

